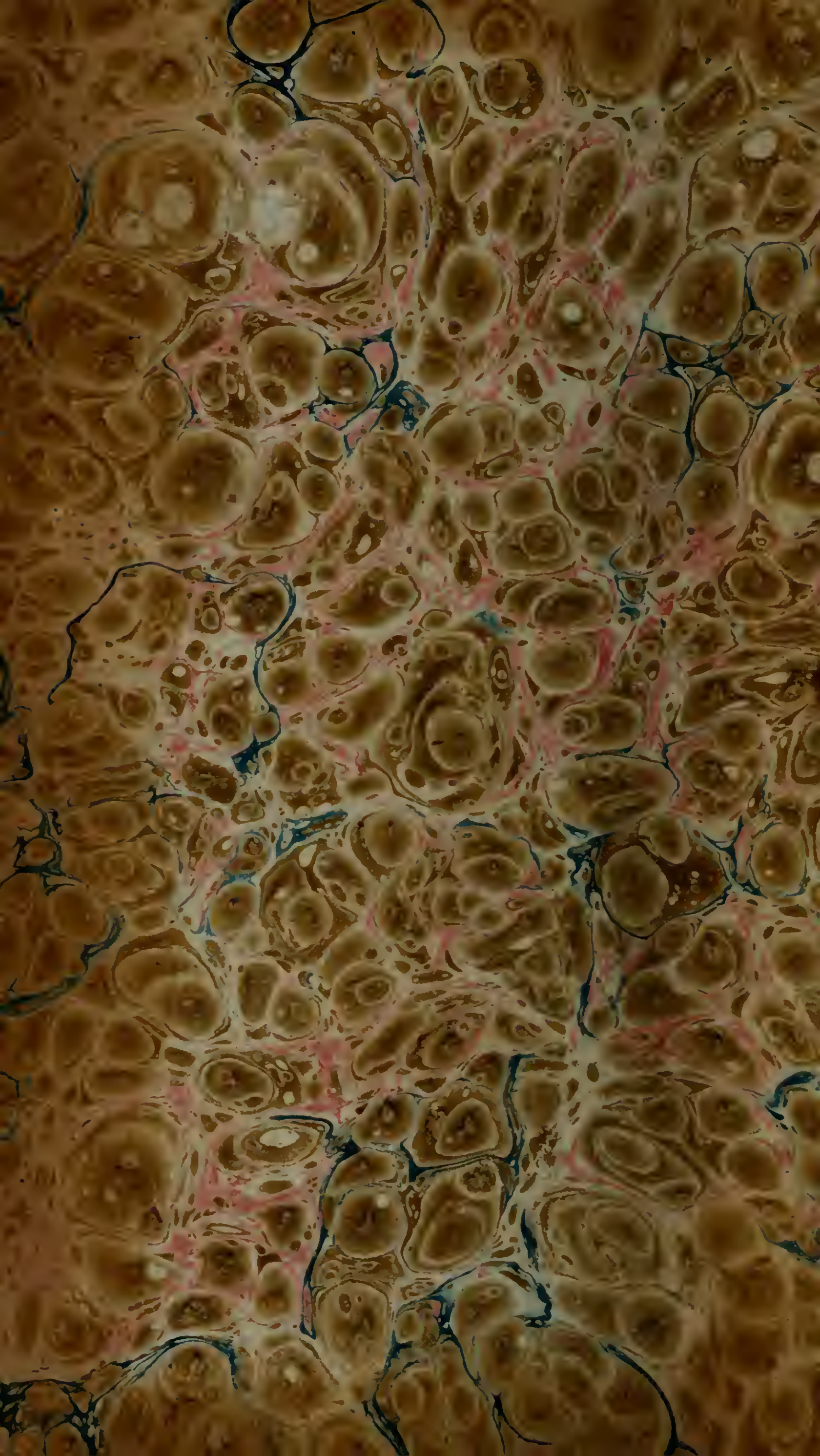
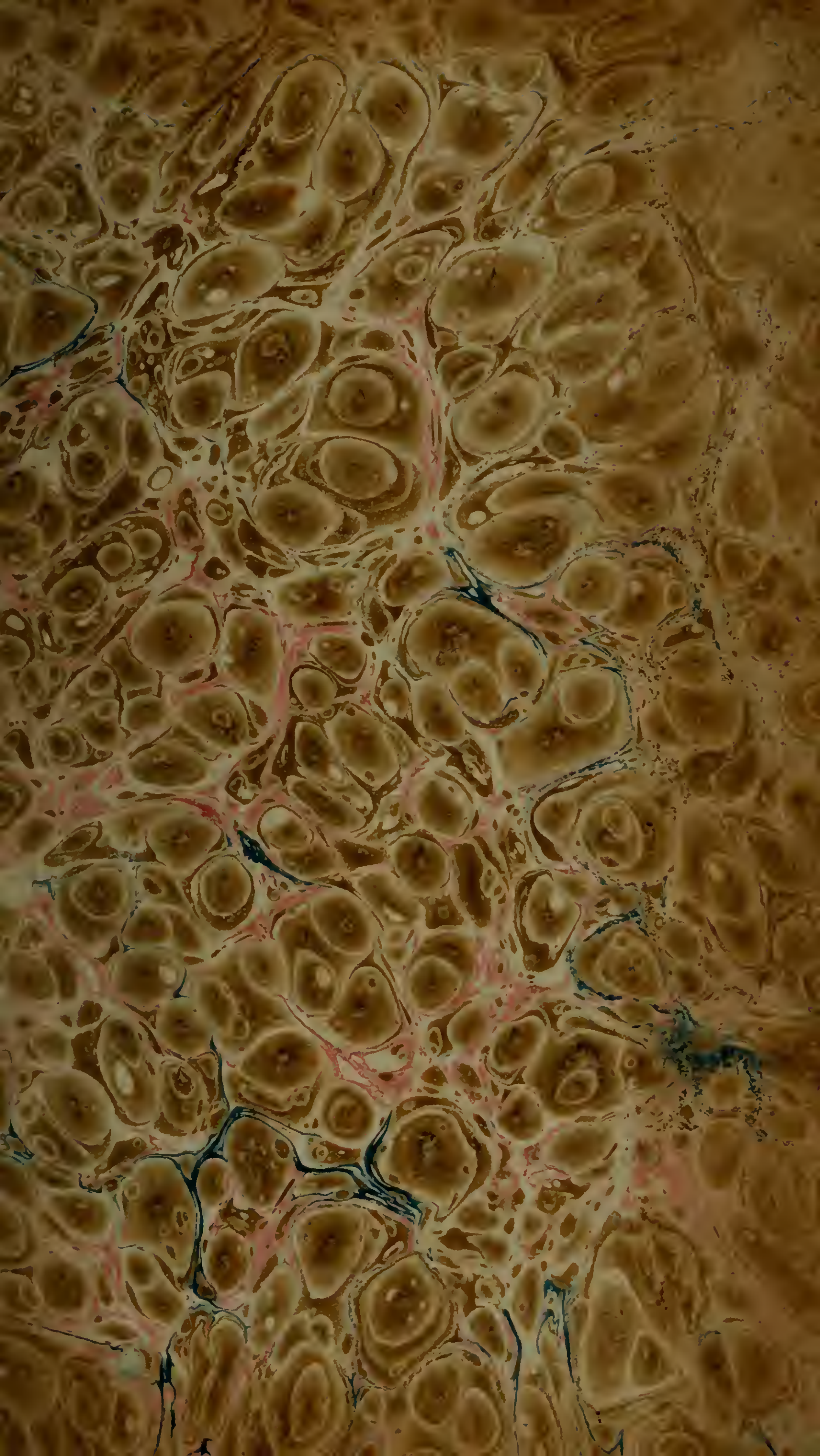







19

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

LA
BOTANIQUE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE,

CONTENANT tous les Traits, toutes les Anecdotes et les Superstitions relatives aux Fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire sainte et profane, et des détails sur quelques Plantes singulières, ou qui portent les noms de personnages célèbres, et sur celles qui servent aux Cultes religieux et dans les Cérémonies civiles des divers Peuples et des Sauvages; avec les Devises, les Proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu;

suivie d'une nouvelle intitulée :

LES FLEURS, OU LES ARTISTES.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 9.

MDCCCX.

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

L'HYSOPE, L'HÉLIOTROPE, LA VERVEINE, LE SOUCI.

Nous ne connoissons point l'hysope des anciens; mais ce n'étoit pas le nôtre. L'écriture dit que Salomon avoit décrit chaque espèce d'arbre, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; ainsi l'hysope étoit donc un arbrisseau. Les Juifs faisoient servir cette plante d'aspersoir pour les purifications.

La plante appelée vulgairement *héliotrope* ou *tournesol*, en latin *corona solis*, est l'*helianthus* de Linnée: cette fleur est toujours penchée vers le soleil, phénomène que la fable attribue au sentiment que la nymphe métamor-

phosée conserve encore pour le dieu de la lumière (1). Bomare dit que cette plante vient de l'Amérique, ce qui ne peut être, puisque les anciens en ont fait une métamorphose. Le père Bouhours cite cette devise : « Un tournesol, avec ces mots : *Il suit les mouvemens du soleil* », devise qui se rapportoit à celle de Louis XIV, qui, comme on sait, avoit pris le soleil pour le corps de sa devise. Les anciens ont personnifié l'instinct naturel, et l'ont représenté sous la figure d'un jeune homme, qui semble courir, ayant le visage voilé, et tenant une fleur d'héliotrope. Les semences de la grande espèce de tour-

(1) Un des plus beaux bustes antiques qui existe, représente Clitie, au moment de sa métamorphose; son sein est déjà entouré des pétales de la fleur dans laquelle elle va s'ensevelir. Il y a, sur le visage de Clitie, une expression d'anéantissement qui est sublime. Ce chef-d'œuvre de sculpture étoit, à Londres en 1791, dans le cabinet de M. Towshend.

nesol servent, dans la Virginie, à faire du pain et de la bouillie. Les sauvages du continent de l'Amérique mangent ces graines et en tirent une huile bonne pour les lampes. Les couleurs connues dans le commerce, sous les noms de *tournesol en pains* ou *en pierres*, *tournesol en drapeau*, etc., ne se tirent point de cette plante (1).

La *verveine* servoit à diverses divinations. Les anciens se servoient de cette plante, pour nettoyer les autels de Jupiter et pour les aspersions d'eau lustrale. On lui attribuoit mille propriétés, entr'autres celle de réconcilier les ennemis; on l'appeloit *hierobotane*, *herbe sacrée*. On en faisoit des couronnes, dont on ceignoit la tête des hérauts d'armes, lorsqu'on les envoyoit

---

(1) J'ai donné des détails assez étendus sur ces couleurs, dans mon ouvrage des *Plantes usuelles*, ainsi que de l'emploi de toutes les plantes dans la médecine et dans les arts.

annoncer la paix ou la guerre. Les anciens druides avoient pour cette plante la plus grande vénération ; avant de la cueillir, ils faisoient un sacrifice à la terre.

Chez les anciens Perses, les mages, en adorant le soleil, tenoient dans leurs mains des branches de verveine.

Le *souci* n'est remarquable que par l'observation de la fille de Linnée, qui découvrit que les soirs, dans les mois de juillet et d'août, cette fleur, ainsi que la capucine, lançoit de petits éclairs.

On trouve, dans les entretiens d'Ariste et d'Eugène, cette devise un peu compliquée, qui fut faite pour exprimer la jalousie : « Une fleur de souci, exposée à un miroir ardent, qui reçoit les rayons du soleil et qui les réfléchit sur elle ; et pour âme : *Je meurs, parce qu'il te regarde* ».

Le poète Malleville fit, pour la guirlande de Julie, les *soucis* et les *pensées* ; mais ces vers, qui finissent par

des jeux de mots, ne méritent pas d'être cités.

LES PAVOTS.

Tarquin le Superbe ayant rétabli, selon l'ordre d'Apollon, les jeux compitaux, en l'honneur des dieux pénates et de la déesse Mania, on se crut obligé de sacrifier des enfans à Mania, la mère des Lares; car l'oracle avoit répondu qu'il falloit *offrir des têtes*, si l'on vouloit *conserver des têtes*. Cette horrible coutume dura quelque temps; mais Brutus, après l'expulsion de Tarquin, interpréta favorablement les paroles de l'oracle, et ordonna qu'on offrît des têtes d'ail et de pavot, et par ce moyen ces abominables sacrifices furent abolis. Un envoyé de Porsenna, étant dans un jardin avec Tarquin, ce dernier lui demanda des conseils pour régner arbitrairement. L'envoyé, pour toute réponse, coupa toutes les têtes de pavots qui s'élevoient au-dessus des

autres fleurs. Tarquin suivit cet horrible conseil, et il fut précipité du trône. On conte un trait semblable de Périandre, tyran de Corinthe : il envoya demander des conseils à Thrasybule, tyran de Milet ; Thrasybule conduisit l'envoyé de Périandre dans un champ de blé, et coupa les épis qui surpassoient les autres. Telle fut, dans tous les temps et dans tous les pays, l'exécrable politique des tyrans.

L'ŒILLET, LE MÉLILOT, L'ARMOISE, L'IRIS.

C'est, dit-on, au bon roi Réné que l'on doit les procédés relatifs à la culture de l'œillet ; c'est à Toulouse que l'on cultive le mieux cette fleur, et que l'on voit les plus beaux œillets.

Le grand Condé, étant prisonnier à la Bastille, s'amusoit à cultiver des œillets. Mademoiselle de Scudéri fit à ce sujet les vers suivans :

En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

Le jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV, aimoit à cultiver des œillets; un flatteur lui persuada, en substituant d'autres pots de fleurs aux siens, que les œillets qu'il plantoit venoient et fleurissoient dans une nuit. Le jeune prince fut convaincu que la nature obéissoit à ses volontés. Une nuit, ne pouvant dormir, il voulut se lever; on lui représenta que l'on n'étoit encore qu'au milieu de la nuit: « Eh bien! répondit-il, je veux qu'il fasse jour ».

Suivant la fable, Psalacanthe, une nymphe infortunée, se tua de désespoir; Bacchus la métamorphosa en une plante à laquelle il donna son nom. Les auteurs anciens attribuent à cette plante que l'on ne connoît plus, beaucoup de propriétés merveilleuses; les

uns disent que c'est le mélilot, d'autres prétendent que c'est l'armoise. Cette dernière plante est appelée aussi *herbe de la Saint-Jean*. Son nom latin *artemisia*, lui a été donné par la fameuse Artémise, reine de Carie, épouse de Mausole, qui, la première, dit-on, en fit usage.

L'*iris* croissoit en abondance sur les montagnes de la Macédoine. Il falloit, pour se rendre la terre favorable, qu'elle fût cueillie par une personne chaste et avec beaucoup de pratiques superstitieuses. Les anciens ont fait de cette fleur un des symboles de l'éloquence.

LA COURONNE IMPÉRIALE, LA PERCE-NEIGE.

Chapelain a fait en vers, pour la *guirlande de Julie*, une mauvaise métamorphose de la couronnempériale. Julie avoit une grande admiration pour le roi de Suède, Gustave-Adolphe : ce héros fut tué à la bataille de Lutzen,

qu'il gagna. Ce poète suppose qu'il avoit voulu conquérir une couronne impériale pour l'offrir avec sa main à Julie, et qu'il a été métamorphosé en la fleur à laquelle cet évènement a fait donner le nom de *couronne impériale*.

La perce-neige fut encore une fleur de la guirlande de Julie. Benserade en fit les vers que voici ; c'est la perce-neige qui parle :

Sous un voile d'argent, la terre ensevelie,
Me produit ; malgré sa fraîcheur,
La Neige conserve ma vie,
Et me donnant son nom, me donne sa blancheur ;
Mais celle de ton sein, adorable Julie,
Me fait perdre aux yeux éblouis
La gloire, désormais ternie,
Que je ne cédois pas au lis.

La *guirlande de Julie* fut une galanterie ingénieuse, imaginée par l'austère duc de Montausier, pour la belle Julie de Rambouillet. Lorsque sa main lui fut promise, il devoit, suivant un ancien usage, qui s'observe encore au-

jourd'hui, envoyer tous les matins à sa future épouse, jusqu'au jour de la noce, un bouquet des plus belles fleurs de la saison ; mais il ne s'en tint pas là : il fit peindre, en outre (par les meilleurs peintres), sur du velin, dans un livre *in-folio*, magnifiquement relié, les plus belles fleurs cultivées, et tous les poètes les plus distingués de ce temps se distribuèrent ces fleurs, et firent des vers sur chacune. Le grand Corneille fit la *fleur d'orange* et l'*immortelle ;* mais ces vers de société ne sont pas dignes d'être signés par un si beau nom. Julie, le jour de son mariage, trouva sur sa toilette ce livre si précieux. Ce monument intéressant de la galanterie du dix-septième siècle, passé dans des mains étrangères (sans doute par les malheurs de la révolution), se trouvoit transporté à Hambourg dans l'année 1795, et il étoit en vente. On ignore quelle est la personne qui en a fait l'acquisition.

LES BALAIS FLEURIS, L'ACANTHE, LE DICTAME DE CRÈTE, LA FÉRULE, LE MÉNIANTHE, L'ELYMUS ARENARIUS.

Ammien Marcellin rapporte que, de son temps, on vit fleurir à Rome les balais dont on se servoit pour nettoyer la place où s'assembloit la noblesse, ce qui présagea, dit cet historien, que les hommes de la lie du peuple seroient élevés aux premiers grades.

Les anciens ornoient de la figure de feuilles d'acanthe les habits précieux; Virgile, en parlant de la robe d'Hélène, dit qu'elle étoit relevée de feuilles d'acanthe en broderie. On sait que l'offrande d'une nourrice, sur le tombeau d'une jeune personne, donna à Callimaque l'idée du chapiteau corinthien. Cette offrande de quelques bijoux étoit portée sur des feuilles d'acanthe, dans une corbeille.

Le dictame de Crète (dit Virgile) est une plante, dont la tige garnie de du-

vet est couronnée d'un bouquet de fleurs couleur de pourpre. Dans l'Énéide, Vénus, pour guérir Énée blessé, va sur le mont Ida, en Crète, cueillir le dictame ; elle en exprime les sucs, y mêle quelques gouttes d'ambroisie, et le médecin Iapis guérit aussitôt Énée avec cette potion divine.

La *férule*, en latin *ferula*, est une plante des pays chauds de l'Europe, vers les côtes de la Méditerranée. Les régens de colléges se servoient jadis de ce sarment léger pour châtier leurs écoliers ; cet usage est très-antique. Martial appelle la férule *le sceptre des pédagogues*. En Grèce, le creux de la tige de la férule est rempli d'une moelle blanche, qui, étant bien sèche, prend feu comme l'amadou ; ce feu se conserve parfaitement dans cette tige, et ne consume que peu à peu la moelle sans endommager l'écorce ; ce qui fait qu'en certains pays, on se sert de cette plante pour transporter du feu d'un

lieu à un autre : c'est véritablement ce qui a fait imaginer la fable qui dit que Prométhée cacha le feu du ciel, qu'il avoit dérobé dans une plante de férule. Martial fait dire aux férules : *Nous éclairons par les bienfaits de Prométhée ;* voulant exprimer apparemment que ces plantes doivent à Prométhée, depuis son larcin, la propriété de conserver le feu que l'on cache dans leurs tiges. Suivant la fable, Bacchus ordonna aux buveurs de ne se servir que de cannes de férules, afin que les combats ne fussent pas dangereux. Cette tige étoit jadis le sceptre des empereurs du Bas-Empire ; on en fit, par cette raison, le symbole de l'autorité royale ; elle auroit pu être aussi l'image de la fragilité de leur foible puissance. Plutarque et Strabon rapportent qu'Alexandre le Grand renfermoit les livres d'Homère dans une cassette de férule ; on en faisoit alors les ouvrages d'ébénisterie les plus précieux.

On trouve, auprès de la ville de Hambourg, une espèce de ménianthe, qu'on appelle dans ce lieu *la fleur de la liberté*, parce qu'on prétend qu'elle ne croît que sur le territoire de cette république, et qu'on ne la voit jamais sur celui du sud de Danemarck, qui en est si voisin.

L'*elymus arenarius* croît en abondance sur les rives sablonneuses du Jutland, que la loi met sous sa protection. Les sables portés au loin par les vents de ces rivages, changeroient en déserts des champs fertiles : pour prévenir ce fléau, on sème sur le sable cette plante, qu'on nomme dans le pays *avoine de sable*, et dont le vrai nom est *elymus arenarius*. Ses racines retiennent le sable par leurs entrelacemens, et ses feuilles, en s'étendant au large à la surface, empêchent le vent de trouver prise. On emploie au même usage en Jutland, outre cette plante, quelques arbustes, l'*arundo arenaria*,

des ronces, des genêts, etc., qu'il est également défendu d'arracher, sous des peines très-sévères. La loi nomme toutes ces plantes qu'elle ordonne de respecter et de laisser sur ces rives. Celui chez lequel on trouveroit une de ces plantes, seroit puni comme le voleur; tout homme, indifféremment, est autorisé à se porter pour accusateur de ce délit. C'est ainsi que, par de sages réglemens, de mauvaises plantes sont devenues bienfaisantes et de la plus grande utilité.

Il existe en Normandie, sur le bord de la mer, un malheureux village nommé *Cayeux*, que les orages de ces côtes ont environné de monceaux de sable; on ne voit là, ni fleurs, ni arbres, ni légumes, ni même une pointe de verdure; tous les germes précieux de la terre la plus fertile sont repoussés dans son sein et se trouvent étouffés sous des montagnes de poussière. La nature, si belle et si riante dans cette pro-

vince, semble expirer tout à coup à une demi-lieue de ce village, c'est-à-dire, au terme le plus éloigné, où le vent puisse porter le sable du rivage. Durant la moitié de l'année, ces chaumières en sont couvertes, et dans le temps des équinoxes, les malheureux habitans, forcés de fuir précipitamment, vont chercher un asile dans les villages situés plus avant dans les terres. Souvent, dans ce désordre, des enfans et des vieillards périssent; il n'est même pas rare que des familles entières soient subitement étouffées dans leurs maisons L'intérêt d'une pêche abondante retient ou rappelle ces infortunés dans cet affreux séjour. Combien il seroit à désirer que l'on semât l'*elymus arenarius* sur cette rive désolée, et qu'on y établît la loi bienfaisante du Jutland, ainsi que dans tous les villages situés sur le bord de la mer, et par conséquent exposés aux mêmes fléaux!

LE CHARDON, LE PERSIL, LA RUE, LE CRESSON, LA CIGUE, L'ANET, L'ACHE.

L'ordre du *Chardon* ou de Saint-André, ordre militaire d'Ecosse, fut institué par Hungo, roi des Pictes, après sa victoire sur Athelstan. Le collier est d'or et entrelacé de fleurs de chardons et de branches de rue. Cet ordre fut renouvelé par Georges Ier; le ruban est vert, il porte l'image de Saint André. Il a pour devise : *Personne ne m'offense impunément.* Cette devise se rapporte au chardon.

On a dit que l'herbe que le beau Phaon reçut de Vénus pour se faire aimer, étoit le chardon-roland.

Le Brun avoit peint un chardon sur le devant d'un tableau qu'on mit sécher dans une cour : un âne passant dans cette cour, voulut manger le chardon; il le lécha et l'effaça.

On conte sur des raisins une chose de ce genre, d'un peintre antique : les

oiseaux vinrent béqueter les raisins.

La *rue* étoit employée chez les anciens dans plusieurs pratiques superstitieuses. *Vous n'en êtes encore ni au persil, ni à la rue*, proverbe appliqué chez les Grecs, à tous ceux qui, projetant une entreprise, ne l'avoient point encore commencée. Ce proverbe vient de ce que les jardins étoient anciennement entourés d'une bordure de persil et de rue; et ceux qui n'avoient pas passé cette bordure étoient censés n'être pas encore entrés dans le jardin.

Le *persil* frotté contre un gobelet de verre, le fait casser; on ignore la cause de ce phénomène.

Les anciens croyoient que ceux qui mangeoient du *cresson*, devenoient vigoureux et courageux; c'est pourquoi l'on disoit aux gens foibles et sans caractère : *Mangez du cresson*. On attribuoit la même propriété à l'*anet* : les athlètes, dans cette idée, en faisoient la base de leur nourriture.

Le lendemain du jugement de Socrate, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui portoit, tous les ans, à Délos, les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie, jusqu'au retour du vaisseau, la loi défendoit d'exécuter les jugemens qui prononçoient la peine de mort. Socrate, en attendant le retour du navire, passa trente jours dans la prison avec ses disciples. Au bout de ce temps, on lui apporta le poison qui étoit composé avec de la *ciguë*.

On lit dans l'Encyclopédie que, lorsque le bourreau présenta la ciguë à Socrate, il l'avertit de ne point parler, afin que le poison agît plus promptement. On ne voit pas comment son effet pouvoit être accéléré par le silence.

Plutarque, dans la Vie de Phocion, dit que, lorsque tous les amis de ce grand homme eurent bu le suc de la ciguë, et qu'il n'en restoit plus qu'une dose non broyée pour Phocion, le bourreau dit

qu'il n'en broieroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze dragmes (c'est-à-dire à peu près 9 ou 10 livres de monnoie de France); c'étoit le prix que chaque dose coûtoit alors. Phocion voulant éviter tout retard, fit remettre cette somme à l'exécuteur, puisqu'il faut, dit-il, tout acheter dans Athènes, jusqu'à la mort.

Ce poison, si violent à Athènes, ne passoit pas à Rome pour un poison; on l'employoit en médecine. Pline vante la ciguë contre l'ivresse. Le meilleur antidote de ce poison est le vinaigre.

Suivant une loi établie à Céos, les vieillards d'un âge très-avancé s'invitoient réciproquement à un festin, ensuite ils faisoient un sacrifice solennel; puis, se couronnant de fleurs, ils avaloient la ciguë.

Montagne dit que, dans l'antiquité, on gardoit à Marseille un poison de ciguë, préparé aux dépens du public pour ceux qui vouloient volontaire-

ment s'ôter la vie ; mais ils ne pouvoient le faire qu'après avoir exposé leurs raisons à leur sénat, composé de six cents personnes. Si le sénat n'approuvoit pas leurs motifs, et ne les trouvoit pas assez malheureux pour renoncer à la vie, ils étoient *condamnés à vivre ;* et si, malgré cet arrêt, ils se tuoient, le suicide, dans ce cas, étoit regardé comme un crime, et on le punissoit par tous les moyens possibles.

Poust ou *pust* est le nom qu'on donne, à la cour du grand-mogol, à un breuvage qui n'est autre chose que du jus de pavot ; c'est ce breuvage mortel que les tyrans de ce pays font prendre à leurs frères et aux princes de leur sang, et qui, suivant la dose, les rend imbécilles ou les fait mourir.

Les anciens avoient des *jeux funèbres.* Ces deux mots réunis offrent naturellement une idée révoltante ; il est difficile de concevoir comment on a pu croire que l'on honoroit la mémoire

des morts, et que l'on exprimoit sa douleur en célébrant *des jeux*. L'hommage religieux, rendu à la mémoire des morts, n'a jamais été raisonnable et touchant que dans la vraie religion.

Lycurgue, roi de Némée, ayant perdu son fils Archémore, qui mourut de la piqûre d'un serpent caché sous une plante d'*ache*, institua les jeux néméens, dans lesquels les vainqueurs se couronnoient d'ache.

Suidas dit que l'*ache* étoit destinée au deuil et aux larmes, d'où venoit l'expression populaire, *il n'a plus besoin que d'ache*, en parlant d'un malade désespéré. On croyoit que l'ache rendoit stériles les personnes qui en mangeoient. Arnobe conte qu'un jeune homme ayant été massacré, on vit naître de l'ache sur le lieu même qui avoit été arrosé de son sang, ce qui fit exclure à jamais cette plante des repas. Horace cependant a chanté l'ache comme l'âme des festins, et Anacréon a parlé

des couronnes d'ache consacrées aux jours de fête. Peut-être, dans ce dernier cas, étoit-il question du céleri, espèce d'ache cultivée, tandis que l'ache sauvage étoit la plante funèbre exclue des festins.

LE SAGMEN, L'HERBE SARDONIA, LA SCILLE MARINE, LE TABAC, LE PAPYRUS, LES ROSEAUX, LES JONCS, LE BLÉ, LES GRAMINÉES.

Ce mot *sagmen*, dans Tite-Live, désigne une herbe que les ambassadeurs portoient toujours avec eux. On croit, dit l'Encyclopédie, que cette herbe étoit de la *véracine*, parce que Lucien dit que les Perses en donnoient à leurs ambassadeurs; mais pour quel usage? c'est ce qui n'est pas expliqué.

Ce ris mortel dans les malades, ou le rire satirique dans la société, qu'on appelle *rire sardonique*, a été ainsi nommé de la plante qu'on appelle *sardonia* ou *sardoa*, qui est, à ce qu'on

croit, le *ranunculus palustris*, qui excite, dit-on, une espèce de convulsion dans laquelle les joues sont retirées de manière qu'on a l'air de rire.

La *scille marine* est une plante qui a donné son nom à une fête que l'on célébroit en Sicile, et qui s'appeloit *scillone orte*, fête des oignons de mer : la jeunesse y combattoit avec des oignons de mer ; le prix étoit un taureau que recevoit le vainqueur.

Les sauvages de la Floride fument du *tabac* en l'honneur de leurs dieux.

Le *papyrus nilotica*, ou papier du Nil, croît en Égypte et aussi en Sicile; les anciens habitans des rivages du Nil employoient ses racines à différens usages : on en construisoit des barques; de l'écorce intérieure on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit, et pour les maisons des cordes, des espèces de chapeaux et du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appelé *sacré* ou *hiéra-*

tique ; il ne servoit que pour les livres de la religion égyptienne. Porté à Rome et différemment préparé, ce papier prit le nom d'*Auguste*, de *Livie*, même celui du papetier *Fannicus*, qui excella dans l'art de préparer le papier (1). Théophraste dit que, de tout ce qu'Agésilas vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir que la plante *papyrus*, dont on faisoit des bandelettes, et si propre, ajoute-t-il, à faire des couronnes par la souplesse et la finesse de son écorce. Lorsqu'Agésilas quitta l'Égypte, il en demanda au roi et en emporta avec lui.

Il ne faut pas confondre avec le papyrus ce qu'on appelle le *papier naturel :* ce dernier, découvert en Italie, n'est qu'un mélange de plantes aquatiques écrasées et pourries : c'est une composition, ouvrage de l'art.

---

(1) On n'a fait du papier à chiffon que vers 1440.

Les anciens Égyptiens prétendoient que les crocodiles, par respect pour la déesse Isis qui s'étoit mise une fois sur une barque de papyrus, ne faisoient jamais de mal à ceux qui naviguoient sur des nacelles de ce roseau.

Comme les parties des végétaux ont été long-temps la matière dont on faisoit les livres, c'est de ces mêmes végétaux que sont pris la plupart des noms et des termes qui concernent les livres, comme le nom grec *biblos*, livre (1), et les noms latins *folium*, *tabula*, *liber*, d'où nous avons tiré *feuillet*, *tablette*, *livre*, etc.

Selon Diodore de Sicile, il y avoit aux Indes des *roseaux* d'une telle grosseur qu'un homme pouvoit à peine les embrasser. On a fait cette devise : « Un *roseau*, avec ces mots : *Souvent agité, jamais abattu* ». Et cette autre,

(1) D'où vient le mot la *Bible*, c'est-à-dire, le *Livre* par excellence.

sur des *joncs* au bord d'un étang agité: *L'orage nous fait ployer, et ne peut nous briser.*

Breville dit, dans ses Antiquités, que jadis, lorsque deux personnes avoient eu ensemble un commerce criminel, et qu'ensuite elles se marioient, on ne leur donnoit qu'un anneau de jonc.

Le jeu qu'on nomme *onchet* fut appelé jadis *jonchet*, parce qu'on y jouoit d'abord avec des joncs.

Les anciens se servoient de stylets pour écrire sur des tablettes enduites de cire, et de joncs ou de cannes pour écrire sur le papyrus. Le Psalmiste dit que sa langue est comme la canne ou le jonc à écrire d'un écrivain habile.

Dans l'ancienne loi, on donnoit le nom de *prémices* aux présens que les Hébreux faisoient au Seigneur d'une partie des fruits de leur récolte, pour témoigner leur soumission et leur dépendance, et pour reconnoître le souverain domaine de Dieu, auteur de tout

bien. On offroit ces prémices au temple avant de toucher aux moissons, et ensuite après les récoltes.

Outre les dons qui s'offroient au nom de la nation, chaque particulier étoit obligé d'apporter ses prémices au temple du Seigneur : la sainte-écriture n'en prescrit point la quantité. On s'assembloit par troupes de vingt-quatre personnes pour apporter en cérémonie ces offrandes. Cette troupe étoit précédée d'un bœuf destiné pour le sacrifice, couronné d'olivier et ayant les cornes dorées : des joueurs de flûte marchoient en avant. Les prémices étoient de froment, d'orge, de raisins, de figues, d'abricots, d'olives et de dattes ; chacun portoit sa corbeille; les plus riches en avoient d'or et d'argent, et les autres seulement en osier. Ils marchoient tous en pompe jusqu'au temple, en chantant des cantiques. Lorsqu'ils approchoient de la ville sainte, les habitans alloient au-devant d'eux et se joignoient à leur

cortége. Quand ils arrivoient à la montagne du temple, chacun, même le roi, s'il y étoit, prenoit sa corbeille et la portoit jusqu'au parvis; alors les lévites entonnoient quelques paroles du psaume 30 : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré*, etc.; et celui qui portoit les prémices disoit : *Je suis entré dans la terre que le Seigneur avoit promise à nos pères*. Alors, avec l'aide du prêtre, il présentoit son offrande devant l'autel; ensuite il récitoit une prière dans laquelle il faisoit mention de l'entrée et de la sortie d'Israël en Égypte, des merveilles que Dieu avoit opérées pour l'en délivrer, de son introduction dans la terre de Chanaan, et il la terminoit par ces mots : *C'est pourquoi j'offre maintenant les prémices des fruits de la terre, que le Seigneur m'a donnés*. Après avoir prononcé ces paroles, il portoit sa corbeille sur l'autel, se prosternoit et s'en alloit. Tout, dans cette pompe, dans ces paroles,

dans ces hommages, étoit admirable et touchant, parce que tout y rappeloit des bienfaits paternels, une reconnoissance filiale, une puissance créatrice et sans bornes.

On portoit aussi au temple, avec une grande pompe, au temps de la moisson, la *gerbe sacrée*, c'est-à-dire, offerte au Seigneur.

Dans toutes ces solennités, le pauvre et l'étranger n'étoient point oubliés. « Quand vous scierez les grains de votre » terre (dit le Seigneur), vous ne les » couperez point jusqu'au pied, et vous » ne ramasserez point les épis qui se- » ront restés, mais vous les laisserez pour » les pauvres et les étrangers. Je suis » le Seigneur votre Dieu ».

Ces commandemens adorables sont beaucoup plus étendus; mais qui ne les connoît pas?

Les Juifs, s'étant attiré la colère de Dieu, furent livrés aux Ammonites et aux Madianites. Ces peuples alloient

cueillir les blés des Israélites avant qu'ils fussent mûrs, de sorte que les Israélites manquoient de vivres. Un jour que Gédéon battoit du blé en secret dans sa grange, pour sa subsistance, un ange lui apparut, et lui annonça que Dieu l'avoit choisi pour délivrer son peuple. Gédéon, par humilité, eut besoin de voir des miracles pour croire à la vérité de cette mission. L'ange opéra plusieurs prodiges en sa présence, entr'autres celui-ci : il ordonna à Gédéon d'étendre vers le soir, sur le gazon, la toison d'une brebis. Gédéon obéit, et le lendemain il trouva la toison toute trempée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain, le contraire arriva, le gazon étant tout mouillé, et la toison ne l'étant pas.

Joseph, fils de Jacob, rêva qu'il étoit dans un champ avec ses frères, qu'il s'occupoit à lier des gerbes de blé, que sa gerbe s'éleva et se tint droite au-dessus de toutes celles de ses frères,

qui restèrent abattues et couchées. Ce songe, dont il fit part à ses frères, leur parut un présage de la supériorité que Joseph auroit un jour sur eux, et cette idée excita leur envie contre lui.

Joseph étant dans la prison en Égypte, s'y trouva avec l'échanson de Pharaon, qui rêva qu'il voyoit une vigne, laquelle avoit trois branches chargées de raisins, dont il exprimoit le jus dans une coupe pour Pharaon. Joseph lui dit que ce rêve signifioit qu'il seroit libre dans trois jours, et serviroit Pharaon comme de coutume.

Pharaon rêva que sept beaux épis de blé dévoroient sept autres épis desséchés : Joseph expliqua que ce songe annonçoit sept années d'abondance qui seroient suivies de sept années de disette.

Ruth alla glaner dans le champ de Booz. Ce dernier, touché de sa jeunesse, de sa modestie et de sa pauvreté, ordonna à ses gens de répandre exprès, mais comme par hasard, des épis

de son côté, et même de paroître oublier des javelles dans le champ (1); en outre, il lui donna plusieurs mesures d'orge.

Dans l'évangile, le sujet des paraboles est toujours pris dans la nature.

Saint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert, disoit, en parlant de Jésus-Christ : « Il a le van à la main, et il net-
» toiera parfaitement son aire. Il amas-
» sera son blé dans le grenier, mais il
» brûlera la paille dans un feu qui ne
» s'éteindra jamais ». *Saint Mathieu*, ch. 3.

Dans le chapitre 13, parabole du semeur qui sème le long du chemin :
« Les oiseaux mangent le grain; une
» autre partie du grain tomba dans
» les endroits pierreux, l'herbe qui vint

---

(1) Il étoit prescrit par la loi, si on oublioit même des javelles, de ne point retourner pour les prendre, mais de les laisser à la veuve, à l'étranger, etc.

» périt faute de racines ; une autre » partie tomba dans des épines qui » l'étouffèrent ; une autre dans une » bonne terre, et il fructifia ». Il en est ainsi de la parole de Dieu, suivant la disposition des divers esprits qui la reçoivent. Dans le même chapitre, le royaume de Dieu est comparé à un homme qui sème du bon grain dans son champ ; pendant son sommeil, son ennemi y mêle de l'ivraie (1) : quand on s'en aperçoit, le maître ne veut pas qu'on arrache l'ivraie sur-le-champ, de peur qu'on ne se trompe et qu'on n'arrache le froment ; il veut qu'on attende que le temps soit venu. Dans le même chapitre, le royaume du ciel est comparé à un grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ . c'est la

(1) Jadis on appeloit l'ivraie *zizanie ;* c'est pourquoi l'on dit : *Semer la zizanie*, etc. Ce mot n'est plus en usage au propre, et ne s'emploie qu'au figuré.

plus petite de toutes les graines, mais quand elle a fructifié, c'est le plus grand des légumes.

Avant la révolution, on bénissoit les vaisseaux qu'on devoit lancer à la mer, et alors le prêtre y répandoit du blé, symbole d'abondance.

Hérodote rapporte qu'il y avoit en Scythie un peuple qui ne semoit le blé que pour en faire du feu, et qui ne s'en nourrissoit jamais. Cet usage bizarre de la richesse la plus précieuse de la terre paroît une espèce de sacrilége; mais combien d'autres manières n'avons-nous pas de profaner les dons du créateur, et d'en abuser!

Lorsque Romulus, faisant des courses sur les terres de ses voisins, leur enlevoit quelque butin, il revenoit triomphant dans les murs de sa ville, et ses soldats portoient en trophées les dépouilles conquises sur les ennemis. Ce n'étoient point encore l'or et les pierreries de l'Inde, c'étoient communément

des gerbes de blé; et telle fut, dit-on, l'origine du triomphe chez les Romains. Quand les hommes ne connoîtroient ni les métaux, ni les perles, ni les diamans, ils n'en seroient ni moins vains, ni moins avides; ils s'égorgeroient toujours, mais seulement pour des biens plus réels, pour conquérir des moissons et des récoltes. Les premières enseignes militaires des Romains furent des piques, au bout desquelles étoient attachées des poignées d'herbes.

Tarquin s'étoit emparé d'un champ consacré à Mars : quand on le chassa de Rome, les blés de ce champ venoient d'être coupés, et les gerbes y étoient encore; on ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cause de la consécration; en conséquence, on prit les gerbes et on les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres que l'on coupa. Les eaux étoient alors fort basses; ces matières réunies furent arrêtées au milieu du fleuve; ne trouvant point de passage,

elles s'accrochèrent et se lièrent si bien entr'elles, qu'elles ne firent plus qu'un même corps qui prit racine, et qui forma, avec le temps, une île qu'on appela l'*Ile sacrée*, et dans laquelle on bâtit des portiques et des temples.

Alyatte, roi de Lydie, fit la guerre aux Milésiens, mais d'une manière cruelle ; il évitoit les combats et se contentoit d'enlever leurs récoltes, ensuite il se retiroit. Les Milésiens venoient ensemencer leurs terres, et quand les moissons étoient mûres, les Lydiens accouroient en foule et les enlevoient. Cette guerre lâche et désastreuse dura onze ans.

L'invention du jeu d'échecs est due aux Indiens, et non à Palamède. Les Grecs et les Romains n'ont connu que des jeux fort différens, qu'on a faussement appelés *échecs* Ce dernier jeu fut inventé aux Indes, au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Un savant l'inventa, pour don-

ner une leçon à un jeune roi orgueilleux, qui comptoit ses sujets pour rien. Ce sage étoit un bramine qui s'appeloit Sissa. Le roi, corrigé, demanda au bramine quelle récompense il vouloit; le bramine demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de blé que produiroit le nombre des cases de l'échiquier; un seul pour la première, deux pour la deuxième, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième, et l'on trouva que la somme de ces grains de blé devoit s'évaluer à 16,384 villes, dont chacune contiendroit 1,024 greniers, dans chacun desquels il y auroit 174,762 mesures, et dans chaque mesure 32,768 grains (1).

Alectryomancie, divination par le moyen d'un coq. Les Grecs la pratiquoient ainsi: On traçoit un cercle sur la terre, et on le partageoit en vingt-

(1) Ce calcul est dans l'Encyclopédie.

quatre portions ou espaces égaux, dans chacun desquels on figuroit une des lettres de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettoit un grain d'orge et de blé; ensuite on plaçoit au milieu du cercle un coq fait à ce manége; on observoit les lettres de dessus lesquelles il enlevoit les grains, et de ces lettres rassemblées on formoit la réponse. Des devins nommés Fidustius, Irénée, Pergamius et Hilaire, Libanius et Jamblique, cherchèrent quel devoit être le successeur de l'empereur Valens, et les lettres enlevées formèrent ce mot *Théo;* ils en conclurent que ce seroit *Théodose,* qui seul échappa aux recherches de Valens; car ce prince, informé de l'action des devins, fit tuer tous ceux dont les noms commençoient par ces quatre premières lettres, comme *Théodore, Théodat*, *Théobule*, etc., aussi bien que les devins.

Colybes est le nom que les Grecs, dans leur liturgie, ont donné à une

offrande de fruits et de légumes en l'honneur des saints et en mémoire des morts. Les Grecs ont pour la bénédiction des colybes une formule particulière, dans laquelle ils font des vœux, pour que Dieu bénisse ces fruits et ceux qui en mangeront. Les uns attribuent à Saint Athanase l'institution de cette cérémonie, d'autres en fixent l'origine au temps de Julien l'apostat, et disent que ce prince, au commencement du carême, ayant fait profaner, par le sang des animaux immolés, le pain et les autres denrées qui se vendoient aux marchés de Constantinople, le patriarche Eudoxe ordonna aux chrétiens de ne manger que des colybes ou du froment cuit, et que c'est en mémoire de cet évènement qu'on a coutume de bénir et de distribuer les colybes aux fidèles le premier samedi de carême. Voici le supplice des parricides chez les anciens Égyptiens : on leur faisoit entrer des brins de chaume,

de la longueur du doigt, dans toutes les parties du corps, ensuite on les faisoit brûler vifs sur des épines.

Les anciens faisoient diverses cérémonies religieuses avec des fétus de paille.

Jadis, à la messe de minuit, on jonchoit de paille les églises. Les écoliers, dans les classes de collége, n'étoient assis que sur de la paille.

En certains pays, aujourd'hui, on met des couronnes de paille sur la tête des filles déshonorées, qui sont condamnées par un jugement public.

On voit dans l'histoire, que quelques bottes de paille ont sauvé la vie à un grand homme. Gustave Vasa, fuyant ses ennemis, se réfugia chez un paysan de la Dalécarlie : des soldats danois qui le cherchoient, entrèrent chez cet homme, qui fit cacher Gustave dans une charrette attelée, pleine de paille, qui étoit dans la cour; les soldats y enfoncèrent plus d'une fois leurs lances,

et lui firent une large blessure à la jambe ; le sang qui en couloit l'eût trahi, malgré sa constance à souffrir la douleur, si son hôte qui conduisoit le chariot n'eût adroitement blessé un des chevaux, et par ce moyen donné le change aux Danois.

Un beau chaume montre que la moisson a été belle ; ce qui a fourni un proverbe aux Grecs. Ulysse, sous la figure d'un vieillard, voulant vanter sa jeunesse, dit à Eumée : *Par le chaume juge de la moisson.*

Chez les anciens, l'orge d'Érèse étoit la plus estimée. On disoit que Mercure en venoit prendre, afin d'en faire des gâteaux pour la table des dieux.

L'histoire du temps de la Fronde, rapporte le trait suivant :

Tous les partisans de Monsieur le Prince, pour se distinguer, portoient des bouquets de paille. Mademoiselle de Montpensier parut à une promenade publique avec un bouquet de paille

attaché à son éventail, et noué avec des rubans de la couleur des livrées de Monsieur le Prince.

L'orge, le chanvre, l'avoine, le trèfle servoient jadis aux divinations, et servent encore aujourd'hui au culte de certains sauvages.

Yerva canieni est une plante exotique : on dit qu'elle a la propriété de dessaler, d'adoucir et de purifier les eaux : il suffit pour cela de l'y faire infuser. On prétend que c'est la même plante que Moïse jeta dans les eaux amères de *Mara* ou *Amara*, et qu'il rendit douces par ce moyen.

LE RIZ, LA RÉGLISSE, LE MAÏS OU BLÉ DE TURQUIE, ET QUELQUES AUTRES PLANTES.

Le grand-père de l'empereur régnant de la Chine, ayant remarqué dans ses jardins une tige qui donnoît un meilleur *riz* que les autres, la cultiva lui-même pendant plusieurs années; et quand,

par l'expérience, il fut certain que ce riz l'emportoit sur tout autre, il publia un rescrit pour l'annoncer à ses peuples, avec la description botanique, et il en fit distribuer des graines.

Aux Indes, dix jours après la naissance d'un enfant, les banians font la cérémonie de lui donner un nom, et pour cela, ils l'étendent dans une nappe remplie de riz et le secouent dans cette nappe, ensuite ils le nomment. Deux mois après, on porte l'enfant à la pagode, où le bramine met sur sa tête des copeaux de bois de santal, du camphre, des cloux de gérofle et d'autres parfums.

Bamberg est une jolie ville de la Franconie, célèbre par son jardinage et son excellente *réglisse*. Le peuple de cette ville croit qu'il n'y a point de réglisse dans le reste de l'univers; que sainte Cunégonde l'a découverte et plantée uniquement pour cette ville, à qui elle en a assuré la possession exclusive. Sainte

Cunégonde étoit femme de l'empereur Henri II : l'un et l'autre sont enterrés dans la cathédrale de Bamberg.

Les sauvages de la Louisiane, dès que le *maïs* du printemps commence à mûrir, font une fête qui dure huit jours, pour remercier le *bon esprit* qu'ils logent dans le soleil, de leur avoir fait un aussi beau présent. Les Français de ce pays nomment ces réjouissances *la grande fête du petit blé*.

On donne dans l'Inde espagnole le nom de *bois de lumière*, ou *pala de luz*, à une plante qui s'élève ordinairement à la hauteur de deux pieds ; on assure qu'en rompant brusquement la tige de cette plante, la tige s'allume, et donne une lumière aussi forte que celle d'un flambeau. Ce fait paroît moins fabuleux depuis que l'on a découvert que les plantes ont en elles une véritable chaleur qui leur est propre, et que cette chaleur dans quelques-unes augmente sensiblement au moment de la fructification.

L'*alcana* est une plante que Linnée appelle *lawsonia*. On fait avec ses feuilles, au Sénégal, une poudre pour teindre les ongles en rouge; cette teinture dure cinq mois. Il n'est permis qu'aux personnes libres de l'employer; si des esclaves, pour paroître libres, s'en servoient, les rois de Macassar feroient arracher les ongles à ces infortunés. On croit que l'alcana est le cyprus des anciens et l'acopher de l'Écriture-Sainte. M. Adanson dit que c'est à tort que nos botanistes attribuent le nom de cyprus à notre *troëne*, *ligustrum*, qui ne croît pas en Égypte, et qui n'a aucune des propriétés affectées au seul cyprus.

On dit que le *botrytis* ou *botrys*, semé avec le grain, tue les vers nuisibles aux grains. Une plante des Indes nommée *sela* a des feuilles très-piquantes, qui causent des cuissons, et forment des vésicules sur la peau. Cependant les Indiens n'en font qu'un

seul usage, celui de s'en frotter la peau deux fois la semaine. Ces rudes frictions sont, dit-on, extrêmement saines, et préviennent toute sorte de maladies. Il faut que cela tienne à l'espèce de la plante, car les Indiens ne font ces frictions qu'avec celle-là, ils regardent l'ortie comme très-dangereuse, ils disent que le *grand serpent* a versé sur elle son venin (1).

Le *bouleau* est le dernier arbre que l'on trouve vers le pôle arctique : conservant toute sa force dans ces climats glacés, et dépouillé de presque toutes les autres productions végétales, il prospère au sein même de la nature expirante ; c'est le seul arbre que produise le Groënland.

Agneau tartare ou *de Scythie*, ou

---

(1) L'ortie, en effet, a des piquans tout particuliers, et semblables aux aiguillons des abeilles. C'est ce qu'on a découvert nouvellement, à l'aide du microscope.

borametz, plante dont on a conté mille merveilles. Les voyageurs disent qu'elle ressemble parfaitement à un agneau, et sa pulpe à de la chair ; qu'il en sort du sang, etc. : toutes ces choses ont grand besoin de confirmation.

Tête de dragon, dracocephalum, ou la *cataleptique,* plante d'Amérique. On dit que si l'on dérange ses fleurs en les faisant aller et venir horizontalement dans l'espace d'un demi-cercle, elles restent en quelqu'endroit que ce soit de cet espace, sitôt que l'on cesse de les pousser, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions extraordinaires, et comme il arrive aux personnes attaquées de la maladie appelée *catalepsie :* c'est de-là que cette plante a pris son nom.

Tribule aquatique, plante qui vient dans l'eau, et que l'on nomme encore *maire, macre, châtaigne d'eau, saligot, truffe d'eau.* C'est une sorte de châtaigne tout hérissée de piquans très-

durs. On prétend que c'est la macre qui a donné le modèle de ces instrumens de fer pointus en tous sens, qu'on appelle *chausse-trapes*, et qu'on répand en temps de guerre sur la route de l'ennemi pour l'arrêter dans sa fuite.

L'*abécédaire* est une plante de l'île de Ternate : lorsqu'on mâche ses têtes ou sa racine, la langue éprouve une sensation stimulante, qui lui procure une volubilité singulière. On met à profit cette propriété pour délier la langue des enfans : c'est d'où lui vient son nom d'*abécédaire* ou d'*herbe aux enfans.*

La *germandrée* ou *chamédris* offre cette singularité : les galles des autres plantes sont produites sur les feuilles ; celles de la germandrée le sont sur la fleur, et, pour surcroît de singularité, par une punaise, le seul insecte connu de sa classe, qui se forme et qui croisse dans ces sortes de tubercules monstrueux.

Le *danniwartach* est un arbrisseau

des Indes. Les Indiens se servent de cette plante pour battre leurs bestiaux malades, dans l'idée que cette fustigation les guérit de tous maux.

Les habitans des îles Pelew, lorsqu'ils s'apprêtent à danser, découpent des feuilles de *plantain* dont ils s'entortillent les jambes, et ils en tiennent des poignées en dansant; d'autres sauvages, pour aller à la guerre, se masquent le visage avec de larges feuilles.

Picha-mal est une fleur qui se cultive dans l'île de Ceylan; elle est blanche, et elle a l'odeur du jasmin. On en apporte tous les matins un bouquet au roi du pays; on enveloppe ces fleurs dans un linge blanc que l'on suspend à un bâton. Ceux qui rencontrent ce bouquet se détournent par respect. Il y a des officiers qui tiennent des terres du roi pour y planter de ces fleurs; ils ont le droit de s'emparer de tous les terrains où ils pensent qu'elles croîtront le mieux.

Aphytacor est un arbre dont Pline fait mention, et qu'il dit produire de l'ambre.

Les Indiens qui travaillent aux mines disent que lorsque la veine de la minière est trop dure, ils jettent dessus une poignée mâchée de *lacoca*, plante d'Amérique, et qu'aussitôt ils tirent le minerai avec facilité, et en plus grande quantité.

LES FLEURS FUNÉRAIRES.

L'AMARANTHE, L'ORMEAU, LE CYPRÈS, L'ASPHODÈLE, LE ROMARIN, etc.

Aux funérailles d'Achille, les Thessaliens, dit Homère, étoient couronnés d'amaranthe. Des poètes modernes ont fait de cette fleur un symbole d'immortalité. Malherbe, dans une ode, dit à Henri IV :

> Ta louange, dans mes vers,
> D'amaranthe couronnée,
> N'aura sa fin terminée
> Qu'en celle de l'univers.

La reine Christine de Suède institua, en 1653, l'ordre de chevalerie de *l'Amaranthe* : elle l'institua dans une fête, où elle parut avec un habit couvert de diamans, et suivie de seize seigneurs et de seize dames; à la fin du bal, elle ôta toutes ses pierreries et les leur distribua, avec le ruban et la médaille de son ordre, portant en émail une fleur d'amaranthe, avec ces mots pour devise : *Dolce nella memoria.*

Les anciens plantoient autour des tombeaux des *cyprès* et des *ormeaux*; ils consacroient aux morts ce dernier arbre, parce qu'il ne porte point de fruits. On a déjà vu qu'ils répandoient sur les tombes des pois, des fèves et des lentilles : en outre, ils semoient autour des tombeaux de la mauve et la plante nommée *asphodèle*, comme une nourriture agréable aux morts; car Lucien dit que les manes, après avoir traversé le Styx, descendent dans une longue plaine remplie d'asphodèles. Ho-

mère, dans l'Odyssée, dit qu'Ulysse vit aux enfers une grande prairie toute semée d'asphodèles. Porphyre fait parler ainsi un tombeau, dans une inscription : *Au dehors je suis entouré de mauve et d'asphodèle, et au dedans je ne renferme qu'un cadavre.*

Le *romarin* est une fleur funèbre dans le Nord ; on en donne une branche aux garçons qui suivent les enterremens ; on en couvre le corps et le cercueil des célibataires. Voici un trait qui prouve la puissance de l'imagination : La comtesse Eléonore Ulfeld, femme du comte Ulfeld, célèbre en Danemarck et en Allemagne par sa proscription et par ses aventures, avoit eu, à l'âge de treize ans, une inclination autorisée par ses parens, pour un jeune homme qu'elle alloit épouser, lorsqu'il mourut dans le château de son père. On la mena, suivant l'usage des protestans, dans la chambre où étoit le corps mort, pour lui dire *un dernier*

adieu. Ce cadavre étoit tout couvert de romarin, ce qui, de ce moment, inspira à la comtesse une telle horreur pour l'odeur de cette plante, qui lui rappeloit un si triste souvenir, que jusqu'à la fin de sa vie elle n'a pu la sentir sans tomber dans les plus affreuses convulsions. Une remarque singulière, qu'on n'a jamais faite, c'est que les protestans, dans beaucoup de cérémonies de leur culte, et surtout dans leurs cérémonies funèbres, ont pris une infinité d'usages de l'ancien paganisme. Par exemple, ces aromates répandus sur les morts, cette coutume d'aller leur dire le *dernier adieu*, de leur baiser la main, ou même de les embrasser; une trompette qui annonce l'agonie et la mort, les branches de verdure et les citrons donnés à ceux qui suivent le convoi; un repas solennel après le convoi, et même des pleureuses à gages aux enterremens, etc., toutes ces choses se pratiquent dans le

Nord et dans une partie de la Suisse, et ne sont qu'une imitation fidèle des antiques cérémonies funéraires des païens.

Le *croton* panaché de vert et d'un jaune d'or, des Moluques, est un bel arbrisseau cultivé dans les Indes orientales, où l'on s'y sert de ses rameaux, pour orner les arcs de triomphe, les lits et les portes dans les jours de mariage et de cérémonie. On en couvre aussi les cercueils des enfans et des célibataires dans les pompes funèbres (1).

LES PLANTES PARASITES.

Le *gui* de chêne est la plante parasite la plus célèbre. Les druides avoient une vénération particulière pour le chêne; ils alloient au commencement de leur année dans une forêt, où ils élevoient un autel de gazon au pied du plus beau

(1) Le *croton* est un genre de plantes, presque toutes étrangères, de la famille des euphorbes.

chêne ; ils gravoient sur le tronc de l'arbre les noms des dieux qu'ils croyoient les plus puissans ; ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, montoit sur le chêne, y coupoit le gui avec une serpe d'or ; les autres druides le recevoient dans un voile blanc ; enfin on faisoit tremper ce gui dans une eau qu'on distribuoit au peuple, comme un préservatif contre les sortiléges et les maladies.

Voici sur le gui une fable rapportée dans l'Edda : Le dieu Balder rêva que sa vie, quoique faite pour être immortelle, étoit menacée d'un grand danger : les dieux convinrent de conjurer tous les périls que pouvoit craindre Balder. La déesse Frigga, mère de Balder, se chargea de cette entreprise ; en conséquence, elle exigea un serment du feu, de l'eau, de tous les métaux, des pierres, de la terre, des poissons, de tous les animaux et de tous les végétaux, de ne faire aucun mal à Balder. Après la con-

clusion de ce traité solennel, les dieux se firent un amusement, dans leurs grandes assemblées, de lancer à Balder des flèches, des pierres, des torches enflammées, et de lui donner de grands coups d'épée, parce que tout cela ne pouvoit le blesser. Loka, mauvais génie, ennemi des dieux, alla, sous la figure d'une vieille femme, demander l'hospitalité à Frigga; la déesse conta cette histoire à la feinte vieille, qui lui demanda si toutes les choses de la nature, sans exception, avoient fait le serment : Frigga répondit qu'il n'y avoit qu'un seul arbuste (le gui), auquel elle ne l'eut pas demandé, parce qu'il étoit si foible qu'elle n'en craignoit rien. A ces mots Loka disparut, il alla couper ce gui, il en fit un trait aigu, se rendit à l'assemblée des dieux, lança ce javelot contre Balder et le tua. Tout dans la nature pleura Balder, et surtout les arbres qui furent long-temps inconsolables.

Aujourd'hui les peuples du Holstein et des contrées voisines appellent le gui, *rameau des spectres*, à cause de ses propriétés magiques.

Apulée nous a conservé quelques vers de l'ancien poète Lélius, où le gui est cité comme une des choses qui peuvent rendre un homme magicien.

La *cuscute* est une plante parasite, d'une espèce singulière, en ce qu'elle ne le devient qu'après avoir tiré sa première nourriture de la terre par un filet qui lui sert de racine, et qui se dessèche ensuite quand elle s'attache sur une autre plante; semblable à ceux qui renoncent aux ressources qu'ils tiennent de la nature pour se livrer à la paresse en vivant lâchement aux dépens des autres.

Angrec est une plante parasite des îles Moluques. Dans l'île de Ternate, les princesses du sang en mettent dans leurs cheveux, et ne souffrent pas que des domestiques et des esclaves s'en pa-

rent. Les sœurs et filles de roi se sont réservé le droit exclusif de la porter ; persuadées, dit M. Adanson, que la nature en ne faisant naître cette plante que dans des lieux élevés, indique clairement que ses fleurs ne peuvent convenir à des gens de basse extraction : aussi l'appelle-t-on *fleur de princesse.*

Ans-joli-maravara est une plante parasite du Malabar ; les Indiens ne font aucun usage de ses fleurs, quoiqu'elles soient fort belles ; ils ne veulent ni en orner leurs temples, ni en porter, parce qu'ils ont horreur des plantes parasites, qu'ils regardent comme des espèces de monstres.

Fleurs qui portent le nom de personnages qui ont existé.

On pourroit faire un herbier intéressant, intitulé : L'*Herbier de la reconnoissance et de l'amitié*, en donnant toutes les plantes qui *portent le nom de personnages qui ont existé.*

Le nombre en est infini, car il n'y a point de grand botaniste qui n'ait donné au moins à une plante le nom d'un ami ou celui d'un protecteur. J'en désignerai seulement quelques-unes.

Il seroit possible que le *sceau de Salomon* dût son nom au roi Salomon, qui avoit fait une étude si approfondie des plantes.

La plante appelée *chasse-bosse, corneille, lysimachus*, a pris ce dernier nom latin de Lysimachus, fils d'un roi de Sicile, qui le premier mit cette plante en usage.

L'*euphorbe*, plante d'Afrique, fut ainsi nommée du nom d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Lybie, qui composa un livre sur cette plante, et qui fit l'honneur à son médecin de lui donner son nom.

Ce fut le roi Eupator qui mit à la mode l'*agrimonium eupatorium*, à laquelle il donna son nom.

Qu elques auteurs ont dit que les mar-

guerites, *bellis* en latin, ont pris leur nom des *Bélides*, petites-filles de Danaüs.

On a donné à un genre de plantes le nom de *Tournefort*, et ce grand botaniste méritoit bien cet honneur. Linnée a donné aussi le nom de *rajania* à un genre de plante en l'honneur de Ray, célèbre botaniste. A la gloire des sciences, ceux qui les ont cultivées ont en général été exempts de cette basse envie, qui si souvent a déshonoré la littérature française (1).

Le *randia*, arbrisseau d'Amérique, a reçu son nom de celui de *Rand*, botaniste.

La *monsonia*, plante charmante, doit son nom à une Anglaise, lady Monsonia.

---

(1) Je dis *française*, car les gens de lettres, anglais, italiens, allemands, ont donné souvent de grands exemples d'une généreuse impartialité pour leurs rivaux.

On ne dit point l'origine du nom de l'épinard sauvage, appelé en français *le Bon-Henri;* mais l'épithète, jointe au nom, n'exprime-t-elle pas clairement qu'on a donné à cette plante le nom de Henri IV? ce qui est d'autant plus vraisemblable, que ce prince est le premier de nos rois qui ait fait voyager à ses frais de jeunes botanistes, et qui ait établi et formé un jardin de botanique (1).

Le botaniste Commerson, qui a fait le tour du monde, a découvert une grande quantité de plantes auxquelles il a donné des noms de ses amis. Il appela, du nom de sa femme et du sien, *pulcheria commersonia*, une plante dont la fructification renfermoit deux espèces de cœurs étroitement unis. Une autre plante, dont la fleur en étoile ne paroît que durant quelques heures, sur un fond noirâtre qui semble parsemé

(1) Ce fut à Marseille.

de larmes, fut nommée par lui *verronia tristiflora*, et consacrée à perpétuer le souvenir de la mort de son ami Verron, qui s'étoit embarqué avec lui.

Commerson, abusant du droit de nommer des plantes, donna à quelques-unes, en épigramme, des noms de ses ennemis : entr'autres, il appela *colletia* une plante singulièrement épineuse, du nom de *Collet*, un de ses ennemis.

DES COURONNES.

La plupart des auteurs conviennent que la couronne fut, dans son origine, plutôt un ornement du sacerdoce qu'une marque de royauté; les souverains la prirent ensuite.

Les anciens se servoient de couronnes dans les cérémonies religieuses et profanes, dans les sacrifices offerts aux dieux, dans les jeux, dans les festins, dans les combats et après la victoire.

La couronne civique (donnée lorsqu'on avoit sauvé la vie à un citoyen)

étoit de feuilles de chêne. Celui qui l'avoit reçue jouissoit à jamais de grands priviléges.

Dans les siéges de ville, on donnoit une couronne faite de graminées.

Timoléon, un jour à la tête de son armée, rencontra des voitures chargées d'ache, propre à faire de la jonchée. Timoléon dit aussitôt qu'il prenoit cette rencontre pour un augure favorable, parce que la couronne des jeux isthmiques étoit faite de cette plante. Sur cette parole et sur l'ordre même de Timoléon, tous ses soldats se firent des couronnes de cette plante, ils se les mirent sur la tête et marchèrent ainsi au combat, avec la même joie que s'ils eussent été certains de remporter la victoire, et ils furent en effet vainqueurs.

Le poète tragique Euripide, beaucoup plus jeune que Sophocle, n'éprouva des Athéniens que des injustices, il s'expatria et périt misérablement dans son exil. Sophocle, lorsqu'il

apprit sa mort, étoit au théâtre, occupé à faire jouer une de ses pièces; aussitôt il ordonna aux acteurs de quitter leurs couronnes de fleurs (ce qui étoit un signe d'affliction), et il prit le deuil.

Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand, après une victoire, se livrant à l'excès d'une joie indécente, se couronna de fleurs, et passa ainsi en triomphe entre les files des prisonniers de guerre. Demadès, qui étoit au nombre de ces malheureux, lui dit: « O vous qui êtes roi, comment se peut-il que, revêtu par les dieux de la dignité d'Agamemnon, vous n'ayez pas honte de jouer le personnage de Thersite » !

Philippe, frappé de la justice de ce dur reproche, quitta sa couronne de fleurs, admira la hardiesse de Demadès, et lui rendit au même moment la liberté.

Un messager vint de Mantinée apprendre à Xénophon, qui sacrifioit aux dieux, que son fils Gryllus avoit été

tué. Xénophon quitta sa couronne de fleurs et continua son sacrifice. Le messager ayant ajouté que Gryllus étoit mort vainqueur, Xénophon reprit sa couronne.

Polémon, jeune Athénien, s'en retournant un matin chez lui, après avoir passé la nuit à table, vit la porte du philosophe Xénocrate ouverte; Polémon, la tête couronnée de roses, couvert d'une robe éclatante, les bras demi-nus, alla se placer sur les bancs occupés déjà par une foule de jeunes disciples : il n'y prit séance que pour tourner en ridicule la sagesse du maître. Xénocrate interrompit la matière qu'il traitoit, et fit un discours si noble et si touchant sur la modestie et sur la tempérance, que Polémon perdit toute son audace, il rougit pour la première fois, ôta doucement sa couronne de fleurs, s'enveloppa dans son manteau, et rendu à la vertu par cette seule leçon, il devint, de l'homme le plus vicieux, un des

plus célèbres philosophes de son temps.

Le tyran de Syracuse avoit promis une couronne d'or à celui qui videroit une certaine mesure de vin ; Xénocrate, malgré sa tempérance habituelle, remporta ce prix; mais il ne garda pas la couronne, il la mit sur une statue de Mercure en se retirant chez lui; il avoit coutume, les autres jours, de placer une couronne de fleurs sur cette même statue.

Les Tarentins avoient appelé Pyrrhus à leur secours. Un citoyen de la ville, nommé *Méton*, voulut les dissuader de recourir à ce prince; mais n'osant le faire ouvertement, il contrefit l'ivrogne, afin de pouvoir, sans qu'on s'y opposât, assembler le peuple autour de lui. Il ceignit sa tête d'une *couronne de fleurs fanées*, s'habilla ridiculement, et alla dans cet état sur la place publique, où, suivi de tout le peuple, il harangua ses concitoyens, et en entraîna beaucoup dans son parti.

Caligula fit mourir le fils de Pastor, et le même jour il invita Pastor à souper. Ce dernier s'y rendit sans que rien parût sur son visage. Lorsqu'il fut à table, le tyran lui envoya des parfums et *une couronne de fleurs :* il les prit, quoiqu'on ne dût pas porter de couronne de festin dans le deuil ou dans l'affliction ; mais le tyran observoit s'il l'accepteroit. Sénèque, après avoir conté ce trait de Pastor, ajoute : « Si vous me demandez le motif de cette conduite....... il avoit un second fils ».

Ce que les arts et la littérature peuvent offrir de plus ingénieux ou de plus frappant, est en général dû *aux contrastes ;* le talent de les combiner demande autant d'imagination que de goût ; et c'est surtout en cela que les anciens surpassent infiniment les modernes. Les contrastes forment des images, et nous aimons mieux les dissertations que les tableaux. Les anciens savoient peindre ; nous ne savons qu'analyser. Si

les modernes vouloient nous représenter un vieillard conservant les grâces et la gaîté de la jeunesse jusque sur le bord de la tombe, ils feroient une satire ou un panégyrique, des épigrammes ou des réflexions *philosophiques*. Les anciens, pour exprimer cette idée, peignent Anacréon sortant d'un festin, et entrant dans un jardin; il chancelle, il peut à peine se soutenir; mais il chante encore, il est couronné de fleurs, et après avoir fait quelques pas, sa lyre échappe de sa main, et sa couronne de roses tombe au pied d'un cyprès!......

Voilà ce qui, dans les ouvrages d'imagination, vaudra toujours mieux que de la métaphysique.

Lemnisque étoit une couronne de fleurs, entortillée de rubans de laine avec de longs bouts pendans. Le préteur la mettoit sur la tête du gladiateur plusieurs fois victorieux, pour marque de sa bravoure et de son affranchissement.

Astérion, dans l'antiquité, étoit un fleuve, dans lequel croissoit une plante dont on faisoit des couronnes à Junon, parce que ce fleuve fut père de trois filles, *Eubée*, *Prosyne* et *Acrée*, qui servirent de nourrices à Junon.

Chez les Grecs, les nouveaux époux portoient des couronnes de pavot et de sésame, fleurs consacrées à Junon.

Pandore fut la première déité que les Grâces couronnèrent.

Fleurs et végétaux vaguement indiqués, c'est-à-dire, qui ne sont point nommés.

Sainte Casilde, fille d'un roi maure, portoit en secret à manger à des prisonniers chrétiens, malgré les sévères défenses de son père. On raconte qu'un jour le roi la surprit sur le chemin qui conduisoit aux prisons; il voulut voir ce qu'elle tenoit de caché dans le pan de sa robe; Sainte Casilde le découvrit

en tremblant, mais les alimens se trouvèrent changés en fleurs.

Saint Augustin cite une femme aveugle qui, dans une procession, ayant fait toucher un bouquet à la châsse de Saint Étienne, se frotta les yeux avec ce bouquet et recouvra la vue.

De vieilles chroniques disent que Baudouin, frère du fameux Roland, fut blessé à mort dans un combat; après une confession publique, il arracha trois brins d'herbe, *en l'honneur de la Sainte Trinité*, et les avala au lieu de Viatique, se communiant ainsi lui-même. Trait curieux, dit M. Gaillard (1), et qui indique sûrement un usage d'un temps où l'on attachoit la plus grande vertu aux symboles et à la direction d'intention.

Les empereurs de Constantinople, dans leurs largesses au peuple, employoient une forme qui avoit toute la

---

(1) Histoire de Charlemagne.

grâce d'une bienfaisance délicate; ils je-toient des bouquets contenant des pièces d'or et d'argent.

Jadis, dans les festins suivis d'une fête, la dame la plus qualifiée mettoit sur la tête du seigneur qui donnoit la fête, une guirlande de fleurs. On prétend que le duc d'Alençon, frère de Henri III, fut empoisonné par un bouquet qu'une courtisanne lui fit sentir. On a dit que la belle Gabrielle avoit été empoisonnée dans une pêche; il est certain qu'elle mourut presque subitement après en avoir mangé une.

La fable dit qu'Ésope offrit à Mercure *un bouquet* de fleurs des champs, et que le dieu, en récompense, lui donna le talent de faire des fables.

Il existe à Hambourg une coutume assez singulière : jamais les gens de la campagne, qui possèdent un petit morceau de terre, n'entrent dans l'église sans tenir un bouquet. Leur intention est de montrer par-là qu'ils ont une

propriété. Aussi à la campagne, quelque petit que soit leur jardin, ils y ménagent toujours un coin pour des fleurs, et ils appellent ce petit carré *les bouquets de l'église*.

Kio ou *Foka-kio*, c'est-à-dire, *le livre des fleurs excellentes*. Ce livre qui contient la doctrine de *Xaca*, est très-révéré au Japon. Xaca avoit tracé de sa propre main, sur des feuilles d'arbre, les principaux articles de sa doctrine; deux de ses disciples recueillirent ces manuscrits dont ils formèrent le livre que les Japonais nomment *Kio* ou *Foka-kio*.

Les habitans de la Floride font tous les ans, vers la fin de février, une offrande solennelle au soleil. Ils remplissent d'herbes de toute espèce la peau d'un grand cerf, ensuite ils la parent de guirlandes et des fruits de la saison; puis ils l'attachent au haut d'un arbre, ils dansent autour de l'arbre en chantant des hymnes en l'honneur du soleil.

L'*Achaïe*, contrée de la Grèce, se reconnoît sur les médailles anciennes à son pot de fleurs, ou quelquefois au vase d'où s'élève une touffe de persil.

Cenchroboles, peuples imaginaires dont parle Lucien, et qui alloient au combat sur de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes. Le même Lucien parle de pirates imaginaires qui voguoient sur des citrouilles longues de six coudées; les graines leur servoient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachoient à un mât de roseau.

Dans une caverne de l'île de Sainte-Lucie, près de la mer, est un grand bassin d'eau salée; le fond est composé de roches, d'où s'élèvent en tout temps certaines substances qui offrent l'apparence de belles fleurs brillantes, semblables à nos soucis, mais d'une couleur beaucoup plus claire. Quand on veut cueillir ces espèces de fleurs, et lorsque la main, ou tout autre ins-

trument, s'en approche seulement à deux ou trois pieds, elles se resserrent et s'enfoncent sous l'eau. Lorsque ce mouvement a cessé, elles reparoissent et se rouvrent. Les uns prétendent que ces substances sont de véritables fleurs, et d'autres que ce sont des espèces de zoophytes.

Le temple de Vénus Erycine, en Sicile, avoit un autel en plein air, où la flamme se conservoit, dit-on, sans élémens, au milieu des herbes qui renaissoient chaque nuit.

Ovide dit qu'à Rome, les jeux floraux ayant été négligés, toutes les fleurs de cette année périrent sans avoir fleuri; ce qu'on attribua à la colère de Flore. Le sénat fit un décret qui rétablit ces jeux. Durant ces jeux, dit Moréri, on jonchoit les rues de fleurs, de fèves et de pois. Il est singulier que les fèves fussent employées dans les réjouissances, car elles étoient spécialement consacrées aux cérémonies funèbres,

dans les lémurales, etc., et l'on en répandoit sur les tombeaux.

Népente étoit un certain philtre dont Hélène se servoit. Lorsqu'on avoit pris ce breuvage, on oublioit tous ses maux. On croit que c'est l'opium.

La secte des manichéens étoit divisée en deux ordres; celui des *élus*, et celui des *auditeurs*. Il n'étoit pas permis aux derniers d'exercer l'agriculture, ni même de cueillir un fruit; on le permettoit aux autres.

Les disciples de Pythagore, pour s'accoutumer à la tempérance, se faisoient servir de superbes fruits et d'autres mets recherchés, ils n'y touchoient point, et restoient à cette table le temps ordinaire d'un repas, ensuite on desservoit sans qu'ils eussent mangé.

Antesphorie, fête en l'honneur de Proserpine. Ce nom, selon quelques-uns, vient de deux mots grecs, qui signifient : *Je porte fleurs*, parce que

Proserpine cueilloit des fleurs quand Pluton l'enleva.

Anthologie, du mot grec *anthologion*, signifie recueil de fleurs. On appelle ainsi un recueil des principaux offices qui sont en usage dans l'église grecque. L'*anthologie* est aussi un recueil des épigrammes (1) de divers auteurs grecs. Méléagre, qui vivoit sous le règne de Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui ait fait un recueil d'épigrammes grecques, qu'il nomma *anthologie*, parce qu'il en choisit la fleur, et qu'en outre il attribua une fleur à chacun de ses poètes : le lis à Anitès, la rose à Sapho, etc. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du temps de l'empereur Auguste, un second recueil, tiré de quatorze poètes ; Agathias en fit un troisième, environ cinq cents ans après, sous l'empire de Justi-

(1) Ce mot *épigrammes* ne signifie nullement ici trait satirique.

nien ; enfin Planude, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatrième, qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées par ordre alphabétique. C'est l'anthologie, telle que nous l'avons aujourd'hui imprimée.

Dans l'Enéide, Didon, avant de mourir, offre un sacrifice aux divinités infernales ; elle se fait apporter des herbes garnies de leur duvet, coupées avec une faux d'airain, au clair de la lune, et qui distillent un suc noir et vénéneux.

Dans la tragédie d'Hippolyte, d'Euripide, Hippolyte parle d'une prairie consacrée à Diane, qui étoit remplie de fleurs que les hommes purs et chastes pouvoient seuls cueillir, et dont il étoit défendu aux autres d'approcher.

Suivant la fable, Pallas, sortant du cerveau de Jupiter, s'arrêta dans la Lybie, sur les bords du fleuve Triton ; elle se mira dans ses ondes, et fit germer des plantes et des fleurs sur ses

bords. Ce fleuve, où elle vit pour la première fois son image, lui devint cher; elle voulut être appelée la déesse de Triton.

Ramtzandor, une des idoles des Indiens, est un dieu pacifique; il naquit à minuit, et alors le ciel fit pleuvoir des fleurs sur le lieu de sa naissance.

La *botanomancie* étoit l'art de prédire l'avenir par le moyen des végétaux. On écrivoit les noms et les questions de ceux qui venoient consulter l'oracle, sur des feuilles de végétaux exposés au vent : lorsque le souffle des zéphyrs en avoit emporté une partie, on formoit des mots avec les lettres qui étoient restées, et des réponses avec ces mots. Les végétaux employés étoient le figuier, la sauge, etc.

Siare est le nom que les habitans des îles Maldives donnent aux lieux qu'ils consacrent au dieu des vents; ils vont à ces Siares faire leurs offrandes, qui consistent en petits bateaux chargés de

fleurs et d'herbes odoriférantes. On brûle ces herbes et ces fleurs en l'honneur du dieu des vents, et on jette les petits bateaux dans la mer, après y avoir mis le feu. Tous leurs navires sont dédiés au dieu des vents et de la mer.

Les filles d'Amboine, très-gênées par leurs parens, ont, dit-on, une adresse inimitable pour parler à leurs amans avec des fleurs et des fruits. Les amans en Turquie ont aussi composé un langage avec des fleurs.

Dans un des livres sacrés des musulmans, on trouve cette histoire : Modhar, étant en voyage, vit l'herbe broutée d'une certaine manière, ce qui lui fit connoître que le chameau qui avoit brouté cette herbe, étoit louche ou borgne, épaulé et boiteux ; qu'il avoit la queue coupée et le goût dépravé. Voici sur quoi Modhar fondoit ses conjectures : l'herbe n'étoit broutée que d'un côté, d'où il avoit conclu le chameau borgne ; observant qu'un des pieds de

devant appuyoit sur l'herbe plus fortement que l'autre, il avoit conclu encore que le chameau étoit épaulé et boîteux; voyant qu'il avoit rendu ses excrémens en un tas, il devinoit qu'il n'avoit point de queue; à l'égard du goût dépravé, il remarquoit qu'il avoit laissé toutes les bonnes herbes, etc. M. de Voltaire, dans son conte de Zadig, a copié cette historiette.

Les *anneaux de Samothrace* étoient des espèces de talismans, faits pour porter bonheur : on y enfermoit de l'herbe coupée en certains temps, etc.

Lucullus, se trouvant en présence de l'ennemi, n'osoit livrer combat, parce que la moitié de ses soldats manquoit d'armes et paroissoit découragée. Tout à coup, un petit vent frais enleva de la prairie voisine une énorme quantité de fleurs qu'il porta sur les casques des Romains, où elles se fixèrent, de sorte que tous ces soldats parurent, à leurs ennemis, couronnés de fleurs. Cet évène-

ment singulier fut regardé comme un prodige du plus heureux augure, il enflamma le courage des Romains ; ils se jetèrent avec impétuosité sur les ennemis, et remportèrent la victoire. On sait que ce Lucullus fut le premier qui eut des cerisiers en Europe, et qui les multiplia, en ayant apporté des greffes du Pont.

Marc-Aurèle, pour obéir à un oracle qui lui promettoit la victoire à ce prix, fit jeter dans le Danube deux lions et une prodigieuse quantité d'herbes, d'aromates et de fleurs.

Les Grecs mettoient aux portes des personnes mourantes, des branches d'acanthe et de laurier. Chez les Romains, on sonnoit du cor quand elles rendoient le dernier soupir, ce qui s'appeloit conclamation (1).

(1) On appeloit encore conclamation, le signal qu'on donnoit aux soldats pour ployer bagage, et pour décamper.

C'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des bœufs dangereux, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût s'en garantir. On en fit un proverbe : *Il a du foin à la corne*, s'entendoit d'un homme dangereux.

Les prêtres égyptiens présentoient à ceux qui venoient dans leurs temples, une roue qu'ils faisoient tourner rapidement, et des fleurs. Par la roue, ils vouloient faire souvenir de l'instabilité des choses humaines ; et par les fleurs, ils rappeloient la brièveté de la vie.

Anthius, ou *Fleuri*, étoit un surnom de Bacchus, à Athènes, et à Patras en Achaïe, parce que ses statues étoient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

Théophraste dit (dans ses Caractères) que c'étoit une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendoit des couronnes de fleurs.

Le peintre Pausias devint amoureux dans sa jeunesse de la bouquetière Glycère, et pour lui plaire, il joignit au talent de peindre la figure celui d'imiter parfaitement avec le pinceau les couronnes de fleurs naturelles que formoit Glycère. Ce fut alors qu'il représenta Glycère assise composant une guirlande de fleurs : tableau dont Lucullus acheta la copie deux talens (c'est-à-dire 9,400 l.).

Aristippe voyant un jour Diogène qui lavoit des herbes, lui dit que, s'il vouloit aller à la cour de Denys, il ne seroit pas réduit à ne manger que des légumes. « Et toi, lui répondit Diogène, si tu voulois vivre comme moi, tu ne flatterois pas un tyran ».

On sait que les anciens ont excellé dans l'art des embaumemens.

Le mot *momie*, suivant beaucoup d'auteurs, vient de la plante *amomum* qui entroit dans les embaumemens.

Protée, dans la mythologie, prenoit

à son gré toutes sortes de formes ; il se changeoit en arbre, en fleur, etc. Les Égyptiens disoient que les Grecs avoient inventé cette fable, d'après une coutume des rois d'Égypte, qui, aux jours de cérémonies, portoient sur leur tête, tantôt des branches d'arbres, des fleurs, des parfums, tantôt la dépouille d'un lion, d'un dragon, etc.

On lit dans Quinte-Curce, que dans la maladie de Ptolomée, un serpent montra à Alexandre, dans un songe, la plante qui devoit le guérir. Rien n'est plus commun chez les anciens que les remèdes indiqués ainsi aux malades dans leurs songes. Marc-Aurèle, dans ses Pensées, remercie les dieux de lui avoir indiqué dans ses songes des remèdes pour ses vertiges et contre le crachement de sang. Beaucoup d'autres philosophes aussi véridiques ont eu la même croyance, causée par des hasards aussi singuliers.

Les Grecs disoient que Minerve avoit

reçu le nom de *Hygea* pour avoir montré en songe à Périclès une plante qui guérit un ouvrier tombé du haut d'un échafaud.

Les musulmans prétendent qu'à la naissance de Mahomet, tout repoussa, tout reverdit miraculeusement, et que la terre se couvrit de fleurs et de fruits.

Les armes de la ville de Magdebourg sont une jeune fille tenant une couronne de fleurs ; sa devise est : *Verbum Dei manet in aeternum ; la parole de Dieu demeure éternellement.*

On fit à la cour de Savoie, en 1620, un carrousel, dont le sujet étoit *la dispute des fleurs*, pour mériter l'honneur de couronner la princesse de Piémont le jour de sa fête. Chaque chevalier avoit pris le nom d'une fleur, et toutes les devises avoient rapport aux fleurs.

On voyoit à Leipsick, il y a douze ans, une chose singulière et touchante, qui duroit alors depuis cinq ans : tous

les matins, au point du jour, on trouvoit sur le tombeau d'une jeune personne (mademoiselle Bause), une offrande des plus belles fleurs, et en toutes saisons, sans qu'on ait jamais pu savoir quelle main déposoit ces fleurs mystérieuses.

Lulaf est le nom que les Juifs donnent à des guirlandes et à des bouquets de myrte, de saule et de palmes, dont ils ornent leurs synagogues à la fête des Tabernacles.

Chardin prétend qu'il existe en Perse un arbrisseau qui empoisonne le vent, c'est-à-dire, que le vent passant pardessus ces arbustes, en prend une qualité vénéneuse. Les Persans donnent à ces arbustes un nom qui signifie *herbe qui empoisonne le vent.*

Voici une fable indienne rapportée dans l'Histoire des cérémonies religieuses : « Un bramine, nommé Rawana, offroit tous les jours cent fleurs à Íxora. Le dieu, un matin, voulant

l'éprouver, prit une fleur et se plaignit de la diminution du don ; Rawana compta les fleurs et n'en trouva que quatre-vingt-dix-neuf ; il n'hésita point à proposer de s'arracher un œil sur-le-champ pour suppléer à la centième fleur. Ixora ne le permit pas, et récompensa magnifiquement son zèle ».

Les musulmans ont un jeûne pendant lequel il leur est défendu de sentir des parfums ou des fleurs.

Jean, duc de Berri, oncle de Charles VI, donna au chapitre de Notre-Dame, son hôtel de Nesle, à condition que, tous les ans, le 1er de mai, les chanoines feroient une procession avec un rameau vert à la main, et que l'église seroit jonchée d'herbe verte.

Le Camoëns dit dans la Lusiade, qu'auprès des lieux où commence le cours du Gange, est une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs. Pline et Solin ont sérieusement débité une fable semblable.

Suivant l'Edda, toute l'herbe de la terre fut formée des cheveux du géant *Ymer*.

Une guirlande de fleurs, dans le quatorzième siècle, causa une révolution et la mort d'un grand souverain : Albert I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg et premier duc d'Autriche, fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, qu'il tua de sa main en 1298. Ce prince opprima la Suisse, qui se révolta. Il se disposa à l'aller réduire ; il se mit à la tête de son armée, emmenant avec lui Jean, duc de Souabe, son neveu, dont il retenoit injustement le patrimoine ; il méprisoit ce jeune prince, qu'il regardoit comme un jeune homme foible et efféminé. Un jour sur les bords de la Reuss, dans un festin avec tous les chefs de son armée, il mit une guirlande de fleurs sur la tête de ce jeune prince, en lui disant que *cet ornement lui*

convenoit mieux qu'un casque. Cette humiliante ironie, en présence de tant de guerriers, mit dans l'âme du duc de Souabe un si violent ressentiment, qu'il forma aussitôt le projet de se venger, et en effet, il tua l'empereur sur les bords de cette rivière, où l'on étoit campé, en 1308.

M. Vaillant, dans son Voyage en Afrique, vit dans un désert une belle fleur inconnue; il eut le courage de camper là six semaines pour recueillir et rapporter de la graine de cette plante.

Plusieurs noms de baptême sont des noms de fleurs : Suzanne signifie *lis*, Antoine et Antoinette *fleurs*, Chloé *herbe verte*, etc.

Les Athéniennes parfumoient leurs vêtemens de la plante *parthenon*, dont les murs de leur ville étoient couverts; et elles en avoient toujours dans leurs poches.

Le *rond des fées* est un assez grand espace de gazon pelé, que l'on remar-

que quelquefois dans les campagnes. Le peuple prétend qu'il est formé par les danses nocturnes des sorcières. On ne sait pas précisément ce qui produit cet effet singulier, que l'on attribue à diverses causes. Le *mnème céphalique* est un baume entièrement composé de simples, que Charles, duc de Bourgogne, acheta d'un médecin anglais pour la somme de dix mille florins. On prétend qu'en s'en frottant les narines et les oreilles, il conserve dans l'esprit un souvenir perpétuel des choses passées.

On dit qu'un landgrave de Hesse donnoit tous les ans un bœuf à son médecin, pour lui avoir appris le secret de l'onguent de la plante linaire.

Voici encore quelques proverbes relatifs aux végétaux : Pluie en avril donne des fleurs en mai. Du tonnerre en avril, c'est du foin et du blé. Sème en poudre en automne, au printemps dans la boue.

Phyllobolie, mot qui désigne l'usage où étoient les anciens de jeter des

fleurs et des feuilles de plantes sur le tombeau des morts. La phyllobolie se pratiquoit aussi à l'occasion des victoires gagnées par un athlète dans quelqu'un des jeux publics. On ne se contentoit pas de jeter des fleurs au victorieux, on en jetoit encore à tous ses parens, quand ils se trouvoient avec lui.

On sait que les sauvages, par une opération très-douloureuse, peignent des fleurs sur leur corps, et d'une manière ineffaçable.

Angemme est une fleur imaginaire du blason, qui ressemble à la quintefeuille. Le cimetière de Zug est très-remarquable par la beauté des fleurs qu'on y cultive. Chaque tombe est entourée d'arbustes et de fleurs cultivés par des parens et des amis qui tous les jours viennent les arroser. De grandes croix dorées sont placées derrière ces tombeaux, et les dimanches et les fêtes, ces croix brillantes sont surchargées de

guirlandes et de couronnes de fleurs, fragiles ornemens déposés au pied de la croix par de fidèles souvenirs ! Le plus bel emploi des fleurs est celui que la religion consacre dans ses temples et dans ses cérémonies les plus augustes. On se souvient encore de la procession de Saint-Sulpice à la Fête-Dieu; mais ce qui, dans ce genre, surpassoit tout, c'étoit cette même fête célébrée au Paraguai sous le gouvernement des jésuites. En voici une description abrégée, tirée de l'Histoire du Paraguai, livre 4.

L'idée de cette fête étoit de rassembler toutes les créatures, tous les êtres animés, toutes les productions de la terre, pour honorer et pour louer le créateur de l'univers, enfin de mettre en action ce sublime cantique :

« Plantes qui naissez de la terre,
» bénissez toutes le Seigneur, louez-
» le et relevez sa souveraine grandeur
» dans tous les siècles. Fontaines, bé-

» nissez le Seigneur, etc... Baleines et
» poissons qui vivez dans les eaux, bé-
» nissez tous le Seigneur, etc..... Oi-
» seaux du ciel... bêtes privées ou
» sauvages, bénissez le Seigneur... En-
» fans des hommes, bénissez le Sei-
» gneur, louez-le et relevez sa sou-
» veraine grandeur dans tous les siècles,
» etc. ». *Daniel*, *chap.* 3. Toutes les rues par lesquelles devoit passer le Saint-Sacrement étoient tapissées de verdure encadrée dans des bordures de fleurs; en sortant de la ville, on entroit dans de longues allées d'orangers et de citronniers, dont les arbres étoient réunis par des guirlandes de jasmin et d'amaranthe; ces allées, de distance en distance, étoient coupées par des arcs de triomphe de feuillages et de fleurs, sur le sommet desquels on voyoit des milliers d'oiseaux d'un plumage éclatant, et retenus par des fils imperceptibles. A côté de ces arcs de triomphe étoient des fontaines jaillissantes et des bassins

d'une eau limpide, remplis de beaux poissons, couverts d'écailles argentées et chatoyantes, et dont les formes se dessinoient parfaitement sur un sable d'or. D'espace en espace, on apercevoit des deux côtés de l'allée, dans des buissons de myrte et de roses, des lions et des tigres enchaînés, mais qui paroissoient n'être attachés que par des liens de fleurs; des multitudes d'enfans représentant des anges, et suivis par des troupes de jeunes vierges, vêtues de blanc et couronnées de laurier, jonchoient la terre de fleurs et d'herbes odoriférantes; de vingt pas en vingt pas on rencontroit des espèces d'autels de verdure, couverts d'élégantes corbeilles remplies de fruits, de légumes et d'épis de tous les grains de la terre, et de vases de cristal pleins de lait : au pied de ces autels, brûloient des parfums précieux dans des cassolettes d'or, enrichies de pierreries; un grand orchestre fermoit la marche, mais il ne

jouoit que par intervalle, afin de laisser entendre le murmure de l'onde, le ramage des oiseaux, le rugissement des lions et des tigres, et les voix humaines qui chantoient le cantique de Daniel que l'on vient de citer; et quel devoit être l'effet inconcevable de ces paroles sublimes, de cet appel à toute la création, auquel répondoit aussitôt toute la nature entière !...

FLEURS DE MOISISSURE ET FLEURS DE TANNÉE.

Il y a une telle surabondance de beautés dans la nature, qu'il existe une infinité de chefs-d'œuvres sortis de ses mains, que la foiblesse de notre vue ne nous permet pas d'apercevoir, et que nous ne pouvons découvrir qu'à l'aide du microscope; et sans doute l'inconcevable divisibilité de la matière doit nous faire penser qu'il en est beaucoup d'autres encore qui échappent même au microscope.

Moisissure se dit des corps qui se corrompent à l'air, par le principe d'humidité qui s'y trouve caché, et dont la corruption se montre par une espèce de duvet blanc à leur surface. Cette moisissure est très-curieuse à voir au microscope; elle y représente une espèce de prairie, d'où sortent des herbes et des fleurs, les unes en boutons, d'autres épanouies et fraîches, d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige et toutes les autres parties naturelles aux plantes; on en peut voir les figures dans la Micrographie de Kook. On observe la même chose de la moisissure qui s'amasse sur la surface des liquides. Bradley a observé avec soin cette moisissure dans un melon; il a trouvé que la végétation de ces petites plantes se faisoit excessivement vîte : chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois heures à jeter racine, et dans six heures de plus, la plante est dans son état de maturité.

Les fleurs *de la tannée* offrent un autre phénomène très-singulier; les ouvriers employés au *tan* ont donné ce nom à plusieurs touffes d'une espèce de gazon de belle couleur jaune mat, dispersées en différens endroits sur le haut des monceaux de tan qui ont servi plusieurs mois à tanner et couvrir des cuirs de bœufs, qu'on range par lits l'un sur l'autre, dans des fosses faites à cet usage; ensuite de quoi ce tan, retiré des mêmes fosses, est mis en gros tas.

Ce tan, après avoir servi, est alors appelé par les ouvriers *de la tannée*, et cette matière ne sert qu'à faire des mottes, dont on sait que les pauvres se servent, faute de bois, pendant l'hiver.

Les touffes en manière de gazon dont on vient de parler, font donc la végétation connue chez les tanneurs sous le nom de fleurs de la tannée. Cette végétation sort de la substance de la tannée en une espèce d'écume, qui peu à

peu s'épaissit en consistance de pâte molle de couleur jaune citron, et de l'épaisseur de six à huit lignes.

A mesure que cette plante végète, sa surface devient poreuse et spongieuse, bouillonnée, remplie d'une infinité de petits trous de différens diamètres, dont les interstices forment une espèce de réseau, plus ou moins régulier, et souvent interrompu par des bouillons qui s'élèvent un peu au-dessus de la superficie de cette matière; quand elle est à son dernier point d'accroissement, elle a plus de rapport à la surface d'une éponge plate et fine qu'à toute autre végétation. Sa couleur augmente toujours jusqu'au jaune doré, et alors elle devient un peu plus solide en se desséchant à l'air.

On n'aperçoit dans la matrice de cette végétation aucune fibre qu'on puisse soupçonner être ou faire les fonctions de racine pour la production de cette végétation, qui a d'abord une légère

odeur de bois pourri, laquelle augmente par la suite. Sa saveur a quelque chose de styptique.

Pendant le premier jour de la naissance de la végétation, elle paroît fort agréable à la vue, légère et comme fleurie, lorsque les portions de gazon qu'elle forme s'étendent circulairement en façon de lobes, jusqu'à dix ou douze pouces de diamètre; mais si par hasard elle se trouve naître en un lieu exposé au midi (ce qui lui est favorable pour sa production et non pour sa durée), les rayons du soleil la résolvent dès le second jour en une liqueur bleue jaunâtre, laquelle en peu de temps se condense et se convertit entièrement en une croûte sèche, épaisse d'environ deux lignes.

La végétation ayant ainsi disparu, on trouve quelques jours après, sous cette croûte, une couche, un lit de poussière noire très-fine, qui a assez de rapport à la poussière que l'on découvre

dans le lycopode, et qui ne paroît être que de la tannée dissoute, puis desséchée, et enfin couverte d'une espèce de terreau réduit en poudre impalpable.

La fleur de la tannée paroît tous les ans, vers le commencement du mois de juin, ou quelquefois plutôt, suivant la chaleur du printemps; il est donc assez vraisemblable que le tan qui a servi à tanner les cuirs, est la matrice de cette végétation.

LA PALINGÉNÉSIE ET LA TRANSPLANTATION.

Digby, un Anglais (grand amateur du merveilleux), dans son livre de *la Végétation des Plantes*, cite plusieurs expériences par lesquelles des plantes réduites en cendres redonnent l'apparence de plantes, c'est-à-dire, reprennent à l'œil la forme et le dessin de ce qu'elles étoient avant leur destruction. J'ai parlé avec détail, dans mes

Plantes usuelles, de cette prétendue *palingénésie*, que j'ai rapprochée d'un autre phénomène que le hasard m'a fait découvrir, qui explique la formation des pierres herborisées, et qui prouve que cette formation n'est nullement un *jeu de la nature*, un simple effet du hasard, mais est au contraire une loi invariable et constante.

La *transplantation* est une méthode chimérique de guérir les maladies, et que Paracelse recommande très-sérieusement. Elle consiste à faire passer une maladie d'un homme dans un autre, ou dans un animal, ou même dans une plante, de façon que le sujet qui l'a communiquée en est totalement délivré.

Le même auteur assure avoir vu guérir une tumeur par le téléphium récemment arraché, appliqué sur la tumeur, et ensuite planté et cultivé avec beaucoup de soin; les transplanteurs recommandent de veiller avec une ex-

trême attention aux plantes et aux animaux dans lesquels on a fait passer ces maladies, parce que, lorsqu'ils souffrent ou qu'ils meurent, la personne de qui ils ont reçu la maladie, se sent aussitôt de leur altération. On a raconté qu'un homme ayant transplanté sa maladie dans un chêne, fut considérablement incommodé d'une blessure qu'on fit à cet arbre. Les Allemands regardent le téléphium comme la plante la plus favorable à la transplantation.

Les savans, toujours occupés d'objets sérieux, devroient être plus raisonnables que le commun des hommes, et cependant les systêmes les plus bizarres qu'on ait jamais formés, les opinions les plus extravagantes que l'esprit humain ait adoptées, viennent d'eux. Le savant docteur Lister, dans les Transactions philosophiques, soutient l'opinion la plus ridicule sur les moussons, ou vents alisés; il prétend qu'ils sont produits en grande partie par l'haleine ou

le souffle qui sort d'une plante marine, appelée *sargossa*, ou *lenticula marina*, laquelle croît en grande quantité dans ces parages. Il appuie cette étrange conjecture par des raisonnemens aussi bizarres qu'obscurs.

Légumes et fruits qui ne naissent point sur des arbres.

Jacob, troisième patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, engagea son frère Esaü à lui céder son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, que celui-ci désiroit ardemment en revenant de la chasse. Les anciens (dit Bomare) faisoient grand cas des lentilles. Athénée met en maxime, dans la bouche des stoïciens, que *le sage faisoit tout bien, et qu'il assaisonnoit parfaitement les lentilles*. Le poète Sopater fut surnommé *Lenticulaire*, à cause de son goût pour ce légume. Et de nos jours, toute l'école de médecine prononce que les lentilles ne conviennent

ni comme aliment sain, ni comme remède. Le grand Albert assure que si l'on étoit mordu par une personne venant de manger des lentilles, on mourroit sur-le-champ.

Dans une des fuites de Marius, son fils allant dans les terres de son aïeul, pour ramasser des vivres, fut poursuivi; celui qui avoit soin de ces terres le cacha dans une charrette chargée de *fèves*, et par ce moyen le sauva (1).

Les anciens croyoient que le monde étoit rempli de démons et de spectres;

---

(1) Après avoir voulu tuer Caius Marius, les habitans de Minturne protégèrent sa fuite, et l'escortèrent pour le conduire au bord de la mer; il falloit ou passer dans le bois sacré de la nymphe *Marica* (dont il étoit défendu de sortir lorsqu'on y étoit entré), ou faire un très-grand circuit, ce qui étoit dangereux. Le plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avoit point de chemin défendu par lequel on ne dût passer pour sauver Marius; il y passa le premier, et tout le reste le suivit.

ce fut pour appaiser ces malins génies, qu'on jetoit sur les tombeaux quantité de fèves, qui passoient pour le symbole de la mort. Pythagore ordonna à ses disciples de s'abstenir des fèves. On explique diversement cette défense; les uns disent que ce fut simplement comme un aliment malsain; d'autres l'attribuent à la croyance que les fèves contiennent les âmes des morts, et parce qu'on trouve sur leurs fleurs des lettres lugubres; d'autres disent que cette défense donne à entendre qu'on ne doit point accepter de charges publiques; car plusieurs peuples de la Grèce se servoient des fèves, au lieu de petites pierres, pour l'élection de leurs magistrats; et selon Plutarque, Pythagore recommandoit ainsi figurément, à ses disciples, de préférer une vie privée aux magistratures; d'autres, enfin, cherchent cette explication dans la philosophie de Pythagore; et comme il avoit enseigné que la fève étoit née en

même temps que l'homme, formée de la même corruption, et qu'il trouvoit dans la fève je ne sais quelle ressemblance avec les corps animés, il ne doutoit point qu'elle n'eût une âme sujette, comme les autres, aux vicissitudes de la transmigration; et par conséquent, que quelques-uns de ses parens ne fussent devenus fèves; de-là, le respect qu'il avoit pour ce légume. (*Encyclopédie*, mot *Fèves*.)

La pâque étoit la plus grande fête des Hébreux; elle fut instituée pour conserver la mémoire du passage de l'ange exterminateur à la sortie d'Egypte, et de la délivrance de la servitude de Pharaon. Les Juifs devoient ce jour-là manger un agneau rôti, avec du pain sans levain et des laitues sauvages.

On croit que les herbes amères étoient les laitues sauvages, la chicorée, le marrube blanc, la tanaisie, la matricaire, la camomille, le laiteron, etc.;

Dieu ne les spécifioit pas, laissant à volonté ce choix d'herbes amères.

Cambyse fit mourir son frère Smerdis, et, contre les lois, épousa sa sœur. Selon Hérodote, une allusion peu ingénieuse, mais qui exprimoit un sentiment naturel et touchant, causa la mort de cette princesse : étant à table avec Cambyse, elle effeuilla une *laitue* pommée, et Cambyse convenant que cette laitue étoit moins belle que lorsqu'elle avoit toutes ses feuilles : « Il en est ainsi de notre famille, dit la princesse, depuis que vous en avez retranché un précieux rejeton ». Cette réflexion lui coûta la vie.

La colonie des Joxides, en Carie, descendoit de Joxus, petit-fils de Thésée et de Périgone. Ces peuples conservoient l'usage de ne brûler ni les *asperges*, ni les *roseaux* ; voici la tradition qui donna lieu à cette coutume : La belle Périgone, poursuivie par Thésée, se jeta dans un bois épais, rempli

de roseaux et d'asperges sauvages, et là, prosternée sur la terre, elle fit le serment que si ces plantes la déroboient aux regards de Thésée, elle ne les arracheroit ou ne les brûleroit jamais. Thésée ne put la découvrir, mais il l'appeloit et lui parloit d'une manière si touchante et si persuasive, qu'elle alla se remettre entre ses mains. Elle eut de lui un fils nommé Ménalippe; de ce Ménalippe naquit Joxus.

Tavernier dit qu'il croît naturellement sur les bords de l'Euphrate, des asperges d'une grosseur prodigieuse.

C'est l'opinion commune, que les *truffes* qui ont été une fois déplacées, ne reprennent plus de nourriture, même en les replaçant dans la terre d'où on les a tirées. Il est à remarquer que la terre qui produit la truffe ne porte point d'autres plantes au-dessus de la truffière; la truffe en soustrait le suc nourricier, ou peut-être, par son odeur, fait périr les herbes, ou les

empêche de pousser, ce qui est d'autant plus probable, que la terre qui produit la truffe, sent la truffe. Il est heureux qu'une plante ennemie de toutes les autres soit condamnée à rester dans le lieu de sa naissance, dont elle a fait un désert ; qu'elle n'y soit plus admise quand elle l'a quitté, et qu'elle ne puisse aller ailleurs porter sa funeste influence. Pline a prétendu que la truffe n'étoit point une plante; qu'elle n'étoit qu'un excrément de la terre : il en donne pour preuve une histoire d'un gouverneur de Carthagène, qui, en mordant une truffe, trouva sous ses dents un denier. Les botanistes prétendent que ce fait n'est point une preuve; que la truffe, en se formant, a pu envelopper le denier, etc. Il ne paroît pas que les anciens ayent connu notre truffe, car ils décrivent la leur d'une couleur rougeâtre et d'une surface lisse (1). Il

(1) Cette truffe est encore connue en Italie : on l'appelle *truffe sauvage*.

est vrai que les Romains recevoient quelquefois une truffe blanche d'Afrique, qu'ils nommoient truffe de Lybie.

Eustache Deschamps, poète du temps de Charles VI, ayant été malade pour avoir mangé des truffes, fit une ballade contre ce ragoût, comme Horace, en pareil cas, fit une ode contre l'ail.

Dans Athènes corrompue, on accorda le droit de bourgeoisie aux enfans de Chérips, parce que leur père avoit inventé une nouvelle sorte de ragoût aux truffes.

Les *morilles* étoient, chez les anciens, un mets très-recherché. Néron, par une horrible allusion, appeloit ce genre de nourriture le ragoût des dieux, parce que Claude, son prédécesseur, empoisonné dans des morilles par Agrippine, mère de Néron, fut mis au rang des dieux.

On lit dans la vie de saint Pardoux, qu'un seigneur, nommé Ragnacaire, s'empara d'un panier de morilles que lui

portoit un paysan; mais que ce seigneur, après avoir mangé toutes ces morilles usurpées, fut très-malade (ce qui se pouvoit sans miracle), et que saint Pardoux le guérit.

On mange les racines d'une plante nommée *chervi* ou *girole*. Pline le naturaliste nous apprend que Tibère les aimoit tellement, qu'il les exigeoit des Allemands, en forme de tribut annuel. Pline rapporte aussi que Chrysippe, Pythagore, et surtout Caton, avoient écrit plusieurs volumes sur les propriétés du *chou*. Cette plante étoit même en vénération chez les Romains; on la regardoit comme une panacée végétale. Caton l'employa comme un spécifique pour garantir sa famille de la peste: enfin, les Romains ne se servirent pendant six siècles que de choux dans toutes leurs maladies, et aujourd'hui ce légume passe pour être malsain, mais je crois qu'il n'est tel que pour les estomacs délicats des gens du monde; c'est encore

une très-bonne nourriture pour les paysans qui ont une constitution robuste. Aussi cet aliment ne fut-il salutaire qu'aux Romains républicains; il cessa de l'être, quand le luxe, sous le règne des empereurs, eut énervé les corps. L'origine du chou, suivant la fable, est singulière : « Jupiter un jour eut tant de peine à expliquer deux oracles du destin qui se contredisoient, qu'il en sua, et de cette sueur divine naquit le chou ». La maison de Raconis, en Savoie, a pour devise le plus mauvais rébus : elle porte dans ses armes des choux *cabus*, et pour mots, ceux-ci : *Tout n'est*, ce qui joint avec les choux, signifie *tout n'est qu'abus*; ce qui est plus moral qu'ingénieux.

En Portugal, dans le monastère de Bathalla, est le tombeau de dom Jean, fils de Jean Ier, roi de Portugal : des *fraises* sont représentées sur cette tombe. Ce prince en portoit dans sa devise, afin d'exprimer sa dévotion pour

saint Jean-Baptiste, qui ne vivoit que de fruits.

L'*apocoloquintose* , ou la métamorphose de l'empereur Claude en *citrouille*, est une satire du *philosophe* Sénèque contre ce prince.

Les jongleurs ou charlatans d'Amérique, ôtent la pulpe d'une citrouille, la remplissent de cailloux, ensuite l'agitent, et prétendent avec ce bruit chasser les maladies du corps des malades: Du moins ce remède est innocent et ne peut faire de mal : il seroit à désirer queles charlatans d'Europe n'en employassent jamais de plus dangereux.

Les juifs, dans la fête des Tabernacles, forment des espèces de berceaux, dans lesquels ils mettent un grand nombre de citrouilles.

Le fameux fabuliste Lockman fut esclave. Son maître lui ayant donné un *melon* amer (1), il le mangea tout en-

---

(1) Je copie ce trait tel que je le trouve

tier. Son maître s'en étonnant : « J'ai reçu de vous, lui dit Lockman, tant de bienfaits, qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé sans me plaindre le premier fruit amer que vous m'ayez présenté ». Cette réponse toucha tellement le maître, qu'il affranchit Lockman.

On appelle improprement *melons pétrifiés*, des pierres rondes et creuses, espèces de géodes. On en trouve beaucoup sur le mont Carmel : le peuple dit que c'est par miracle qu'elles ont été formées ; que lorsque le prophète Élie vivoit sur cette montagne, il vit passer un laboureur qui portoit des melons, qu'il lui en demanda un, que le laboureur répondit, par dérision, que c'étoit des pierres, et qu'en punition ces melons se pétrifièrent aussitôt.

Jadis le bourreau avoit un droit sur les *légumes* qui se vendoient à la halle.

---

dans la vie de Lockman; mais je ne sais ce que c'est qu'un *melon amer*.

Chrétien II, roi de Danemarck, épousa Isabelle, sœur de Charles-Quint. Cette princesse emmena avec elle une colonie de paysans, pour cultiver les légumes à la manière des Pays-Bas; établissement qui réussit parfaitement. Cette colonie champêtre s'établit vis-à-vis Copenhague, dans l'île d'Amac, qui, d'une lande stérile, devint, ce qu'elle est encore aujourd'hui, un jardin d'un aspect riant et d'un excellent produit.

On sait que les anciens Égyptiens adoroient plusieurs légumes.

On voyoit sur une des pyramides d'Égypte des inscriptions qui apprenoient que l'on avoit dépensé la somme de 1600 talens, seulement en raves, en ail et en oignons, pour les ouvriers qui avoient travaillé à ces prodigieux monumens.

L'île d'Anticire, dans le golfe de Corinthe, étoit célèbre par l'*ellébore* qui y croissoit en abondance; c'est pourquoi les poètes anciens assignoient aux

fous leur demeure dans cette île, parce qu'on emploie l'ellébore dans les remèdes prescrits pour la folie. On a dit que si l'on frottoit d'ellébore un scorpion qui vient de mourir, il ressusciteroit (1).

Le *Tmolus*, montagne de Phrygie, étoit fameux par son safran, et le culte qu'on y rendoit à Bacchus.

JARDINS FAMEUX.

Dans l'antiquité, les jardins de Midas, fils de Gordius, étoient célèbres par la beauté des fleurs qu'on y cultivoit.

Homère a immortalisé la fiction des *jardins d'Alcinoüs*; les arbres et les fleurs y produisoient en tout temps.

(1) Le katong-ging est une plante parasite du Japon, qui ressemble à un scorpion, et a l'odeur du musc et cinq pétales; l'un des pétales fait la queue du scorpion; l'odeur est dans l'extrémité de ce pétale; s'il est coupé, la fleur reste sans odeur.

Des chiens de métal, et cependant animés, ouvrage de Vulcain, les gardoient. « Ces fameux jardins, dit Homère, avoient *quatre arpens* ». Dans ces temps, où régnoit la simplicité, un jardin de prince, de quatre arpens, passoit pour être très-étendu.

Les *jardins de Sémiramis*, suspendus en l'air, c'est-à-dire, formant de superbes terrasses sur les toits de son palais, passoient pour être une des sept merveilles du monde. Sémiramis, à la tête de son armée, dans ses courses victorieuses, éleva partout de magnifiques jardins ; elle en fit un sur le mont Bagiston consacré à Jupiter; c'étoit un rocher escarpé de dix-sept stades de hauteur ; elle y ajouta une inscription, qui portoit que Sémiramis, en mettant en un monceau les dépouilles ennemies et tout le bagage dont étoient chargées les bêtes de somme qui suivoient son armée, avoit pu monter jusqu'au sommet de cette montagne.

PLANTES PÉTRIFIÉES.

Ostéocole. C'est ainsi qu'on nomme une substance fossile, qui ressemble parfaitement à des racines d'arbres pétrifiées. Les naturalistes ont été très-embarrassés pour décider la nature de l'ostéocole; mais on croit enfin que c'est véritablement une pétrification de racines d'arbres, et ce qui constate ce sentiment, est un fait rapporté par M. Gleditsch: lorsqu'il s'occupoit à chercher de l'ostéocole, il vit un pin placé sur un lieu élevé; les eaux avoient entraîné une partie du terrain sablonneux qui couvroit ses racines, dont plusieurs étoient à nu par un côté: ayant eu la curiosité d'examiner ses racines par le côté où elles étoient encore enfoncées dans le sable, il trouva qu'une de ces racines de la grosseur du bras, et tenant encore au tronc, étoit changée en ostéocole, et que la partie ligneuse, pourrie et changée en terre, étoit restée

au centre. Ce fait est propre à lever toutes objections, puisqu'il prouve la pétrification d'une racine ensevelie dans le sable, et qui tenoit encore à l'arbre vivant.

Ougela, petite ville du royaume de *Tripoli*, dans le désert de Barca. Dans ce désert à deux journées d'Ougela, est un pays pétrifié, nommé en arabe, *Razim*, c'est-à-dire, *cap*, ou *tête de poisson*. On y trouve quantité de palmiers et d'oliviers avec leurs fruits pétrifiés, la plupart renversés et déracinés sans avoir changé de couleur : on assure même qu'on y trouve des hommes pétrifiés.

M. Le Maire, qui avoit été dix-sept ans consul à Tripoli, en rapporta plusieurs branches et racines pétrifiées, à la cour de Louis XIV.

Phitolites est le nom générique donné à toutes les pierres qui ont la figure ou qui portent l'empreinte de quelques corps du règne végétal. On a

donné des noms différens aux pierres, suivant les parties des végétaux qui étoient pétrifiés ou dont elles portoient les empreintes. C'est ainsi que l'on a nommé *carpolites* les empreintes des fruits ou les fruits pétrifiés, du mot *carpo*, qui signifie *fruit*, etc.

PLANTES FABULEUSES.

Achéménis étoit une plante qui avoit la propriété, suivant la fable, de jeter la terreur parmi les ennemis.

La plante que Mercure enseigna à Ulysse, pour empêcher l'effet des breuvages de Circé, s'appeloit *moly*.

Théocrite désigne sous le nom d'*hippomanès* une plante de l'Arcadie, qui met en fureur les poulains et les jumens (1).

(1) Les anciens appeloient aussi *hippomanès* une excroissance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois sur le front, et

Baaras, nom d'une plante qu'on trouve en Syrie sur le mont Liban. L'historien Josèphe dit qu'elle ne paroît que pendant la nuit, et brillante comme un petit flambeau; que sa lumière s'éteint au jour; que ses feuilles, enveloppées dans un mouchoir, s'échappent et disparoissent; que cette plante est obsédée par les démons; qu'elle a la vertu de changer les métaux en or; que, par cette raison, les Arabes l'appellent *l'herbe d'or*; qu'elle tue ceux qui la cueillent sans les précautions nécessaires, qui sont malheureusement inconnues; qu'elle se nourrit de bitume; que son odeur bitumineuse suffoque quand on l'arrache; qu'il faut la chercher dans des endroits plantés de cèdres.

Plante-ver, ou *mouche végétante*,

Ils prétendoient que cette espèce d'*hippomanès* avoit une vertu singulière dans les philtres et autres compositions destinées aux maléfices.

nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe. Son nom chinois signifie *plante en été, ver en hiver.* C'est, disent les botanistes, une chenille dont la dépouille est adaptée, par la queue, à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé; de manière que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine: c'est, dit-on, ce qui a donné lieu à cette erreur. Le père Torrubia, dans son Histoire naturelle d'Espagne, parle d'abeilles mortes, dans les entrailles desquelles croît un petit arbrisseau qui s'élève à la hauteur de trois pieds; d'autres voyageurs disent qu'à la Dominique il y avoit une mouche qui, au mois de mai, s'enfonçoit dans la terre pour végéter et devenir un arbrisseau. M. Hill, médecin anglais, a réfuté tous ces récits. Cependant M. Cabanis, dans son dernier ouvrage, prétend que Fran-

klin lui a dit, comme un fait certain qu'il avoit vérifié qu'il existe en Amérique un oiseau qui, comme le kamichi, décrit par M. de Buffon, a deux puissans éperons aux épaules; qu'au printemps il enfonçoit en terre ces éperons qui prenoient racine, et que, de la sorte, cet oiseau devenoit un arbuste. Il seroit bien singulier que Franklin n'eût pas consigné dans quelqu'écrit un fait aussi extraordinaire, et qu'il se fût contenté de le confier uniquement à M. Cabanis.

Théophraste dit que la racine en poudre de la plante *vesicaria* a la vertu de persuader à celui qui l'a prise qu'il est le plus beau de tous les hommes, en fût-il le plus laid.

Teti-potes iba est une plante produite, dit-on, par la fiente de certains oiseaux, déposée sur des orangers, avec lesquels elle s'unit intimement, et qu'elle transforme en une autre plante.

Le *théombrotion* étoit une plante qui entroit dans la potion que Démocrite prescrivoit pour avoir de *beaux et bons enfans.*

On lit dans le Dictionnaire de Bayle, la fable suivante :

Phasiston tua sa mère qu'il surprit en adultère; ensuite, tourmenté des furies, il se jeta dans l'Arcturus, fleuve de la Colchide, auquel il donna son nom. Depuis ce temps, on trouva dans ce lac une plante nommée *leucophile*, qui avoit la vertu de préserver les femmes d'adultère. Pendant la célébration des fêtes d'Eleusis, les maris en entouroient le lit de leurs femmes. Si quelque profane s'approchoit du lieu où croissoit cette plante, il perdoit aussitôt l'entendement, il confessoit tous les crimes qu'il avoit commis ou qu'il avoit le dessein de commettre; on se saisissoit de lui, on le jetoit dans une fosse qu'on appeloit *la bouche des impies.* Trente jours après, le corps de cet homme ap-

paroissoit dans le marais voisin et sous l'aspect d'un fantôme hideux, tout rempli de vers; alors des nuées de vautours, qu'on n'avoit jamais vus auparavant, fondoient tout à coup sur ce cadavre et le déchiroient. Bayle cite les auteurs anciens qui rapportent ce trait tiré de la *riante mythologie*.

Pythagore passoit pour magicien, parce qu'il avoit long-temps été en Égypte, et qu'il avoit appris, dans les livres de Zoroastre, les propriétés de certaines herbes qu'il nommoit *coracesia*, *callicia*, *menaïs*, *corinthas* et *aproxis*. Les deux premières faisoient glacer l'eau quand elles y étoient mises; les deux suivantes étoient spécifiques contre la morsure des serpens, et la dernière s'enflammoit à l'aspect du feu : cette dernière pouvoit être la fraxinelle. On connoît des plantes qui sont, en effet, des spécifiques contre la morsure des serpens. On ne peut ranger dans la classe des plantes fabu-

leuses que celles qui glaçoient l'eau ; mais on découvre sans cesse de nouvelles plantes, et qui peut affirmer que celle-là n'existe pas ?

Les fruits, végétaux d'or; d'autres de métaux, de pierreries, etc.

On représente Saint Nicolas tenant trois *pommes d'or*, pour rappeler le souvenir d'une libéralité par laquelle il sauva l'honneur à trois jeunes filles.

On trouve dans l'histoire ancienne le trait suivant : Pythès étoit un riche lydien qui reçut chez lui Xercès, dans le temps de l'expédition de ce prince contre les Grecs. Pythès avoit eu des liaisons d'hospitalité avec Darius, père de Xercès, auquel il avoit fait don jadis d'une *vigne et d'un platane d'or*. Xercès traita d'abord Pythès avec générosité ; mais voulant emmener à la guerre ses deux enfans, Pythès lui demanda en grâce de lui laisser l'aîné ;

le tyran barbare, choqué de cette demande, fit immoler le fils du malheureux Pythès.

La femme de Pythès se rendit célèbre par sa sagesse et par sa bonté ; avant la déplorable aventure que l'on vient de conter, Pythès avoit trouvé des mines d'or, et pour les faire fouiller, il négligeoït entièrement l'agriculture, employant tous ses esclaves à ces travaux. Un jour sa femme lui fit servir un souper dont tous les mets étoient d'or, imitant des légumes et des fruits, en lui disant : « On ne songe ici qu'à » l'or, on ne plante, ni on ne sème, on » ne peut recueillir, et je vous donne » la seule chose que nous ayons en » abondance ».

Cette leçon, disent les historiens, fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Pythès. Mais ce malheureux père, après la mort de son fils, tomba dans une telle douleur, qu'il se bâtit un tombeau près d'un fleuve, et s'y enferma,

remettant à sa femme sa ville et son petit état. Il lui défendit d'approcher de sa tombe, lui enjoignant de mettre tous les jours des fruits et des légumes dans une nacelle qu'elle laisseroit aller au courant de la rivière, et qui de cette sorte arriveroit à son tombeau; il ordonna de continuer cet envoi tant qu'il arrêteroit la nacelle pour en prendre des provisions, et de cesser de lui envoyer de la nourriture quand on verroit la nacelle passer au-delà du tombeau avec le dîner entier, parce que ce seroit une marque qu'il n'existeroit plus.... Au bout de quelques mois, la nacelle chargée de tous les fruits, fut emportée au-delà du tombeau par le courant de l'onde; l'infortuné venoit de succomber à sa douleur; on essaya vainement de le rappeler à la vie, le tombeau fut pour jamais refermé sur lui, il resta au milieu des flots agités, image de l'instabilité des choses humaines, qui retraçoit encore

le sort déplorable de cette victime de la tyrannie et de la tendresse paternelle.

C'étoit une magnificence très-commune chez les anciens que celle de faire faire des arbustes et des arbres d'or. On a déjà vu Pythès envoyant à Darius une vigne et un platane d'or. Nicias conduisit la pompe sacrée que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos : il fit cette cérémonie avec une grande somptuosité; il planta devant le temple un superbe palmier de bronze. Nicias voulut faire la conquête de la Sicile, mais dans ce temps (dit Plutarque), il y eut des pronostics effrayans, dans le temple de Delphes : la statue de Pallas toute d'or étoit posée sur un palmier de métal, offrande que la ville d'Athènes avoit faite des dépouilles des Mèdes; une troupe de corbeaux, volant sur cette statue, la béqueta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier qui étoit d'or, et l'abattit enfin.

Les Métapontains, après le retour d'Aristée l'historien, qui vivoit du temps de Cyrus, lui consacrèrent un laurier d'or, qu'ils mirent dans la grande place de Métapont.

Aristobule envoya à Pompée *une vigne ou jardin d'or*, qui fut estimé cinq cents talens, c'est-à-dire, quinze cent mille francs. Cette vigne fut consacrée dans le temple de Jupiter olympien. Beaucoup d'autres temples étoient ornés d'arbres d'or.

Les *mélophores*, troupes d'Aexandre le Grand, étoient ainsi nommés, parce qu'ils portoient des pommes d'or sur leurs cuirasses.

La fable, qui retrace toujours les mœurs et les coutumes, parle sans cesse d'arbres et de fruits d'or. Jupiter, après l'enlèvement de Ganymède, donna à Tros, père du jeune prince, une superbe vigne d'or. Il falloit, pour descendre aux enfers, aller dans une forêt cueillir un rameau d'or, qui renaissoit

toujours aussitôt qu'on l'avoit coupé. Mercure portoit un roseau d'or lorsqu'il conduisoit les âmes des morts aux enfers; des pommes d'or retardèrent Atalante dans sa course; une pomme d'or fut le prix de la beauté, etc. D'après tous ces faits, il est très-vraisemblable, que les pommes d'or du jardin des Hespérides étoient, en effet, tout simplement des pommes d'or. Il est singulier qu'au moins cette idée, la plus naturelle de toutes, ne soit venue à aucun des commentateurs qui ont disserté sur ces fameuses pommes. Tavernier rapporte qu'il a vu dans le palais du grand-mogol une grande vigne d'or, dont les feuilles étoient émaillées en vert, et les raisins formés par des améthistes et des rubis.

Les Espagnols trouvèrent au Pérou, dans les jardins des Incas, des champs entiers de blé de Turquie et d'autres végétaux imités en or et en pierreries.

Luitprand, l'an 948, étant ambassadeur à Constantinople, près de Constantin VII, y vit, près du trône, un grand arbre de cuivre doré, dont les branches s'étendoient sur le trône.

FIN DE LA BOTANIQUE.

LES FLEURS,

OU

LES ARTISTES.

NOUVELLE.

LES FLEURS,

OU

LES ARTISTES.

Lindal, jeune artiste rempli de talent, avoit quitté Lyon sa patrie, pour venir à Paris, admirer les ouvrages des grands maîtres et se perfectionner sous leurs yeux. Lindal peignoit des fleurs. Les tableaux qu'il montra étonnèrent; ils réunissoient la légèreté au fini le plus précieux et au coloris le plus brillant; on trouva qu'il ne lui manquoit que d'être connu; et moins l'art qu'on professe est nécessaire, plus on a besoin de réputation et de vogue. Le peintre qui retrace sur la toile des actions sublimes, l'homme de lettres qui consacre sa plume à la vérité, pourroient jouir de leurs talens comme on jouit de la vertu, et se passer d'applaudissemens; mais lorsqu'on produit au grand jour

un art de pur agrément, il faut briller, on doit le vouloir. Le prix de tout ce qui n'est pas véritablement utile, n'est que dans l'amour-propre satisfait.

Lindal se fit présenter chez plusieurs artistes célèbres; mais il ne put pénétrer chez celui qu'il avoit le plus d'envie de connoître, Mélidor, fameux peintre d'histoire. Mélidor, livré à l'étude, et joignant à beaucoup de génie, à d'excellentes qualités, un caractère caustique et une humeur bizarre, étoit peu accessible; il vivoit retiré dans l'intérieur de sa famille, il étoit difficile de le rencontrer, et presqu'impossible de s'introduire chez lui. Après beaucoup de tentatives infructueuses, Lindal renonça entièrement à l'espérance de le connoître.

Quoique Lindal fût orphelin dès le berceau, il avoit reçu une bonne éducation; il étoit spirituel, d'une figure agréable; ses manières douces et réservées, son ton simple et modeste, lui

procurèrent bientôt des protecteurs, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de véritables amis.

Lindal, jeune homme raisonnable et d'une excellente conduite, n'étoit cependant pas exempt de toute frivolité; né profondément sensible, il n'avoit point encore aimé. Un grand sentiment semble, à certains égards, mûrir la tête; on forme alors à vingt ans beaucoup de projets qui pourroient occuper à trente; mais quand le cœur est vide, on agit sans plan, on n'a point de but, on songe à peine à l'avenir.

Lindal se disoit bien en général qu'il falloit être sage, cultiver son talent et faire son chemin; mais il ne pensoit guère à l'usage qu'il feroit d'une fortune. Cependant il y pensoit un peu; car il s'étoit déjà promis d'avoir alors de beaux chevaux et un cabriolet bien fragile et bien élégant. Un de ses amis, qui jouissoit de ce bonheur, lui prêta un jour le plus joli cabriolet de Paris

pour toute une matinée. On étoit au mois d'avril, une compagnie nombreuse et brillante se rendoit tous les jours à deux heures au bois de Boulogne, et Lindal résolut de ne pas perdre une si belle occasion d'aller s'y montrer avec éclat.

Malgré le désir naturel de faire valoir le caractère de mon héros, je ne puis dissimuler qu'il éprouva une vive émotion lorsqu'il monta dans ce charmant cabriolet, et lorsqu'il prit les rênes du cheval le plus leste et le plus fringant..... Il partit comme un trait, et courut ainsi sans se ralentir, malgré l'effroi et les malédictions des passans, jusqu'à la grande allée des Champs-Élysées : enivré d'orgueil et de joie, il s'applaudissoit de produire de si grands effets dans sa course rapide ; il étoit comme les conquérans dévastateurs, qui prennent le bruit pour la renommée, et l'épouvante pour l'admiration. Au moment d'entrer dans le bois de

Boulogne, il sentit redoubler son ardeur, et il donna un coup de fouet au cheval en criant *gare* de toute sa force à une figure enveloppée dans une immense redingote, qu'il voyoit à quelques pas de son cheval; cette figure ne se rangeant pas assez vîte, Lindal, transporté de colère, lui dit, dans un langage de la halle, ces mots injurieux et grossiers que les jeunes gens les mieux élevés trouvent d'un très-bon air en cabriolet: le pauvre homme, à l'instant d'être culbuté, se range de côté en chancelant; dans ce mouvement précipité, son chapeau tombe, et découvre la tête chauve d'un vieillard vénérable, qui jette sur Lindal un regard suppliant, où se peignoient à la fois la douceur et l'effroi....... Qui n'a pas connu l'empire inexprimable d'un touchant regard, qui va ranimer au fond du cœur les plus tendres émotions de la pitié, et développer cette sympathie que la nature a mise entre celui qui peut ou pro-

téger ou réparer, et l'être souffrant qui l'implore! .... Aussitôt Lindal arrête son cheval, s'élance hors du cabriolet, se précipite vers le vieillard, saisit sa main qu'il serre dans les siennes, en disant d'une voix douce et tremblante : Où voulez-vous aller? Le vieillard surpris ne répond rien..... De grâce, reprit Lindal, daignez vous confier à moi, ce sera m'accorder un généreux pardon!.... En parlant ainsi, Lindal avoit les larmes aux yeux.... et il entraînoit le vieillard, en ajoutant qu'il meneroit *prudemment*. Mais, répondit le vieillard, j'allois prendre un fiacre là-bas, je demeure à une lieue d'ici. — N'importe. — Au Jardin des Plantes. — Je vais vous y conduire. A ces mots, Lindal fait monter le vieillard dans son cabriolet, il met son cheval au pas, heureux de remporter une si douce victoire, et de se réconcilier avec lui-même. Il faisoit bien mieux que sacrifier la promenade du bois de Boulogne, il l'oublioit.

Arrivé au Jardin des Plantes, le vieillard remercia Lindal, et lui demanda son adresse; ensuite il l'embrassa tendrement, et ils se séparèrent.

Cinq ou six jours après, Lindal fut très-étonné de recevoir, de la part du célèbre peintre Mélidor, un billet qui l'invitoit à dîner pour le lendemain. Voilà bien, dit-il, les artistes gâtés par de longs succès! ils se refusent à toutes les avances les plus empressées, et quand on a l'air de ne plus penser à eux, ils vous recherchent. Malgré cette réflexion, Lindal ne manqua pas de se rendre, le lendemain à trois heures, dans la rue Neuve-Saint-Eustache, où demeuroit Mélidor.

Lindal trouva un homme de quarante-cinq ans, qui le reçut avec des manières un peu brusques, et cependant avec l'air de la bienveillance. La conversation tomba naturellement sur la peinture. Mélidor en parloit en artiste de génie, mais Lindal l'écoutoit

avec une extrême distraction ; il ne voyoit, et il n'auroit voulu entendre que la jeune Emma, fille de Mélidor, qui travailloit au métier, dans l'embrasure d'une fenêtre, assise à côté de sa tante, une vieille fille de quarante-trois ans, sœur de Mélidor. Emma, à peine âgée de dix-sept ans, étoit belle et charmante, sa figure auroit suffi pour fixer sur elle l'attention de Lindal ; mais une inquiète curiosité se joignoit au sentiment d'admiration que lui inspiroient sa grâce, sa physionomie et sa beauté. Emma et sa tante, à chaque minute, regardoient furtivement Lindal, ensuite elles parloient bas. Emma paroissoit attendrie, et la tante sourioit ; Emma, de temps en temps aussi, se retournoit avec une sorte d'agitation du côté de la porte, comme si elle eût attendu quelqu'un. Que disoit-elle, qu'attendoit-elle ? Lindal ne pouvoit le deviner. Enfin, la porte s'ouvre ; on annonce *monsieur Thibaut.* Mélidor

dit : C'est mon père ! Emma transportée se lève ; et pour aller embrasser son grand-père, elle renverse sa chaise et culbute son métier. Quelle est la surprise de Lindal, en reconnoissant, dans ce grand-père si chéri, le vieillard qu'il a mené au Jardin des Plantes !...... Alors, tout est éclairci pour lui ; il voit ce qui lui a valu le bonheur d'être admis dans cette famille. Mais Emma sait qu'il a eu un premier mouvement d'emportement et de brutalité : cette pensée l'afflige. Le vieillard accourt à lui, en disant : Bon jeune homme !..... A ce mot, Emma qui tenoit toujours la main de son grand-père, l'embrasse encore. Il est beau de réparer ses torts, dit Mélidor ; mais il faut songer que, dans ce genre surtout, il en est d'irréparables..... Quand on le sent comme moi, répondit Lindal, on est corrigé.... Oui, oui, j'en réponds, reprit Thibaut ; il m'a mené au pas depuis les Champs-Elysées jusqu'au Jardin des

Plantes.... Et voilà pourquoi, repartit Mélidor, nous le voyons tous ici avec grand plaisir. La réflexion sévère de Mélidor avoit fait rougir Emma; cette dernière phrase l'attendrit, et pour cacher son trouble, elle alla relever sa chaise et son métier.

On se mit à table, Emma et Lindal furent silencieux; Marthe (c'étoit le nom de la tante) parla beaucoup, et montra à Lindal une extrême bienveillance. Après le dîner, Emma se retira avec sa tante; Lindal resta encore une demi-heure, ensuite il prit congé de Mélidor, et sortit de cette maison éperdûment amoureux.

Marthe avoit une de ces figures qui, sans être d'une laideur repoussante, sont si dépourvues d'agrément et si communes, qu'on ne les connoît jamais que confusément, et qu'on ne pourroit en donner le signalement exact, les vît-on tous les jours, parce qu'après les avoir entrevues, on ne les regarde

plus; on sait seulement qu'elles n'ont ni grâces, ni fraîcheur, ni physionomie, et qu'elles sont sans noblesse et d'une extrême insipidité. Marthe étoit une bonne personne, dont la vie se trouvoit parfaitement remplie par les soins du ménage et la lecture des romans, goût qu'elle n'avoit pris que depuis quelques années. Mais tous les romans ne lui convenoient pas; elle n'aimoit que ceux dans lesquels on trouve à chaque page des aventures, des coups de théâtre, et des conversations emphatiques et passionnées. Ces lectures lui persuadèrent qu'il est impossible de n'avoir pas eu dans sa vie une *grande passion*: alors, en repassant les années de sa jeunesse avec un soin scrupuleux, elle découvrit ce qu'elle avoit ignoré jusque-là, c'est que l'*amour* s'étoit long-temps caché dans son cœur pour *un être* qui n'existoit plus, et qu'enfin elle *avoit payé son tribut*. Son frère lui défendoit expressément de prêter

des romans à Emma : Marthe obéissoit; mais elle ne pouvoit s'empêcher de parler souvent à sa nièce de cette *passion* innocente et concentrée qu'elle avoit éprouvée jadis, et souvent elle pleuroit, dans son sein, cet amant qui n'avoit jamais connu son bonheur. Cet entretien plaisoit beaucoup à la naïve et sensible Emma; d'abord c'étoit une confidence, ensuite, au défaut d'un autre roman, celui-là paroissoit plein d'intérêt; on parloit de *trouble secret*, d'*émotion*, d'*amour*. Emma y revenoit sans cesse; elle questionnoit sa tante sans relâche, et Marthe, qui pilloit dans ses romans toutes ses réponses, et même plusieurs petits incidens, ne tarissoit jamais; elle avoit toujours quelque chose de nouveau à raconter.

Marthe adoroit sa nièce; ce qui, joint à ses idées romanesques, lui persuadoit continuellement que tous ceux qui rencontroient Emma, en deve-

noient amoureux. Pour cette fois, elle ne se trompoit pas; elle avoit sans peine reconnu dans Lindal tous les *symptômes* de l'amour; elle vit de plus qu'il avoit fait sur le cœur d'Emma une vive impression, et suivant sa prudence ordinaire, elle fit part à sa nièce de ses profondes observations, en ajoutant: Il ne faut pas vous le dissimuler, mon enfant, *votre heure est venue.* Comment Emma en auroit-elle douté? Lindal en effet lui paroissoit charmant, et sa tante connoissoit si bien le cœur humain et l'amour!

On convint de deux choses : que la passion d'Emma avoit tous les caractères de celles qui sont insurmontables, mais que néanmoins il falloit prendre des informations sur Lindal. Elles furent toutes très-satisfaisantes sur ses talens, ses mœurs et sa conduite; mais Lindal n'avoit qu'un très-petit patrimoine, et Emma étoit riche et fille unique.

On s'attendoit à des obstacles; Marthe ne s'en effraya point; car ses auteurs favoris s'accordoient tous à dire que l'amour triomphe de tout, et même de la volonté des pères les plus obstinés.

Lindal revint, Mélidor paroissoit le voir avec plaisir, le vieux Thibaut le protégeoit ouvertement, la tante l'aimoit à la folie, Emma déguisoit mal un penchant qu'elle croyoit invincible; ainsi encouragé, Lindal osa confier ses sentimens au vieillard, qui lui promit d'en parler à son fils.

Dans les premiers jours du mois de juin, Mélidor partit pour aller s'établir dans une maison de campagne qu'il possédoit à Mongeron, à cinq lieues de Paris, et il invita Lindal à y passer quelques jours. Lindal n'avoit point encore montré ses tableaux à Mélidor; il en porta un qu'il venoit de finir, et il alla plein d'espérance à Mongeron où toute la famille étoit réunie. Aussitôt qu'il fut arrivé, Thibaut enchanté lui

apprit que Mélidor n'avoit point du tout rejeté la proposition ; qu'il lui avoit dit que son projet étoit de ne donner sa fille qu'à un artiste ; qu'il n'étoit point attaché à la fortune, mais qu'il vouloit un talent véritablement supérieur dans quelque genre que ce fût. Ces paroles transportèrent Lindal; le tableau qu'il avoit apporté étoit son chef-d'œuvre, on ne pouvoit pousser plus loin la perfection du fini, de l'effet et du coloris : comme le jour étoit à son déclin, il fut convenu qu'on attendroit au lendemain matin pour le montrer à Mélidor. Le soir même, Lindal ne doutant point d'un plein succès, fit, en présence de Marthe, sa déclaration à la jeune Emma, et il obtint l'aveu qui mit le comble à son bonheur.

Le lendemain matin, Lindal s'habilla à la hâte, et examina de nouveau son tableau, avec toute l'impartialité que pouvoit donner un si grand intérêt, et la sévérité de cet examen ne put lui

faire trouver un seul défaut dans cette multitude de fleurs groupées dans un beau vase de porphyre. Alors il prit son tableau et se rendit dans le cabinet de Mélidor. Il le trouva tête à tête avec Thibaut, et Lindal posant son tableau sur un chevalet, attendit sans inquiétude, et néanmoins avec un violent battement de cœur, la décision de Mélidor.

« Eh bien! s'écria Thibaut, cela n'est-il pas charmant? quelle fraîcheur, quelle vérité, quelle transparence dans les pétales de cet althéa! comme ces feuilles sont légères! quel mouvement dans ces branches! — Oui, dit froidement Mélidor, voilà une peinture parfaite. A ce mot, Lindal transporté saute au cou de Mélidor. — Doucement, reprit ce dernier, vous ne connoissez pas ma pensée; je le répète, vous peignez parfaitement, vous avez bien observé la nature, vous la rendez avec fidélité, c'en est assez, sans doute, pour être

un peintre distingué (1); mais je ne donnerai ma fille qu'à un artiste du premier ordre, un artiste éminent dans son genre, et je ne le vois pas dans ce tableau ». Ces paroles pétrifièrent Lindal, qui demeura immobile et muet. « Comment! s'écria Thibaut, vous convenez que la *peinture est parfaite*, que tout en est vrai; que voulez-vous donc de plus? — De l'esprit dans l'ordonnance; car l'esprit est le génie de ce genre : et quel esprit peut-on trouver dans cette composition triviale? des roses blanches du côté du jour, une rose rouge au milieu du vase, un pavot d'une couleur foncée dans l'ombre; voilà des artifices bien neufs et bien fins, pour faire ressortir la lumière, et pour la mettre en contraste avec l'ombre! — Mon fils, reprit Thibaut, vous parlez

(1) Dans toute cette scène, Mélidor parlera, d'après son caractère, en artiste enthousiaste, et non en juge toujours équitable.

en peintre d'histoire, qui méprise un simple portrait. — Je ne méprise point du tout un portrait; qui pourroit mépriser les portraits faits par Rigaud, Vandick, Gérard et madame Lebrun? ce sont de beaux tableaux, et qui ont le mérite d'offrir des ressemblances intéressantes. Ce genre exclut les expressions fortes et passionnées, mais il en est tant d'autres! Le portrait, par son attitude, son costume, sa physionomie, doit donner l'idée de l'âme, du caractère, de l'esprit, de l'état, des occupations de l'objet qu'il représente; et si le personnage est célèbre, si par conséquent son caractère est connu, le portrait devient tout à fait historique, et il est beaucoup plus précieux qu'une figure idéale de Caton, ou de Thémistocle. — Mais quelle expression peut-on donner à des végétaux? — Des *végétaux!* si je faisois des tableaux de ce genre, je n'appellerois jamais ainsi des fleurs. Des *végétaux!* quelle idée, mon

père! ce sont des nymphes et des bergers transformés, des victimes de l'amour, ou les emblêmes de tous les sentimens du cœur. Des *végétaux!* fi donc! si Lindal avoit prononcé ce mot, je n'attendrois plus rien de lui. — Oui, dit Lindal d'un ton consterné, j'entrevois qu'il seroit possible de faire des compositions plus animées. — Que de sujets vous sont offerts! que de symboles touchans et gracieux, que de traits intéressans, que de fictions, que de souvenirs!... Que dit ce Narcisse dans votre vase? rien du tout : placez-le sur le bord d'une fontaine, qu'il s'incline dans l'onde, comme pour y chercher encore son image; mettez à côté de la fontaine un jeune cyprès chargé de guirlandes et de couronnes de fleurs, offrandes des nymphes inconsolables de la perte du beau Narcisse, et voilà une histoire..... Si je peignois un tournesol élevant son disque éclatant vers le soleil, je voudrois que l'on crût en-

tendre la voix gémissante et passionnée de la malheureuse Clitie !. . . . On feroit un tableau charmant, en demi-nature, de la métamorphose de Philémon et Baucis ; on verroit un chêne majestueux s'élevant au-dessus d'un tilleul, et ces deux arbres unis par leurs branches entrelacées, se courbant *sous le poids des offrandes sans nombre* (1). . . . . J'ai vu un tableau qui représentoit un beau rosier, derrière lequel étoit une jeune personne, dont on ne voyoit d'un côté que deux boucles de cheveux, le pan flottant d'une robe légère, et deux bras charmans, ornés de bracelets de perles, qui embrassoient l'arbuste. Toutes ces idées ne valent-elles pas mieux que ces éternelles représentations de vases et de corbeilles remplies de fleurs, et toujours des mêmes fleurs, posées sur des tables de marbre? Et les fleurs des champs, si

(1) Vers de La Fontaine.

légères, si élégantes; ces fleurs si fragiles, image véritable de la jeunesse et de la beauté, puisqu'elles sont les plus fraîches et les moins durables, mettez-les dans un joli chapeau de paille, sur le tronc d'un arbre couvert de mousse et de lierre, groupez-les avec une musette, posez-les sous la garde d'un chien, et j'attendrai le berger et la bergère qui doivent venir les reprendre ».

Eh bien! Monsieur, dit le triste Lindal, donnez-moi un sujet. Je vous en donnerois mille, répondit Mélidor; voyons, laissez-moi réfléchir un moment..... M'y voilà : écoutez. Faites-moi un tableau, composé comme il vous plaira, dont toutes les fleurs soient blanches, et dont cependant la plus grande partie soit de couleur pourpre ou lilas. — Comment, Monsieur? je ne vous comprends pas. — Je veux, par exemple, qu'il n'y ait dans ce tableau que des lis, des roses blanches, du muguet, des œillets et des narcisses blancs,

de la giroflée et des jacinthes blanches, et que néanmoins la moitié de ces fleurs soit d'un superbe violet pourpré. Faites ce tableau, et ma fille est à vous. En disant ces paroles, Mélidor prit sa canne et son chapeau; il sortit brusquement, laissant le bon Thibaut, et surtout le pauvre Lindal, dans la plus profonde consternation. *Des fleurs blanches, et qui cependant soient pourpres!* s'écria douloureusement Lindal; c'est une dérision cruelle!..... Ne valoit-il pas mieux me rejeter sans détour, et sans m'accabler par une semblable moquerie!..... Je connois mon fils, reprit Thibaut, il est incapable d'un tel procédé; je ne sais ce qu'il entend par ce qu'il vous propose, mais soyez certain qu'il a une idée, et que dans son imagination (à la vérité très-vive et souvent bizarre), la chose est possible. Cherchez, réfléchissez, peut-être devinerez-vous ce qu'il a voulu dire. Allez retrouver Marthe et ma petite-fille; moi,

je vais tâcher de rejoindre mon fils, et d'en tirer, s'il est possible, un peu plus de lumière.

Emma et sa tante attendoient avec impatience Lindal. Il y avoit, dans le jardin à l'anglaise, une fabrique représentant une chapelle rustique; l'intérieur en étoit revêtu de mousse; on y trouvoit des siéges, et une table de granit adossée contre le mur, dont Emma avoit fait une espèce d'autel, en posant sur cette table une petite vierge d'albâtre et un vase rempli de fleurs. La pieuse Emma alloit tous les matins faire ses prières dans cette fabrique, qu'elle appeloit sa chapelle, et l'on juge bien que ce jour-là elle eut encore plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Sa douleur fut extrême, en apprenant de Lindal la réponse de son père, et l'étrange énigme qu'il avoit donnée à deviner; avec sa naïveté accoutumée, elle crut consoler Lindal en lui promettant qu'elle alloit faire *une neuvaine dans sa cha-*

pelle, pour obtenir du ciel l'intelligence de l'ordre incompréhensible de Mélidor. Une heure avant le dîner, Thibaut vint rejoindre les deux amans; il leur dit que Mélidor se refusoit à tout éclaircissement, qu'il persistoit dans sa volonté de n'accepter Lindal pour gendre que s'il faisoit ce tableau, et qu'il donnoit sa parole d'honneur que l'exécution en étoit aussi possible que celle de tout autre sujet.

Lindal n'eût plus qu'une pensée, celle de deviner comment on faisoit des fleurs d'un beau blanc, qui fussent couleur de pourpre; Thibaut, Emma et Marthe, se creusoient vainement la tête pour l'aider à pénétrer ce mystère. Après cinq ou six jours de conjectures et de réflexions, la seule Emma conserva l'espérance, qu'elle fondoit uniquement sur sa neuvaine.

Lindal, un matin, se promenoit tristement dans le parc; sa rêverie le conduisit auprès de la chapelle d'Emma:

il avance ; la porte étoit entr'ouverte, il entre doucement sans être entendu d'Emma, qui, à genoux devant la vierge d'albâtre, les yeux et les mains élevés vers le ciel, récitoit dévotement la prière de sa neuvaine. Lindal s'arrête, regarde, et aussitôt s'écrie avec transport : O mon Emma, votre prière est exaucée !.... Je puis faire maintenant ce qui m'est prescrit ; votre main charmante, en déposant sur cet autel une pieuse offrande, a formé le tableau que je dois peindre !....

En effet, ce jour même, Emma avoit mis dans un vase de cristal bleu, une énorme quantité de roses blanches et de narcisses ; une partie des fleurs étoit tombée sur la table de granit, et ces fleurs se trouvoient colorées des nuances les plus veloutées de pourpre et de lilas, par les rayons du soleil qui les éclairoient en traversant le vase bleu ; cet effet de lumière, ces reflets si brillans et si doux, la pureté des couleurs qu'ils

produisoient, la dégradation de leurs nuances, présentoient le tableau le plus piquant dans son genre et le plus agréable. Emma partagea la joie de Lindal; ce dernier vole à sa chambre, y prend une toile, sa palette et son chevalet; il porte toutes ces choses dans la chapelle d'Emma, et sans perdre un instant, il commence son tableau. Il ébauche le vase, les fleurs, la table, et n'oublie pas la petite vierge d'albâtre, qu'il place de manière qu'une partie de sa draperie reçoit un reflet qui la colore du plus beau gris de lin, nué d'un pourpre léger et transparent dans les ombres. Lindal passe les journées entières dans cette chapelle, tous les matins il y devance l'aurore, et la nuit seule peut l'en bannir. Quand ce tableau fut fini, il l'appela l'*offrande d'Emma*, et il le porta en triomphe à Mélidor. Voilà ma pensée, s'écria Mélidor, voilà un tableau charmant, et remarquez que ces reflets donnent à vos fleurs un ve-

louté, une douceur, *un nuancé*, un éclat que des fleurs naturellement de cette couleur ne pourroient avoir. Il falloit un très-grand talent pour bien rendre ce brillant effet, vous avez parfaitement réussi : Emma sera votre épouse; aujourd'hui même nous signerons le contrat de mariage. A ces mots, l'heureux Lindal fit éclater les transports de la reconnoissance et de la joie la plus vive; Emma vint se jeter dans les bras de son père; Marthe et Thibaut, en versant de douces larmes, embrassèrent mille fois Lindal; Marthe répétoit que ce *dénoûment* étoit tout à fait neuf, que nul roman n'en offroit un semblable; et Mélidor s'écrioit : Je ne dirai point *malheur aux pères* qui, dans l'établissement de leurs enfans, ne consultent que l'ambition et la vanité; combien il faut les plaindre, puisqu'ils sont condamnés à n'éprouver jamais ce que je sens dans ce moment !... Le contrat fut signé le soir; Mélidor fit con-

sacrer la chapelle d'Emma, et ce fut dans ce lieu si cher aux deux amans, que Lindal reçut la main de l'aimable et tendre Emma.

Les nouveaux époux restèrent avec Mélidor, et la satisfaction de ne point se séparer d'un si bon père, mit le comble à leur bonheur.

Lindal, animé par l'imagination de son beau-père, résolut d'inventer une composition nouvelle, pour son tableau de réception à l'académie de peinture : après beaucoup de réflexions, il prit pour sujet *l'instant où venoit de s'opérer la métamorphose de Daphné*, et voici comment il composa son tableau : il plaça en perspective le fleuve Ladon, imploré par la nymphe; sur le premier plan étoit le laurier, dont le tronc et les branches courbées d'un côté, indiquoient encore l'attitude et la course de Daphné fuyant les poursuites d'Apollon. On voyoit à terre un voile, une couronne de roses, un bouquet,

dépouilles de la nymphe, qui s'étoient détachées d'elle au moment de la métamorphose; le pied de l'arbre et une partie du tronc se trouvoient cachés par une touffe d'asphodèle, de mauve et d'amaranthe; et parmi ces fleurs funéraires, s'élevoit un lis majestueux, symbole de l'innocence et de la pureté : de l'autre côté de l'arbre, on apercevoit encore les traces légères du dieu du jour et des arts; et l'on voyoit sa lyre immortelle suspendue à l'une des branches du laurier que son amour et ses regrets venoient de consacrer à la gloire (1). Mélidor fut content de ce tableau : Continuez, dit-il à Lindal, tâchez toujours de donner de l'âme et

(1) Il faudroit que les fleurs funéraires et le lis se trouvassent sur un petit tertre de gazon, derrière lequel seroit l'arbre, afin qu'elles fussent beaucoup plus élevées que les autres fleurs, la couronne et le bouquet, et afin que l'ensemble du tableau offrît à l'œil une brillante composition de fleurs.

de la vie à toutes vos productions, le véritable charme des beaux arts est dans l'imagination, et l'on en peut montrer dans tous les genres.

Au mois de septembre, Mélidor fut obligé de passer en Angleterre; il devoit y séjourner jusqu'au printemps prochain, avec son père, qui faisoit ce voyage pour y rester avec lui. Il emmena Lindal, mais en promettant à Emma de ne le garder que trois semaines ou un mois.

Pendant cette courte absence, Marthe, pour distraire Emma, la mena deux fois dans une maison de campagne à quatre lieues de Mongeron, chez madame d'Herbain, une amie de Mélidor, célèbre musicienne, qui jouoit supérieurement du piano. Emma avoit une jolie voix et chantoit agréablement. On fit là de la musique; Emma y chanta des duos avec un jeune musicien nommé Vilmore, qui, par un talent ravissant, faisoit dans ce moment

le plus grand bruit. La dernière fois, Emma, qui avoit posé sur un canapé son sac de basin, qui ne contenoit qu'un mouchoir, crut le reprendre en s'emparant d'un petit sac absolument pareil, mais qui n'étoit pas le sien. En entrant dans sa chambre, à Mongeron, elle mit dans un tiroir et elle oublia ce sac qu'elle ne portoit que lorsqu'elle sortoit. Quinze jours après, Lindal arriva à Mongeron. La joie des deux époux, en se revoyant, fut si vive, qu'on auroit cru qu'ils se retrouvoient après une longue séparation; cependant cette absence n'avoit duré que cinq semaines. On se rendit un compte détaillé de tout ce qu'on avoit vu pendant cet espace de temps, et Marthe, pour faire valoir sa nièce, ne manqua pas de parler de ses succès chez l'amie de Mélidor, et de les exagérer à sa manière. Elle prétendit que Vilmore, ce chanteur si parfait, avoit été confondu, extasié de la voix et du talent

d'Emma, et elle ajouta que ce pauvre jeune homme avoit pris pour Emma une passion sans espérance, qui bouleverseroit sa vie entière. Elle fit en particulier cette belle confidence à Lindal, car elle sentoit bien que sa nièce étant mariée, elle ne devoit plus lui parler *des passions* qu'elle inspiroit. Comment, dit Lindal, vous croyez que cet artiste a la folie d'être amoureux d'une jeune personne mariée depuis deux mois à celui qu'elle a préféré?..... — Vous savez que l'amour ne raisonne point; tout ce que je puis vous dire, c'est que ce jeune homme étoit si hors de lui, que tout le monde en étoit frappé, cela sautoit aux yeux..... — Ainsi donc Emma a dû le remarquer? — Point du tout; elle ne le regardoit seulement pas, elle ne pense qu'à vous. — Et elle chantoit des duos avec lui?..... — Oui, et cela étoit enchanteur; je vous réponds que jamais ce musicien n'a chanté avec tant d'expression. — Quelle figure

a-t-il? — Il est très-joli, bien tourné et fort aimable. — Et la seconde fois, vous l'avez retrouvé chez madame d'Herbain? — Oui, huit jours après la première entrevue. Lindal n'en demanda pas davantage, mais il fut rêveur le reste du jour. Il fit à Emma quelques questions sur ce jeune artiste; Emma répondit simplement, elle loua son talent, mais en faisant quelques critiques. Ces critiques déplurent à Lindal, il crut y voir de l'artifice, et néanmoins si Emma eût fait l'éloge sans restriction, il n'auroit pas été plus satisfait.

Le soir Emma chanta, en s'accompagnant du piano, une romance nouvelle. Ce chant, jusqu'àlors si doux à l'oreille de Lindal, lui fit de la peine dans ce moment; il le trouva moins simple et moins pur, et il ne put s'empêcher de dire en soupirant: Prenez garde, Emma, de gâter votre manière de chanter, elle me semble un peu moins naturelle. Au contraire, s'écria Marthe, son chant,

je vous assure, s'est perfectionné depuis qu'elle a entendu chanter Vilmore; tout le monde l'a trouvé l'autre jour, et justement cette même romance eut le plus grand succès; Vilmore en étoit enchanté. Et moi, reprit Lindal, je ne l'aime pas du tout, cette romance; les paroles en sont fades, et la musique en est maniérée. Mon ami, dit Emma, puisqu'elle ne vous plaît pas, soyez sûr que je ne la chanterai jamais.

Lindal avoit apporté de Londres, pour Emma, une jolie chaîne de petites perles, qui, mal emballée, se trouva brisée; il se promit de la faire raccommoder à Paris, où il étoit forcé d'aller passer un jour pour s'acquitter de quelques commissions de son beau-père. Il partit à six heures du matin, en disant qu'il ne reviendroit que le lendemain. Arrivé à Paris, il fit à la hâte toutes ses affaires, qui furent terminées avant midi: ensuite il alla porter la chaîne chez un

bijoutier; dans cette boutique, ses yeux tombèrent sur de larges anneaux qu'il trouva jolis, et il eut envie d'en acheter un pour Emma; ces anneaux représentoient en émail des guirlandes de fleurs sur un fond brun; il en demanda un. « Quel nom voulez-vous? dit le bijoutier. — Comment, il y a des noms sur ces anneaux? — Vraiment oui, des noms de baptême, et ces noms sont formés par les fleurs même. — Par les fleurs? — Ah! vous ne connoissez pas cela? je vais vous l'expliquer. C'est une invention toute nouvelle, on ne vend de ces anneaux que depuis une quinzaine de jours. Vous savez qu'on formoit des noms avec des pierres de diverses espèces, des rubis, des saphirs, des agates, etc., en convenant de ne prendre que la lettre initiale du nom de chaque pierre; il faut alors autant de pierres que le nom a de lettres: on a imaginé d'appliquer cette idée aux fleurs; par exemple, regardez cet an-

neau, il ne porte que quatre fleurs, une *rose*, un *œillet*, un *souci* et une *églantine;* prenez dans l'ordre où sont posées les fleurs, les premières lettres de leurs noms, et vous formerez celui de *Rose*. J'entends, reprit Lindal; avez-vous le nom de *Charles* (c'étoit son nom de baptême)? Oui, le voici, répondit le bijoutier. Lindal acheta l'anneau, et aussitôt il monta en voiture pour retourner à Mongeron. Il y arriva à trois heures; Emma et Marthe, qui ne l'attendoient pas, avoient voulu profiter d'un beau jour de la fin d'octobre, et elles étoient à la promenade dans les champs. Lindal monte dans la chambre d'Emma; il se dit que, pour causer une petite surprise à Emma, il veut cacher l'anneau qu'il vient d'acheter, ou dans son écritoire, ou dans un tiroir..... Le pauvre Lindal se déguisoit ainsi une inquiétude secrète qui, depuis quelques jours, détruisoit tout son bonheur. Ce Vilmore, ce musi-

cien célèbre, d'une jolie figure, cet insolent qui osoit être amoureux d'Emma, et qui, avec un accent passionné, avoit chanté des duos avec elle, se présentoit sans cesse à son esprit...... Rien n'est plus douloureux, plus pénible, que le premier mouvement de jalousie qu'on éprouve pour un objet qu'on aime véritablement, et que par conséquent on estime; au tourment d'une crainte mortelle, se joint celui d'une inquiète, d'une ardente curiosité, et le supplice d'un cuisant remords. La douleur même n'est pas sans quelque charme, lorsqu'elle ne tient qu'à des sentimens vertueux; mais quand on se la reproche comme un crime, elle est au-dessus de tout le courage d'une grande âme.

Le malheureux Lindal se donnoit à lui-même un prétexte pour examiner furtivement, avec moins de scrupule et de honte, tous les papiers d'Emma!.... D'une main tremblante il ouvre son

écritoire, il cherche, il regarde, et ne trouve rien. Il alloit s'en tenir là, et déposer son anneau dans l'écritoire, lorsque ses yeux se portent sur une commode placée vis-à-vis de lui ; il remarque qu'on en avoit ôté la clef. Pourquoi cette précaution ? cette commode contiendroit-elle?... Lindal se lève ; il avoit sur lui plusieurs clefs, il les essaie à la serrure, enfin il en trouve une qui ouvre les tiroirs : Lindal bouleverse précipitamment le premier tiroir, et il découvre, sous deux ou trois schals, le petit sac de basin qu'Emma, en partant de chez madame d'Herbain, avoit pris pour le sien, qu'elle avoit mis dans cette commode en arrivant à Mongeron, et qu'elle avoit oublié là depuis plus de quinze jours. Lindal ouvre ce sac, il en tire un mouchoir de batiste, et il voit au fond du sac quelque chose d'enveloppé dans un petit papier ; il s'en saisit, et il frémit en le touchant, car il sent aussitôt que ce papier renferme

un gros anneau semblable à celui qu'il vient d'acheter à Paris..... Il tombe sur une chaise, il déroule le papier, trouve en effet un anneau avec une guirlande de fleurs émaillées !... Le papier étoit un billet, qui contenoit ces mots : *Le surveillant va bientôt revenir, comment nous reverrons-nous ?...* L'infortuné Lindal, la mort dans le cœur, regarde les fleurs de l'anneau fatal ; il voit une *violette*, une *immortelle*, un *lis*, un *muguet*, un *œillet*, un *roseau* et une *églantine ;* et rassemblant, dans l'ordre où elles sont posées, les premières lettres du nom de chacune de ces fleurs, il trouve le nom détesté de *Vilmore...* Dans ce moment affreux, l'excès de l'indignation ne permet pas à Lindal de sentir sa douleur ; il crut qu'il ne pouvoit regretter une femme qui lui paroissoit si abjecte...... Il laissa sur une table le sac ouvert, le billet, l'anneau ; il prit du papier et une plume, et il écrivit ces mots : « Vous êtes la plus

» fausse et la plus vile de toutes les
» femmes; mon profond mépris vous
» met à l'abri d'une juste vengeance;
» je vous abandonne à votre infamie;
» vous n'entendrez jamais parler de
» celui dont vous avez déshonoré le
» choix et le nom malheureux. Je vais
» aller cacher ma honte dans une autre
» partie du monde». Lindal pose ce billet sur la table, puis il sort impétueusement, descend l'escalier, traverse avec rapidité les cours, vole à l'écurie, selle à la hâte un cheval, ensuite il part à toute bride, sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner sans retour d'un séjour abhorré.

Lindal avoit sur lui quatre-vingts louis; avec cette somme et une grande douleur on peut faire beaucoup de chemin; il arrive à Paris, et va descendre dans une auberge qui lui étoit inconnue: son air égaré frappe tout le monde. Il propose à l'hôte d'acheter sur-le-champ son cheval; l'aubergiste est per-

suadé que ce jeune homme a fait *un mauvais coup ;* mais voulant profiter de l'occasion de conclure promptement un bon marché, il offre douze louis d'un cheval qui en valoit cinquante. Lindal accepte, et se fait amener un guide et un cheval de poste ; il part à franc étrier ; le postillon demande : Où allons-nous ? A Pau en Béarn, répond Lindal ; alors enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il disparoît, et le voilà bientôt hors de Paris et en pleine campagne. Il courut ainsi toute la nuit, sans ralentir un instant l'extrême rapidité de sa course. Le mouvement, la fatigue l'empêchoient de réfléchir ; il sembloit que l'obscurité étendît un voile sur ses tristes pensées ; il ne sentoit confusément que la funeste douceur de fuir et de s'éloigner !..... Mais en apercevant le jour naissant, il tressaille !... C'étoit la première aurore d'une vie nouvelle et déplorable, d'une vie sans plan, sans but, dépouillée d'espé-

8.

rance et de consolations, et dévouée désormais tout entière au malheur !.... Lindal jette, en frémissant, des yeux baignés de pleurs sur une plaine àp erte de vue ; l'effrayante immensité de l'univers paroît se découvrir à ses regards, et il s'y trouve seul, et pour jamais !.... Dans l'étendue prodigieuse que son œil peut embrasser, dans celle que son imagination lui présente, il n'aperçoit pas un ami, il ne voit pas un asile !... « Quoi, dit-il, je ne rencontrerai plus que des étrangers, je n'ai plus de famille, plus de liens ; je n'agirai plus, je ne marcherai plus que pour arriver au terme commun ; je n'ai plus d'autre perspective que la tombe ! il faudra m'y traîner pas à pas en suivant une route longue et ténébreuse, où je ne trouverai ni soutien, ni repos, où je serai sans cesse poursuivi par de désolans souvenirs !... ». En parlant ainsi, ses sanglots le suffoquoient.... Le trouble affreux de cet infortuné sembloit croître et s'augmenter avec le

jour ; il envioit le paisible destin des habitans de la campagne, de ces laboureurs qui venoient se remettre au travail, de ces pâtres qui, de tous côtés, sortoient de leurs chaumières en conduisant leurs troupeaux : « Qu'ils sont heureux ! disoit-il, ce soir ils se réuniront autour de leurs foyers, et leur sommeil sera tranquille !...... ».

Bientôt les chants des jeunes bergères, et les sons argentins des flageolets et des cornemuses, font éprouver à Lindal des sensations plus pénibles encore ; il presse vivement le galop de son cheval, afin de s'éloigner d'un spectacle qui le tue, celui du bonheur et de la gaîté ; car il ne pouvoit en être témoin, sans se persuader qu'il étoit sur la terre le seul infortuné.

Arrivé à la poste pour changer de cheval, il aperçut une jeune et jolie fille qui tenoit une grande corbeille remplie de bluets ; le sentiment le plus naturel et le malheur le plus bizarre, firent

frissonner Lindal à l'aspect d'une jeune personne entourée de fleurs! . . . . Il détourna la tête; la villageoise s'approcha et lui présenta un bouquet; Lindal la repoussa avec horreur; et s'élançant sur un cheval, il partit avec une telle impétuosité, que son guide ne put l'atteindre qu'au bout d'un quart d'heure.

Lindal, après avoir couru la poste deux jours et deux nuits sans prendre un instant de repos, fut enfin obligé de s'arrêter dans une auberge. Quelques heures de sommeil dégagèrent un peu sa tête embarrassée, il en sentit mieux l'excès de son infortune; il osa, pour la première fois, y penser avec détail, et la rage et le ressentiment vinrent envenimer encore les profondes blessures de son cœur. Il se repentit amèrement d'être parti sans vengeance; vingt fois il fut tenté de retourner sur ses pas, pour aller poignarder *l'infâme suborneur* qui lui avoit enlevé tout le bon-

heur de sa vie. Mais quand il songeoit à la promptitude avec laquelle Emma s'étoit laissé séduire ; quand il se rappeloit son inconcevable fausseté, le plus juste mépris le ramenoit à des résolutions moins violentes et moins déraisonnables. Il continua sa route ; il arriva à Pau avec la fièvre, il se mit au lit, il fut dangereusement malade. Au bout de quinze jours, quoiqu'a peine convalescent, il suivit l'ordonnance de son médecin, qui lui prescrivoit les eaux de Saint-Sauveur : il s'y rendit sans délai.

Lindal, voulant vivre à jamais ignoré, avoit pris le nom supposé de Sombreuil ; et ce fut sous ce nom qu'il arriva à Saint-Sauveur, et qu'il se fit inscrire sur la liste des buveurs d'eaux, toujours en petit nombre dans ce lieu, et surtout au commencement de l'hiver.

Tandis que Lindal, victime d'une fatale erreur, se livroit au plus affreux désespoir, l'innocente Emma, de son

côté, n'étoit pas moins à plaindre. Qui pourroit décrire ce qu'elle éprouva, lorsqu'en revenant de la promenade, et en rentrant dans sa chambre, elle vit sur la table le sac ouvert, l'anneau et les deux billets? elle lut d'abord celui de Lindal; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et sans comprendre encore toute l'horreur de son sort, elle tomba anéantie dans un fauteuil, et prête à perdre connoissance..... Cependant, voulant éclaircir cet affreux mystère, elle eut le courage de lire le billet de Vilmore, et de jeter les yeux sur l'anneau; la guirlande de fleurs émaillées ne fut point une énigme pour elle, car elle avoit entendu parler de cette invention. Elle lut sans peine le nom terrible de Vilmore; et sa tante, consternée, venant d'examiner le sac, avoit découvert la méprise, parce qu'il étoit marqué avec un *R*. Ainsi tout fut éclairci, et l'outrageante erreur de Lindal n'étoit que trop justifiée par ces funestes

apparences qui sembloient former des preuves irrécusables. Marthe eut le bon sens de penser qu'il falloit garder soigneusement le sac et l'anneau, comme *pièces justificatives* qui pourroient servir tôt ou tard. On envoya sur-le-champ deux courriers, l'un à Paris, avec une lettre d'Emma pour Lindal; l'autre chez madame d'Herbain, pour revendiquer le sac d'Emma, avec un billet qui expliquoit la méprise, et qui annonçoit la marque *R*, comme un moyen de retrouver la personne à laquelle le sac appartenoit. Le retour des courriers acheva de porter au comble la douleur d'Emma; on n'avoit pu trouver Lindal, ni découvrir la moindre trace de sa fuite. Quant à madame d'Herbain, elle étoit partie depuis deux jours pour aller passer le reste de l'automne et deux mois de l'hiver, dans une terre qu'elle possédoit au fond de la Bretagne.

A ces tristes nouvelles, Emma désespérée s'écria en fondant en larmes:

« C'en est fait, je suis perdue!...... Lindal, sans que je puisse l'atteindre, va quitter l'Europe;.... et il emporte avec lui, dans une autre partie du monde, non-seulement tout mon bonheur, mais mon innocence et ma réputation; je reste déshonorée, puisqu'il me croit *la plus fausse et la plus vile de toutes les femmes!*.... Que m'importe l'opinion de l'univers entier, si Lindal me méprise!.... Ah! cruel, as-tu pu les tracer, ces lignes foudroyantes qui me flétrissent à mes propres yeux?.... Quoi! c'est là ton écriture, et ce billet s'adresse à ton épouse!.... Ta main barbare trembloit à peine en l'écrivant!.... Ces affreux caractères sont lisibles!.... Non, avant de me rejeter dans la classe la plus abjecte, tu devois m'interroger et m'entendre: non, je ne me résignerai point à cet opprobre! je te poursuivrai partout! je veux vivre pour me justifier, pour te rejoindre, et te faire révoquer ton horrible condamnation!....

Ah ! partons, quittons ces lieux détestés ; allons à Paris, nous y trouverons peut-être quelques lumières sur son sort..... Partons ». Pendant qu'Emma exhaloit ainsi sa juste douleur, Marthe tenoit toujours le fatal anneau, qui tout à coup s'ouvrit sous ses doigts, et elle découvrit qu'il renfermoit une inscription gravée sur de l'or ; c'étoient deux noms, celui de *Vilmore* et celui de *Rose*, avec ces mots : *Unis à jamais* ». Voilà, s'écria Marthe, votre justification complète, puisque voilà le nom de la maîtresse inconnue de Vilmore ; quels incidens romanesques!..... Il suffira de montrer cette inscription à Lindal.... Et où est-il, interrompit impétueusement Emma, où est-il? Rendez-le-moi donc : que me font de nouvelles preuves de mon innocence ? il les trouveroit toutes dans mes larmes et dans mon désespoir...... O Lindal ! que ne peux-tu me voir et m'entendre !...... Mais, hélas ! quand je t'appelle, quand

je meurs, tu fuis, et tu fuis en me maudissant.... Ah! partons, partons...». A ces mots, elle sonne, demande une voiture; et ne pouvant rester en place, elle descend dans la cour pour l'attendre.

Arrivée à Paris, Emma fit en vain les plus exactes perquisitions; elle avoit écrit à madame d'Herbain, et n'en reçut qu'une réponse insignifiante. Marthe, de son côté, apprit que Vilmore étoit parti pour l'Italie. La douleur d'Emma fut alors au comble; rien ne pouvoit l'en distraire. La religion seule empêcha cette infortunée de succomber à ses maux; elle se renferma dans sa chambre, n'en voulut plus sortir que pour aller à l'église, refusa toute espèce de visite, s'interdit toute plainte, et fit vœu de ne parler, jusqu'à ce que le ciel la réunît à Lindal, que pour répondre à sa tante, et à son père et à son grand-père quand ils seroient de retour d'Angleterre, ce qui ne devoit être qu'au printemps. En attendant, on

cacha ces tristes détails à Mélidor et à Thibaut; on se contenta de leur mander que Lindal voyageoit.

Laissons la pieuse Emma se fortifier en déposant ses peines dans le sein du consolateur invisible qui lit dans les cœurs, et qui protége l'innocence, et suivons la destinée de son malheureux époux. Contre l'usage qui s'observe à toutes les eaux minérales, il ne fit de visite à personne, et il ne se rendit à aucune assemblée. Il n'y avoit alors à Saint-Sauveur qu'une douzaine de malades, et les personnes les plus remarquables étoient un président du parlement de Toulouse, homme de beaucoup d'esprit, et une veuve de Grenoble, la comtesse de ***, coquette surannée de quarante ans, bel esprit, réunissant toutes les prétentions; comme elle n'étoit point connue à ces eaux, elle eut même celle d'y paroître jeune, ce que toutes les femmes de ce caractère croient la chose du monde la plus

facile, pensant qu'il suffit pour cela de s'ôter douze ou treize ans, et n'imaginant pas que, dans ce cas, on puisse être trahie par son visage.

Il y avoit encore à ces eaux un vieillard singulier, plus sauvage encore que Lindal; il se nommoit *Landri*. Il n'alloit point à la fontaine, on le voyoit passer quelquefois toujours enveloppé dans une redingote, appuyé et courbé sur sa canne; cependant marchant très-vîte, et allant se promener tous les jours sur les montagnes. La douceur du climat et la beauté des sites rendoient ces promenades très-agréables, même en hiver. Lindal rencontroit, tous les matins, ce vieillard qui bientôt le remarqua, et parut s'attacher à le suivre; Lindal avoit beau doubler le pas pour l'éviter, il le voyoit toujours derrière lui. Enfin, impatienté de cette singulière obstination, mais cependant respectant l'âge de cet homme, il résolut de lui demander raison de cette étrange con-

duite. Un matin, suivi comme de coutume par Landri, il s'assit sur un rocher, et Landri s'arrêta aussi et se plaça près de lui. « Monsieur, dit Lindal, puisque vous préférez ces montagnes aux promenades où s'assemblent les habitans de Saint-Sauveur, vous cherchez la solitude, et je dois vous troubler beaucoup..... Point du tout, répondit Landri ; car vous m'attirez malgré moi ; vous ne le voyez que trop.....
— Mon Dieu! Monsieur, pourquoi ?
— Votre sauvagerie me plaît...... —
Vous êtes bien bon ; mais.... — Elle est si singulière à votre âge ! d'ailleurs, j'ai remarqué que, repoussant pour tout le monde, vous n'êtes que farouche avec moi : vous faire rompre le silence, est un triomphe ; vous arracher un sourire, seroit un miracle, et je suis naturellement ambitieux ; j'aime les choses difficiles

Tandis que Landri parloit, Lindal l'examinoit avec une sorte d'intérêt et

beaucoup d'étonnement; malgré l'ombre que répandoit sur son visage un grand chapeau rabattu; malgré ses cheveux blancs et les rides qui sillonnoient ses joues, il démêloit une physionomie charmante remplie de douceur et d'esprit, et il pensoit qu'il y avoit quelque chose d'original et de fort extraordinaire dans cet homme-là. Après un moment de silence, reprenant la parole : « Vous me croyez bizarre, lui dit-il, et je vous parois un personnage piquant : détrompez-vous, je ne suis qu'un malheureux, désabusé de tout, à charge à moi-même..... — Ce n'est pas avec ce langage que vous pourrez vous débarrasser de moi. La singularité m'attire, mais le malheur m'attache. Les cœurs souffrans sont si bons!.... — Le mien est desséché. — Non, puisqu'il gémit : un ami adouciroit ses peines; je veux être le vôtre, mais sans importunité. Laissez-moi vous accompagner, je vous promets de garder le plus pro-

fond silence ; j'ai mes peines aussi ; nous rêverons ensemble, nos pensées en seront moins douloureuses. Arrivé ici avant vous, je connois mieux ces montagnes, permettez-moi désormais de vous guider dans nos courses solitaires; je marcherai devant, vous vous tiendrez à la distance que vous voudrez, cela ne pourra vous gêner ». A ces mots, le vieillard se leva et continua sa promenade. Lindal, en effet, le suivit de loin, il ne quitta point la route qu'il sembloit lui tracer ; il trouvoit quelque plaisir à jeter de temps en temps les yeux sur ce guide intéressant et vénérable. Au bout d'une heure et demie, le vieillard descendit la montagne. Lindal aussi termina sa promenade, ils ne se séparèrent qu'à l'entrée du village. Le lendemain, à la même heure, il gravit la montagne, et il y trouva Landri avec plaisir, mais en même temps, avec un sentiment douloureux : son âge lui rappeloit le bon Thibaut, ce vieillard

pour lequel il avoit une si tendre vénération, et dont le souvenir, ainsi que celui de Mélidor, lui perçoit l'âme. Landri lui fit faire une promenade nouvelle et ravissante ; mais sans s'approcher de lui et sans lui dire un seul mot. Les jours suivans se passèrent de même. Cette conduite singulière plaisoit à Lindal ; chaque jour il s'attachoit davantage à cet ami muet, ce guide mystérieux, qui partageoit ses peines sans les connoître, et qui devenoit son confident sans lui parler. Il trouvoit, dans ses promenades, quelques distractions à ses profonds chagrins. Plus d'une fois il eut envie de rompre le silence ; mais après les premiers momens d'un grand malheur, une sorte d'orgueil, ou du moins un peu d'obstination, se mêle presque toujours aux douleurs légitimes ; on se croit obligé de soutenir ses résolutions, et même les plus déraisonnables. Lindal, quoiqu'attiré vers ce vieillard, ne vouloit rien rabattre de sa misanthropie ;

il n'étoit que disposé à ne pas rejeter entièrement de nouvelles avances.

Un jour le vieillard le conduisit auprès d'une fontaine entourée de rochers et de sapins ; le vieillard s'assit au bord de la fontaine, et au bout de quelques minutes, il ôta son grand chapeau, ce qu'il n'avoit pas encore fait, et portant ses mains à sa chevelure blanche, il parut la tirer avec effort : « Que faites-vous donc là ? demanda Lindal étonné. — Une confidence », répondit Landri. En disant ces paroles, il arrache de sa tête une perruque, et laisse voir de beaux cheveux bruns ; en même temps il prend de l'eau dans le creux de sa main, et la jetant sur son visage qu'il essuie avec son mouchoir, il découvre aux yeux étonnés de Lindal, la figure intéressante d'un beau jeune homme. « Que vois-je ! s'écria Lindal... — Un ami de votre âge, inquiet, agité, qu'une affaire malheureuse, un enlèvement force

à se cacher. — Un enlèvement!... — C'est mon épouse que j'ai enlevée, celle qui me fut promise par sa mère.... Voulez-vous entendre mon histoire? — Volontiers, je suis sûr d'avance qu'elle m'intéressera vivement. Mais n'attendez pas de moi la même confiance, mes peines sont si déchirantes, que la révélation en est impossible; cependant je sais que consentir à recevoir votre secret, c'est vous promettre de l'amitié, et je prends cet engagement sans effort. — Il suffit, vous allez connoître ma situation; mais comme on pourroit ici nous surprendre, je dois auparavant reprendre mon costume ». A ces mots il remit sa perruque, son chapeau, et tirant de sa poche des crayons, il se sillonna le visage, en se regardant dans la fontaine; quand cette toilette fut terminée, il prit la parole en ces termes:

« Le ciel ne m'a fait ni pour être père » de la Trappe, ni pour aller m'ense-

» velir au fond des déserts; car la soli-
» tude m'est insupportable, et le si-
» lence m'étouffe. Les échos des ro-
» chers sont de froids confidens, ils ne
» m'ont jamais fait une seule réponse
» consolante. Enfin je trouve donc à
» qui parler, et j'en ai un tel besoin,
» que, si je m'en croyois, je parlerois
» au moins jusqu'à la nuit; mais je
» saurai me renfermer dans de justes
» bornes : je vous promets une nar-
» ration rapide, j'espère que nous re-
» viendrons sur les détails.

» J'aime éperdûment, depuis deux
» ans, une jeune personne, fille unique
» d'une riche créole, veuve d'un né-
» gociant de Saint-Malo; ce dernier en
» mourant laissa des affaires en mau-
» vais état; sa veuve paya tout, elle
» resta avec une fortune considérable
» encore, et elle vint à Paris pour y
» achever l'éducation de sa fille. Pour
» moi, fils d'un avocat ruiné de la ville
» de Nantes, je ne pouvois prétendre

» à la main d'une jeune personne, belle,
» riche et remplie de talens. Parfaitement accueilli par sa mère, je cachai
» long-temps mon amour; mais cette
» mère clairvoyante pénétra mon secret, elle connut bientôt que sa fille
» partageoit mes sentimens; elle examina en silence notre conduite, elle
» en fut contente, et elle résolut au
» fond du cœur de sacrifier toutes vues
» ambitieuses au bonheur de sa fille.
» Je cédois, sans espérance, au plaisir
» de voir tous les jours celle que j'aimois, décidé à me retirer pour jamais aussitôt qu'il seroit question
» pour elle d'un mariage. Elle peignoit
» les fleurs en miniature dans le plus
» haut point de perfection. Elle inventa une chose qui donna un nouveau prix aux petits tableaux qu'elle
» faisoit pour sa mère... Elle imagina
» d'adapter aux fleurs l'idée qu'on avoit
» eu déjà de former des noms et des
» phrases avec des pierres... ». Ici Lindal

se troubla, et poussa un profond soupir, il se rappeloit le funeste anneau ! cependant il n'interrompit pas son ami qui, de son côté, ne suspendit point sa narration.

« Ce genre de peinture, poursuivit-» il, devint charmant sous le pinceau » le plus ingénieux. Un jour sa mère » me montrant une nouvelle guirlande » que venoit de finir sa fille par son » ordre, me dit de lire le mot qu'elle » traçoit : quelle fut mon émotion en » lisant mon propre nom ! Alors cette » excellente mère mit le comble à ma » joie en m'annonçant qu'elle me des-» tinoit sa fille. Mais, hélas ! mon bon-» heur fut de courte durée ; cette femme » intéressante, devenue pour moi une » seconde mère et une bienfaitrice, fut » tout à coup attaquée d'une maladie » violente qui l'enleva en peu de jours. » La veille de sa mort, sentant sa fin » s'approcher, elle traça à la hâte quel-» ques lignes, par lesquelles elle enjoi-

» gnoit au futur tuteur de sa fille, quel
» qu'il fût, de me la donner pour
» épouse, et elle finissoit par ces mots :
» *telle est ma dernière volonté et*
» *mon vœu le plus cher*. Elle signa cet
» écrit qu'elle remit en notre présence
» à son beau-frère, un vieux procu-
» reur retiré des affaires (mais non de
» la chicane), et frère de feu son mari.
» Aussitôt après sa mort, le procureur
» se fit nommer tuteur de sa nièce, et
» sans perdre un instant il l'emmena
» dans sa maison de campagne, à quel-
» ques lieues de Paris ; je restai tris-
» tement à Paris, pénétré de la plus
» vive douleur de la perte que je ve-
» nois de faire, mais sans aucune in-
» quiétude sur mon amour, croyant
» que rien au monde ne pourroit le
» traverser.

» Au bout de quinze jours, le tu-
» teur, pressé par sa nièce, me fit in-
» viter à l'aller voir, mais en déclarant
» qu'il ne pouvoit que m'offrir à di-

» ner, et qu'il n'avoit point de loge-
» ment à me donner. J'y allai. Cette
» première entrevue avec sa pupille,
» depuis notre malheur, fut de part et
» d'autre très-silencieuse; nous pleu-
» râmes, et nous ne parlâmes que de
» nos regrets. Je m'aperçus seulement
» après le dîner que le procureur et
» sa femme avoient grande envie de
» me voir partir, ce qui ne m'empêcha
» pas de rester jusqu'à la nuit. Comme
» je me disposois à m'en aller, la porte
» s'ouvrit, et je vis paroître un grand
» garçon de dix-neuf ans, d'une figure
» burlesque, qui entra d'un air dégagé
» et joyeux, et qui s'arrêta tout court
» en m'apercevant; c'étoit le fils uni-
» que de la maison, qu'on avoit en-
» voyé dîner dehors, pour le sous-
» traire à ma vue, et qui, après avoir
» fini son cours de droit à Strasbourg,
» étoit revenu chez ses parens depuis
» douze jours. Son air stupéfait à mon
» aspect, l'embarras visible du procu-

» reur et de sa femme, le désir qu'ils
» avoient montré de me voir partir,
» furent des traits de lumière qui me
» firent connoître les desseins de la fa-
» mille..... Cependant le rival que je
» découvrois ne me paroissoit pas re-
» doutable!...... C'est un niais d'une
» espèce toute particulière; il est à la
» fois emphatique et grossier, trivial
» et boursoufflé; mais son emphase
» n'est que dans ses discours, son ton
» paroît toujours naturel. On trouve
» en lui un mélange surprenant de sot-
» tise, d'espiéglerie, de crédulité, d'as-
» tuce, de fausseté, d'apparente bonho-
» mie; il ne dit rien qui ne soit dé-
» placé, mais il a dans toute sa per-
» sonne quelque chose de si original,
» qu'il est aussi amusant que ridicule:
» dépourvu de pénétration comme d'es-
» prit, il ne manque nullement d'in-
» vention et de ruse quand il s'agit de
» tromper; il est facile de le berner
» sans qu'il s'en aperçoive; il ne l'est

» pas moins de devenir sa dupe, car
» on ne peut s'empêcher de prendre
» ce niais espiègle et sentimental pour
» le meilleur enfant du monde. Rien
» ne favorise la fourberie comme la
» bêtise, c'est une chose que ne savent
» pas assez les gens d'esprit; la sécu-
» rité que leur inspirent les sots leur
» est souvent bien funeste.

» Mon rival, après un moment d'im-
» mobilité, prenant son parti, s'avança
» vers moi, me fit une profonde ré-
» vérence, en me disant que *sa cou-*
» *sine* lui avoit beaucoup parlé de moi,
» et qu'il étoit ravi *de faire ma con-*
» *noissance*. Son père se hâta d'in-
» terrompre ce beau compliment : An-
» dré, dit-il, n'arrêtez point Mon-
» sieur, qui veut s'en aller ; il est tard.....
» N'importe, repris-je, en me remet-
» tant sur ma chaise, je serai charmé,
» de mon côté, de causer avec mon
» futur cousin. A ces mots, *le cousin*
» sourit malicieusement en regardant

» le procureur; cependant il entra en
» conversation; au bout d'une demi-
» heure, je me levai, et je pris congé
» de la famille.

» Nous étions convenus, le procu-
» reur et moi, que je ne recevrois la
» main de sa pupille que dans sept
» mois, c'est-à dire, lorsque son deuil
» seroit fini. Je compris qu'il espéroit
» que, durant cet espace de temps, il
» pourroit changer les dispositions de
» sa nièce; mais j'étois si parfaitement
» sûr de son cœur, je connoissois si
» bien, d'ailleurs, son respect pour les
» volontés de sa mère; le cousin étoit
» si niais et si ridicule, qu'il me parut
» impossible de pouvoir raisonnable-
» ment concevoir la moindre inquié-
» tude. Le lendemain, je retournai
» chez le procureur, seulement en vi-
» site, après le dîner; on prenoit le
» café dans le jardin: je m'y rendis.
» André m'accueillit fort gaîment, je
» le pris sous le bras, et je l'emmenai

» à l'écart dans un coin du jardin;
» quand nous fûmes seuls : M. André,
» lui dis-je, vous n'ignorez pas quel
» lien sacré m'unit à votre cousine? —
» Monsieur, répondit-il, je sais que
» feu ma tante, en mourant, a sacrifié
» sa famille....... — Comment, sacri-
» fié?...... — Oui, Monsieur, car na-
» turellement elle auroit dû destiner
» sa fille à celui qui la connoît depuis
» l'enfance, à un cousin dès le ber-
» ceau...... — *Cousin dès le berceau*
» est un beau titre, cependant vous
» n'êtes point aimé...... — Pas encore,
» mais cela peut venir d'ici à six mois;
» vous avez l'amour pour vous; moi,
» j'ai le cri du sang, et il seroit pos-
» sible....... — Écoutez, M. André,
» dites à vos parens que je suis ferme-
» ment décidé à ne pas reculer d'un
» jour l'époque fixée pour mon union
» avec votre cousine. Si alors elle me
» déclare qu'elle vous préfère, je me
» retirerai sur le champ, sans bruit,

» sans éclat, et même sans colère; et
» jusqu'à ce moment, je vous permets
» de déployer avec elle tous vos moyens
» de séduction, je ne le trouverai point
» mauvais. Ah! Monsieur, s'écria An-
» dré, avec enthousiasme, en frappant
» dans ses mains; voilà un procédé ad-
» mirable; nous serons comme deux
» loyaux chevaliers; il y aura entre
» nous, une franchise, une émula-
» tion....... J'interrompis ces louanges
» pour l'engager à rejoindre la fa-
» mille. Nous rencontrâmes en chemin
» le procureur, qui nous cherchoit: il
» étoit, je crois, un peu inquiet de mon
» tête à tête avec son fils, et sa joie fut
» extrême en nous voyant de si bonne
» intelligence. Aussitôt que nous eû-
» mes rejoint sa mère et sa cousine,
» André disparut en courant; il revint
» un moment après, tenant un verre
» à liqueur plein d'*anisette*, qu'il m'of-
» frit avec cordialité, en m'assurant
» que c'étoit de *la véritable anisette*

» *de Bordeaux*. Ces attentions *déli-*
» *cates* se soutinrent constamment ; en
» même temps, André ne contraignit
» plus sa galanterie pour sa cousine,
» malgré la manière sèche et dédai-
» gneuse dont il étoit reçu. Il ne nous
» importunoit point, car il n'hésitoit
» jamais à me céder sa place, et même
» à s'éloigner dès que je paroissois le
» désirer. Cette plaisante rivalité n'étoit
» pour moi qu'un amusement; je n'en
» prévoyois pas les suites sérieuses et
» si funestes pour moi!...... Le procu-
» reur me traitoit mieux chaque jour,
» et souvent même il se moquoit, en
» ma présence, des prétentions de son
» fils; enfin, il ne négligeoit rien pour
» me maintenir dans la plus parfaite
» sécurité. Tous les matins j'envoyois
» des fleurs à sa pupille. Mais, d'après
» son invention, qui n'étoit encore
» connue que de nous, j'arrangeois ces
» fleurs de manière à former des phra-
» ses. C'étoient des guirlandes ou des

» couronnes dont elle ornoit sa cham-
» bre, en les posant sur de la mousse
» humide, et qui lui servoient, disoit-
» elle, de modèles, parce qu'elle les
» copioit en miniature. Ainsi, aux yeux
» de ses parens, ce don n'avoit rien de
» singulier. Trois rangs de fleurs com-
» posoient ces offrandes mystérieuses,
» de sorte qu'elles pouvoient exprimer
» beaucoup de choses.

» André, voyant combien ces guir-
» landes étoient agréables à sa cousine,
» me demanda un jour si je serois fâ-
» ché qu'il lui en offrît aussi. Point du
» tout, répondis-je, et même je dirai à
» ma bouquetière d'en composer aussi
» pour vous dans le genre des miennes.
» A ces mots, André se récria sur ma
» générosité, et sur ma conduite *che-*
» *valeresque*, et je lui promis qu'il
» auroit le lendemain une superbe guir-
» lande.

» J'exigeai de sa cousine qu'elle con-
» sentît à recevoir ce nouvel hommage,

» parce que c'étoit un moyen de plus
» pour moi de lui exprimer mes senti-
» mens, et je trouvai d'ailleurs qu'il
» seroit plaisant de faire ainsi mon rival
» porteur de moqueries faites sur lui,
» ou des assurances de mon amour.

» J'allai bien vîte chez la bouque-
» tière, pour la prévenir, et il fut con-
» venu entr'elle et moi, qu'à jamais je
» composerois toutes les couronnes et
» les guirlandes qu'elle vendroit à M. An-
» dré. Celle-ci ne me coûta pas un grand
» effort d'imagination, mais elle expri-
» moit une incontestable vérité. L'ar-
» rangement des fleurs formoit ces pa-
» roles : *Voyez comme je suis sot!*
» André porta d'un air triomphant
» cette guirlande à sa cousine, qui, mal-
» gré sa tristesse habituelle, ne put s'em-
» pêcher de sourire en examinant ces
» fleurs : André regarda ce sourire
» comme une victoire; le reste du jour
» sa gaîté fut sans bornes. J'inventois
» tous les matins pour lui des phrases

» de ce genre; les fleurs étoient toujours
» reçues avec le même plaisir, et l'es-
» piègle André jouissoit en secret de
» la jalousie concentrée qu'il me sup-
» posoit.

» Cinq mois s'écoulèrent ainsi; mais
» cette situation changea tout à coup.
» La femme du procureur se mit au lit
» et feignit d'être malade; sous ce pré-
» texte, la maison me fut entièrement
» interdite. Le procureur me dit que sa
» femme, n'étant pas en état de se trou-
» ver avec sa pupille, la décence ne me
» permettoit plus de venir dans la mai-
» son jusqu'au mariage; il ajouta que
» je n'avois plus que deux mois à atten-
» dre, que d'ailleurs ce temps seroit
» vraisemblablement abrégé par la con-
» valescence de sa femme. Comme je
» croyois cette maladie très-réelle, je
» me soumis, et je me consolai en en-
» voyant toujours des fleurs comme
» de coutume. Une femme de chambre
» de confiance m'apportoit souvent des

» lettres, et se chargeoit de mes ré-
» ponses.

» Cependant la tante ne se rétablis-
» soit point. Dans ces entrefaites, le tu-
» teur fit un voyage avec son fils, et
» sa pupille trouva le moyen d'aller
» deux fois chez une voisine, amie de
» feu sa mère, et averti par la femme
» de chambre, je me rendis chez cette
» amie, et je la vis là, deux fois.

» Le tuteur revint, et quelques jours
» après, quel fut mon étonnement et
» ma colère, lorsque la femme de
» chambre, venant un matin me voir,
» me dit en pleurant que le procureur,
» sans nulle explication, venoit de la
» renvoyer! Elle ajouta que sa maîtresse
» étoit véritablement prisonnière, et
» elle me donna de sa part un billet écrit
» précipitamment avec un crayon, et
» qui contenoit ce qui suit :

« J'ai découvert un complot abomi-
» nable que l'on croit que j'ignore : mon
» indigne tuteur doit m'emmener dans

» six jours (samedi prochain) à Brest,
» delà s'embarquer pour Saint-Domin-
» gue, et me conduire dans mon habi-
» tation, sous prétexte d'y arranger
» mes affaires. Je suis sûre que cet
» homme affreux a brûlé le billet qui
» contenoit les dernières volontés de
» ma malheureuse mère..... Quel sera
» notre recours! il ne m'est plus pos-
» sible de vous écrire..... oh! sauvez-
» moi, ou je suis perdue!...». Après la
» lecture de ce billet, ma fureur fut
» égale à ma surprise: je sentis que le
» testament étant anéanti, je n'obtien-
» drois rien par les voies judiciaires,
» du moins jusqu'à la majorité de la
» jeune personne. Je me décidai sur-
» le-champ. Mes fleurs étoient sous-
» traites depuis quelques jours, on
» disoit que je n'en envoyois plus; mais
» il me restoit une ressource et un
» moyen de correspondance, dans la
» galanterie du perfide André, qui
» donnoit toujours des fleurs. J'allai

» aussitôt composer une guirlande et
» une couronne, qui disoient que je
» serois le surlendemain à la petite porte
» du jardin, et qui demandoient à l'in-
» fortunée pupille, au nom d'une mère
» adorée, de s'y trouver à minuit. An-
» dré, avec ses grâces ordinaires, porta
» ces fleurs à sa cousine, qui sut par-
» faitement dissimuler, ayant l'air d'i-
» gnorer entièrement ce qui se tramoit :
» elle le pria de lui donner le lendemain
» deux guirlandes et deux couronnes,
» parce que, poursuivit-elle, j'en ai
» absolument besoin, pour un projet
» que je veux exécuter. André crut
» qu'il s'agissoit d'un tableau, et charmé
» de cette nouvelle faveur, il partit sans
» délai, pour aller commander ce
» qu'elle désiroit ; la bouquetière me
» fit avertir ; et dans cette grande quan-
» tité de fleurs, il me fut aisé d'achever
» d'expliquer mon dessein, qui étoit de
» conduire ma maîtresse chez l'amie de
» sa mère.

» Je trouvai un grand soulagement, » au milieu de ma colère et de mes » inquiétudes, à me représenter *le* » *cousin* ainsi surchargé de mes com- » missions, tout couvert de couronnes » et de guirlandes, s'offrant en con- » quérant aux yeux de sa cousine, et » déposant galamment toutes ces fleurs » à ses pieds!

» L'enlèvement s'exécuta sans obs- » tacle; je conduisis sur-le-champ la » tremblante pupille chez la voisine, » amie de sa mère; mais là, j'appris » avec douleur qu'elle étoit partie pour » une terre éloignée de Paris. Je ne » l'avois pas prévenue de mon projet, » craignant qu'elle ne désapprouvât un » enlèvement; mais j'étois certain que » la chose faite, elle ne refuseroit pas » un asile à sa jeune amie. Je n'hésitai » point à partir sans délai pour cette » terre, où nous fûmes reçus avec » toute la tendresse imaginable. Notre » amie nous dit qu'elle se chargeoit

» d'arranger cette affaire ; mais elle
» m'ordonna d'aller aux eaux dans les
» provinces méridionales, et de m'y
» tenir bien caché, jusqu'à ce que tout
» fût pacifié. Depuis cette époque, je
» n'ai reçu que des nouvelles alarman-
» tes. Le procureur ne s'aperçut de
» l'évasion de sa pupille que sept heu-
» res après sa fuite; il perdit encore
» beaucoup de temps à la chercher
» inutilement à Paris; enfin, il se dé-
» cida à porter sa plainte en justice
» contre moi, comme ravisseur de sa
» nièce et de sa pupille : cette dernière
» fut déposée par notre amie dans un
» couvent, où la loi lui assuroit un
» refuge inviolable jusqu'à la décision
» du procès. Cela fait, notre amie vint
» à Paris, pour nous défendre elle-
» même. Elle somma le procureur de
» produire l'écrit de sa belle-sœur, par
» lequel elle ordonnoit de m'unir à sa
» fille ; l'indigne procureur, non-seu-
» lement nie avoir reçu cet écrit, mais

» il soutient que sa belle-sœur avoit
» toujours destiné sa fille à son cousin.
» Il ajoute que, depuis la mort de sa
» mère, la jeune personne consentant
» à ce mariage, avoit reçu d'André,
» en qualité de futur époux, les fleurs
» qu'il est d'usage de donner dans ces
» occasions. Enfin, l'affaire prend la
» plus mauvaise tournure : voilà les der-
» nières nouvelles, elles m'accable-
» roient, si, en même temps, je n'a-
» vois pas reçu une lettre de notre
» amie, qui me mande que je dois être
» tranquille, et qu'elle me promet un
» triomphe complet sur mes lâches en-
» nemis; mais, malgré ma confiance
» en elle, je crains qu'elle ne s'abuse;
» car je ne conçois pas comment, avec
» la scélératesse du procureur, tout
» ceci pourroit se terminer heureuse-
» ment ».

Landri termina là son récit, qui intéressa beaucoup Lindal : ce dernier se douta bien, par le soin qu'il avoit eu

de ne nommer personne dans sa narration, qu'il étoit aux eaux sous un nom supposé, précaution bien simple dans sa situation. L'intimité s'établissant véritablement entr'eux, Landri, sans être questionné, voulut confier son vrai nom; Lindal lui ferma la bouche, en lui avançant qu'il portoit aussi un nom d'emprunt, et déclarant positivement qu'il s'étoit promis de ne jamais dire le sien, que cette confidence l'obligeroit à manquer à sa résolution, et qu'ainsi ce secret révélé seroit une violence. Landri se tut, mais à regret; il se consola par l'espérance que bientôt il pourroit renoncer à tout mystère.

Un jour Landri ne suivit point son ami sur les montagnes, parce qu'il attendoit des lettres intéressantes : un orage violent et de la pluie forcèrent Lindal à quitter les montagnes plutôt que de coutume : au bas de la montagne, il trouva presque tous les malades des eaux, qui couroient en tu-

multe pour aller se réfugier dans une espèce de baraque de bois, située près de ce lieu. Tout à coup Landri, toujours dans son costume de vieillard, et qui alloit chercher Lindal, fendit la foule pour l'atteindre, le prit par le bras, en lui disant : Mon ami, je triomphe en effet ; une lettre m'apprend que notre amie avoit reçu un écrit semblable à celui qui fut remis par la mère mourante à l'indigne procureur ;.... j'ai envoyé chercher des chevaux de poste; je partirai dans deux heures.... Comme il disoit ces mots, la pluie et la grêle redoublèrent avec une telle impétuosité, que l'on ne pouvoit plus penser qu'à se mettre à l'abri : les deux amis se précipitèrent dans la baraque avec tous les buveurs d'eaux. La baraque, quoique grande, étoit excessivement sombre, et cette obscurité, jointe à celle d'un ciel couvert de nuages, permettoit à peine d'y distinguer foiblement les objets. Mon ami, dit

tout bas Landri, pour nous désennuyer ici, je veux faire un beau coup de théâtre; et aussitôt, élevant la voix et s'adressant à la comtesse : Madame, lui dit-il, aimez-vous la musique? Cette question inattendue surprit beaucoup, surtout faite par un homme qu'on n'avoit jamais entendu parler. Ah! répondit la comtesse, pourroit-on avec une âme sensible ne pas aimer passionnément la musique! Mais, poursuivit-elle en montrant le président, voilà un véritable amateur de musique. Oui, reprit le président, et j'ai le droit d'être difficile; j'ai beaucoup voyagé, et j'ai entendu successivement, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, tous les artistes du premier ordre; par exemple, en chant, j'ai entendu Pacherotti, Marchesi, Crescentini; madame Todi dans son beau temps, et tout nouvellement madame Grassini..... Après ces talens si parfaits, ce qui m'a causé le plus d'étonnement, c'est un jeune homme..... Eh

bien ! Monsieur, interrompit Landri, voulez-vous m'entendre aussi ? Cette proposition fit éclater de rire toute l'assemblée. En vérité, Monsieur, dit le président, lorsqu'à votre âge on a cette gaîté-là, on ne devroit pas être aussi sauvage. Je ne plaisante point, repartit Landri ; si vous le permettez, je vais vous faire entendre un superbe *cantabile*. Alors Landri se mit à chanter avec une voix délicieuse, une expression touchante et la meilleure méthode..... La surprise et le charme que l'on trouvoit à l'entendre rendirent l'assemblée immobile. Le seul Lindal éprouvoit une sensation inexprimable. Un pressentiment confus lui causoit le plus violent battement de cœur...... Quand Landri eut achevé son *cantabile*, le président se leva avec enthousiasme : Que signifie ceci ? s'écria-t-il ; je vous déclare qu'il n'y a que le jeune homme dont je voulois vous parler tout a l'heure, le jeune Vilmore, qui puisse

chanter ainsi.... C'étoit en effet Vilmore, qui répondit aussitôt : Vous ne vous trompez point, Monsieur, et Vilmore lui-même vous remercie d'une indulgence exprimée avec tant de bonté.... Et modeste avec un tel talent ! reprit le président en s'avançant pour embrasser Vilmore.... Mais il s'en trouva séparé par Lindal, qui, hors de lui, saisit le bras de Vilmore, en disant d'une voix étouffée : Suivez-moi..... Vilmore, surpris, se laisse entraîner par son ami; ils sortent précipitamment de la baraque, et malgré la pluie qui continuoit toujours, ils traversent en silence, avec une vîtesse extrême, une grande place et deux rues ; ils arrivent enfin à la maison de Vilmore. Ils entrent ; Vilmore ouvre la porte de sa chambre, la referme. Lindal, éperdu, tombe sur une chaise, et Vilmore, les bras croisés sur sa poitrine, le regarde tranquillement, en disant : Mon ami, êtes-vous devenu fou ?....

Je suis Lindal, gendre de Mélidor, répondit Lindal en regardant fixement Vilmore. Eh bien! reprit froidement Vilmore, qu'est-ce que cela m'apprend? — Emma est ma femme, la connoissez-vous? — Je l'ai rencontrée deux fois chez madame d'Herbain.... — Il faut m'expliquer pourquoi j'ai trouvé dans son sac à ouvrage un anneau émaillé, dont les fleurs formoient votre nom. — Ma foi, je n'en sais rien; en vous contant mon histoire, je vous ai parlé de cet anneau que je fis faire pour ma bien-aimée Rose, de l'aveu de sa mère;.... une méprise de sacs, un quiproquo, enfin un hasard a pu faire tomber cet anneau dans les mains de votre femme. —O dieu! s'écria Lindal, serois-je assez heureux pour connoître clairement dans cette explication que je suis le plus coupable et le plus insensé de tous les hommes? — Voilà un beau souhait! dit Vilmore en riant. — Achevez de grâce, achevez de me répondre. — Tout

simplement vous croyez que j'ai donné cet anneau à votre femme, vous ne l'avez donc pas ouvert? — Comment! il s'ouvre? — Assurément; et il renferme le nom de Rose et le mien avec ces mots: *Unis à jamais.* J'avois donné à Rose cet anneau quelques jours avant la mort de sa mère; deux ou trois mois après, elle cassa le ressort du secret, et me le rendit pour le faire raccommoder; la dernière fois que je la vis chez madame d'Herbain, j'avois sur moi l'anneau raccommodé. Rose portoit à son bras un petit sac de basin blanc; voulant lui causer la surprise de trouver cet anneau quand elle seroit de retour chez son tuteur, je le glissai furtivement dans son sac, sans qu'elle s'en aperçût, un moment avant le dîner. J'avois enveloppé l'anneau dans un billet qui lui demandoit un moyen de nous revoir, parce que son tuteur revenoit le lendemain.... Je n'ai pas revu Rose depuis, ne doutant pas qu'elle

n'eût reçu cet anneau. Je n'en ai fait nulle mention dans le peu de lettres que j'eus la possibilité de lui écrire, avant le renvoi de sa femme de chambre.... Grand dieu ! s'écria Lindal, tout est éclairci : Emma, après le dîner, aura pris le sac de Rose!... Ah ! mon ami, poursuivit-il en se jetant au cou de Vilmore. — Votre ami ! je devrois ne plus l'être.... Après avoir entendu mon histoire, après m'avoir promis votre amitié, vous avez pu.... — N'excuserez-vous pas un malheureux qui, depuis quatre mois, n'est plus à lui-même?... — Allons, mon ami, partons ensemble pour Paris, j'ai des chevaux de poste tout prêts, partons ensemble. A ces mots, les deux amis s'embrassèrent tendrement; ensuite, après avoir donné à la hâte les derniers ordres pour leur départ, ils montèrent dans la chaise de poste de Vilmore, et ils prirent avec transport la route de Paris. La joie de Lindal n'étoit pas sans mélange; les re-

grets, les remords, la crainte affreuse d'avoir perdu le cœur d'Emma l'empoisonnoient cruellement. Vilmore lui conta avec détail le dénouement de son aventure : comme on l'a dit, la mère de Rose avoit envoyé à son amie absente, madame d'Herbain, un écrit, dans lequel cette bonne mère désignoit Vilmore pour son gendre; elle disoit de plus dans cet écrit qu'elle en donnoit un semblable à son beau-frère, et elle prioit son amie de ne point parler du sien, si le procureur, dépositaire de sa dernière volonté, se conduisoit avec droiture. Madame d'Herbain en effet garda le silence; mais lorsqu'elle vit la mauvaise foi du procureur, elle laissa engager le procès, afin de le confondre juridiquement. Au moment du jugement, elle produisit l'écrit de son amie; le procureur fut unanimement condamné à supporter tous les frais de la procédure, et à payer des *dommages et intérêts*, qui l'eussent ruiné, si par la

suite Vilmore n'avoit eu la générosité de les lui remettre.

Le voyage fait avec une extrême rapidité, parut également long aux deux amis. Enfin, arrivés à Paris, ils se hâtèrent de se séparer, pour voler où leur cœur les appeloit. Allez, mon ami, dit Vilmore à Lindal, qu'il voyoit tremblant et éperdu; allez, ne craignez rien; une épouse vertueuse pardonne toujours.

Lindal courut chez Mélidor, il apprit qu'Emma et sa tante venoient de partir pour Mongeron, où elles alloient attendre Mélidor qui devoit revenir d'Angleterre sous peu de jours. Aussitôt Lindal part et se rend mystérieusement à Mongeron, voulant d'abord entretenir Marthe en particulier. La bonne tante fut transportée de joie en le revoyant; elle assura que l'inconsolable et douce Emma oublieroit toutes ses peines en le retrouvant, mais qu'il falloit la préparer à son bonheur, afin

qu'elle n'éprouvât pas un saisissement funeste.

Marthe conta à Lindal qu'elle avoit rendu à madame d'Herbain, depuis son retour à Paris, le sac et l'anneau de Rose; elle ajouta que la méprise s'étoit faite d'une manière très-simple. Emma et Rose ayant posé sur le même canapé leurs sacs, l'un tomba sous un oreiller; la première s'empara de celui qui étoit en vue; l'autre, cherchant le sien, trouva celui qui ne lui appartenoit pas, et l'emporta.

Cette conversation entre Marthe et Lindal fut longue, il étoit tard; Emma, depuis son malheur, menant le genre de vie d'une recluse, étoit déjà couchée; le lendemain étoit le jour de sa fête; Lindal et Marthe concertèrent ensemble un projet dont l'exécution n'offroit qu'une seule difficulté, la discrétion de Marthe; cependant, comme le projet lui parut *romanesque*, elle promit le secret, et le garda.

Le lendemain au soir, on illumina un bosquet, et l'on en décora l'intérieur d'une seule guirlande de fleurs d'une longueur immense, qui en entouroit toute l'enceinte; alors Marthe, d'un air de triomphe, entraîna Emma dans ce bosquet. « Ah ! ma tante, s'écria la triste Emma en y entrant, comment pouvez-vous imaginer de célébrer ma fête ? ne savez-vous pas qu'il n'en est plus pour moi ? — Je suis sûre que celle-ci vous plaira; regardez ces fleurs ! — Je les déteste ! — Cela vous paroît commun, eh bien ! point du tout, c'est une invention très-ingénieuse; ces fleurs sont disposées comme celles de l'anneau de Vilmore. — Grand Dieu ! quel souvenir affreux me rappelez-vous ! — Séchez vos pleurs, et lisez. — Ah ! laissez-moi ». A ces mots, Emma, baignée de larmes, voulut fuir; Marthe la retint par sa robe. « Emma, reprit-elle, lisez, je vous en conjure, j'ai mes raisons. — Comment ? — Lisez, mon Emma, je vais vous aider; commen-

çons par cette églantine ». Alors Marthe indiquant chaque fleur avec une petite baguette, lut tout haut ces paroles : *Emma, soyez généreuse, le fidèle et coupable Lindal implore son pardon.* — Dieu ! s'écria Emma avec transport ! est-il possible ?... Lindal ! où est-il ?... A vos pieds, chère Emma ! dit une voix qui pénétra jusqu'au fond du cœur d'Emma ; et au même instant Lindal, écartant les branches touffues et fleuries d'un lilas, derrière lequel il étoit caché, s'élança vers Emma, et vint tomber à ses genoux.... La joie de ces deux jeunes époux fut aussi touchante que leur tendresse naturelle étoit vive et pure. La bonne Marthe la partagea, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de reprocher à Lindal d'avoir un peu *brusqué le dénoûment.*

Mélidor revint ; on lui conta tous les malheurs qu'on avoit éprouvés. Comme il retrouvoit ses enfans en parfaite intelligence, il ne fut frappé dans ce récit que de l'invention des fleurs. « Vous

pouvez, dit-il à Lindal, tirer parti de ce nouveau langage; une guirlande de fleurs pourra quelquefois, dans un tableau, en expliquer le sujet, et même avec des figures, surtout dans des pastorales; cela vaudroit mieux que les légendes que l'on mettoit jadis dans la bouche des personnages. Enfin, il est possible de placer ainsi, dans un tableau de fleurs, une déclaration, une devise ingénieuse, et même de jolis vers ».

Lindal reprit, avec le bonheur, le goût de son art; il se fit une grande réputation; Vilmore épousa Rose, qui devint l'amie la plus chère d'Emma. On ne trouvoit point dans cette petite société, les titres, les richesses immenses et le faste qu'on envie; mais on y voyoit la réunion de tout ce qui peut faire le bonheur et le charme de la vie, des vertus, des mœurs pures, de grands talens, l'amour légitime et l'amitié.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans cet ouvrage.

ABÉCÉDAIRE, ou *Herbe aux enfans*, II, 49.
Abricotier, I, 134.
Acajou, I, 135.
Acanthe, II, 11.
Ache, II, 22.
Achéménis, II, 121.
Agaric de chéne, I, 25.
Agrimonium eupatorium, II, 59.
Alcana, II, 46.
Amandier, I, 79.
Amaranthe, II, 51.
Anémone, I, 234.
Anet, II, 18.
Angolan, I, 146.
Angrec, ou *fleur de princesse*, II, 58.
Anis étoilé, I, 198.
Ans-joli-maravara, II, 59.
Aphytacor, II, 51.
Arbre qui porte l'encens, I, 63; — d'où découle la myrrhe, I, 65; — de sang de dragon, I, 143; — topoo, I, 72; — aux nids

d'oiseaux, *ibid.*; — pontique, I, 150; — historique, I, 152; — d'Hagedorn et de Klopstock, I, 153; — de J. J. Rousseau, *ibid.*; — des fées, I, 157; — ondetaba, ou du soleil, I, 159; — merveilleux, I, 164.
Arbres, I, 1; — fruitiers, I, 72; — fabuleux, I, 147.
Arbustes, I, 168, 195.
Archourou, I, 41.
Areck, I, 135.
Armoise, II, 8.
Asperges, II, 108.
Asphodèle, II, 52.
Assa-fœtida, I, 121.
Avertissement, I, j.
Avoine, II, 42.
Avoine de sable, II, 14.
Aubépine, I, 187.
Baaras, ou *herbe d'or*, II, 122.
Balais fleuris II, 11.
Balawa, I, 26.
Bambam, I, 196.
Bambou, ibid.
Bananier, I, 97.
Bancal, I, 142.
Baumier, I, 29.
Bétel, I, 135.
Blé, II, 30.

Boabab, I, 3.
Bois de lumière, II, 45.
Bon-Henri, II, 62.
Borametz, ou *agneau tartare*, II, 47.
Botrys, ou *Botrytis*, II, 46.
Bouleau, II, 47.
Bouquets de fleurs, II, 68.
Buisson ardent, I, 186.
Buisson d'épines de Tyndium, I, 194.
Caféier, I, 193.
Calebassier, I, 136.
Candou, I, 145.
Cèdre du Liban, I, 1.
Cerisier, I, 124.
Cestreau, I, 197.
Champe, I, 145.
Chanvre, II, 43.
Chardon, II, 17.
Chasse-bosse, ou *corneille*, II, 59.
Chéne, I, 12.
Chervi, ou *girole*, II, 112.
Chou, ibid.
Ciguë, II, 19.
Citronnier, I, 120.
Citrouille, II, 114.
Cocotier, I, 137.
Codda-para, I, 146.
Coignassier, I, 132.

Colletia, II, 63.
Cornouiller, I, 133.
Coudrier. (V. *Noisetier*.)
Couronne impériale, II, 8.
Couronnes de fleurs, feuilles, et graminées, II, 63.
Cresson, II, 18.
Croton, II, 55.
Cuscute, II, 58.
Cyprès, I, 41; II, 52.
Cytise, I, 200.
Danniwartach, II, 49.
Daun, I, 197.
Ded, I, 199.
Dictame de Crète, II, 12.
Ebénier, I, 142.
Ellébore, II, 116.
Elymus arenarius, II, 14.
Epetit, I, 198.
Escopés, I, 145.
Euphorbe, II, 59.
Férule, II, 13.
Fèves, II, 105.
Figuier, I, 96; — d'Adam, I, 77.
Fleurs et plantes des champs, I, 201; — funéraires, II, 51; — portant les noms de personnages qui ont existé, II, 59; — de moisissure et de tannée, II, 96.

Fleurs (les), ou les Artistes, Nouvelle, II, 137.
Foin, II, 83.
Fraises, II, 113.
Fréne, I, 69.
Fruits et légumes, II, 104.
Fruits et végétaux d'or, de métaux, de pierres, II, 127.
Gazon, II, 90.
Genét, II, 15.
Genévrier, I, 185.
Germandrée, ou *chamédris*, II, 49.
Gérofle royal, I, 138.
Graminées, II, 27.
Grenadier, I, 116.
Gui de chéne, II, 55.
Guirlandes de fleurs, II, 89.
Héliotrope, II, 1.
Herbe sardonia, II, 23.
Hétre, I, 70.
Holm, I, 145.
Hysope, II, 1.
Hyvouraché, I, 144.
If, I, 54.
Iris, II, 8.
Ivraie, II, 34.
Jardins fameux, II, 117.
Jacinthe, I, 232.

Jasmin, I, 229.
Jaune d'œuf, I, 146.
Joncs, II, 27.
Jonquille, I, 228.
Lacoca, II, 51.
Laitue, II, 108.
Laurier, I, 34.
Lentilles, II, 104.
Leucophile, II, 125.
Lerado, I, 164.
Lierre en arbre, I, 58; — *terrestre*, I, 61.
Lis, I, 219.
Lotus en arbre, I, 67.
Maïs, ou *blé de Turquie*, II, 45.
Mancenillier, I, 71.
Mandragore, I, 237.
Marguerite, I, 224.
Mauve, II, 53.
Mélèze, I, 28.
Mélilot, II, 8.
Melon, II, 114.
Ménianthe, II, 14.
Monsonia, II, 61.
Morilles, II, 111.
Mûrier, I, 118.
Muscadier, I, 140.
Myrte, I, 55.
Nez-coupé, ou *faux pistachier*, I, 188.

Noisetier, I, 126.
Noyer, I, 125.
Nuchtly, I, 109.
OEillet, II, 16.
Olivier, I, 81.
Oranger, I, 119.
Orge, II, 43.
Orme, I, 49.
Ormeau, II, 52.
Paille, II, 41.
Paliure, ou *épine de Christ*, I, 186.
Palmier, I, 8.
Papyrus, II, 24.
Pavot, II, 5.
Perce-neige, II, 9.
Perséa, I, 141.
Persil, II, 18.
Peuplier, I, 26.
Picha-mal, II, 50.
Pied d'alouette, I, 234.
Pin, I, 46.
Plantain, II, 50.
Platane, I, 5.
Plante linaire, II, 91.
Plante-ver, ou *mouche végétante*, II, 122.
Plantes parasites, II, 55; — pétrifiées, II, 119;
— fabuleuses, II, 121.
Poirier, I, 76; - de la Nouvelle-Espagne, I, 142.

Pommier, I, 72.
Prunier, I, 124.
Randia, II, 61.
Réglisse, II, 44.
Renoncule, I, 235.
Résines, I, 28.
Riz, II, 43.
Romarin, II, 53.
Ronce, II, 15.
Roses, I, 201.
Roseau, II, 26.
Rue, II, 18.
Sagmen, II, 23.
Saint-Edem, ou *nez-coupé*, I, 188.
Saldits, I, 195.
Sassafras, I, 188.
Saule, I, 31.
Sceau de Salomon, II, 59.
Scille marine, II, 24.
Sela, II, 46.
Sensitive, I, 222.
Souci, II, 4.
Sureau, I, 195.
Sycomore, I, 11.
Tabac, II, 242.
Térébinthe, I, 195.
Tête de dragon, ou *cataleptique*, II, 48.
Teti-potes-iba, II, 124.

Thé, I, 192.
Théombrotion, II, 125.
Tilleul, I, 33.
Tribule aquatique, ou *châtaigne d'eau*, II, 48.
Troëne, II, 46.
Truffes, II, 109.
Tubéreuse, I, 230.
Tulipe, I, 235.
Veronia tristiflora, II, 63.
Verveine, II, 3.
Vesicaria, II, 124.
Vigne, I, 168.
Violette, I, 224.
Yerva canieni, II, 43.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

TOME I.

Page 71, *ligne* 20, car jamais la nature, *lisez :* car la nature.

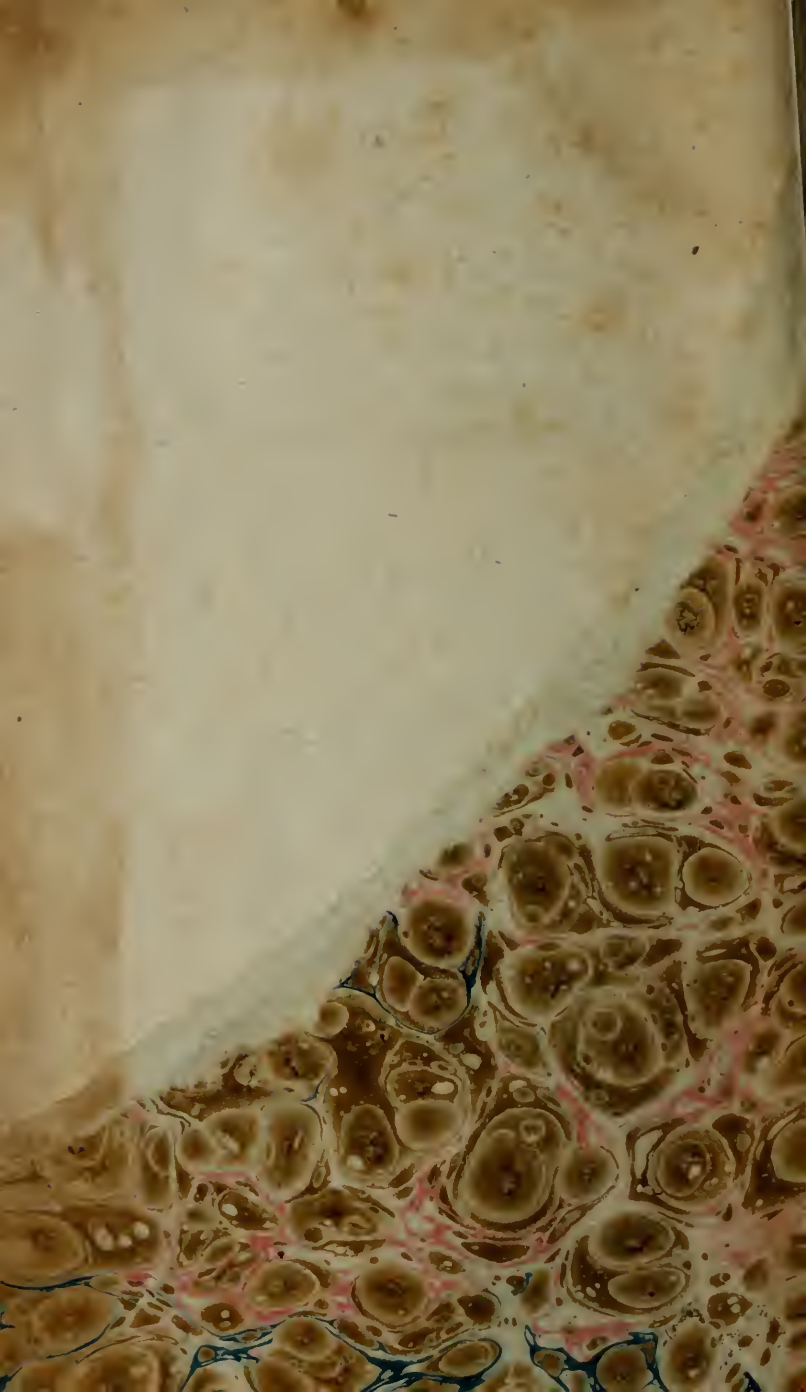
Page 89, *lignes* 5 *et* 6, Dania et Auxérie, *lisez :* Damia et Auxésie.

Page 94, *ligne* 8, Gafaret, *lisez :* Gafarel.

Page 101, *ligne* 5, que ses pères se promenoient, *lisez :* que son père se promenoit.


Rare
Book
Room


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY




Rare
Book.
Room

